This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

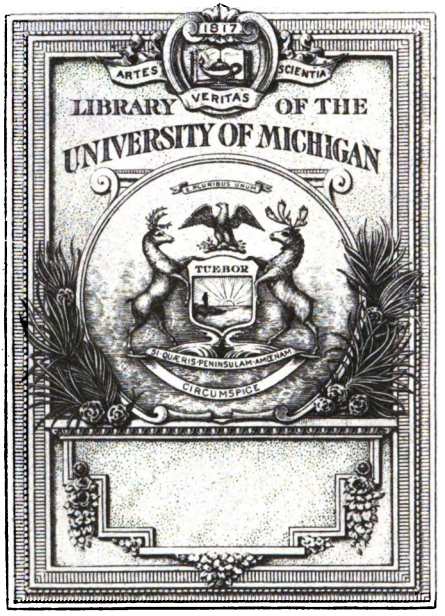
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



THE GIFT OF

Levi L. Barbour

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

848
R86
178

COLLECTION
COMPLÈTE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME CINQUIEME.

Contenant la IV^e^. & partie de la V^e^.
de *Julie* ou de la *Nouvelle Héloïse.*

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by Google

848
R86
1782

Digitized by Google

LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS d'une petite Ville au pied des Alpes ;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME III.

GENEVE.

M. DCC. LXXX.

Digitized by Google

Digitized by Google

Bequest of
Levi L. Barbour
2-1-26

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MDE. DE WOLMAR
A MDE. D'ORBE.

QUE tu tardes long-tems à revenir! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, &, qui pis est, à t'en éloigner! L'idée de se voir pour si peu de tems gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de

Digitized by Google

faire que tu ſois en même tems chez l'une & chez l'autre ?

Que faiſons-nous, chére couſine ? Que d'inſtans précieux nous laiſſons perdre, quand il ne nous en reſte plus à prodiguer ! Les années ſe multiplient ; la jeuneſſe commence à fuir ; la vie s'écoule ; le bonheur paſſager qu'elle offre eſt entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir ! Te ſouvient-il du tems où nous étions encore filles, de ces premiers tems ſi charmans & ſi doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine ? Combien de fois, forcées de nous ſéparer pour peu de jours & même pour peu d'heures, nous diſions en nous embraſſant triſtement ; ah ! ſi jamais nous diſpoſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées ? Nous en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi ! nous aimerions-nous moins ? chére & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le tems, l'habitude & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroît de jour en jour plus in-

Digitized by Google

ſupportable ; & je ne puis plus vivre un inſtant ſans toi. Ce progrès de notre amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble : il a ſa raiſon dans notre ſituation ainſi que dans nos caracteres. A meſure qu'on avance en âge tous les ſentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrêmités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle ; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte, & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me ſemble éprouver déjà quoique jeune encore. Ah ! ma chére, mon pauvre cœur a tant aimé ! Il s'eſt épuiſé de ſi bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant d'affections diverſes l'ont tellement abſorbé qu'il n'y reſte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vue ſucceſſivement fille, amie,

Digitized by Google

amante, épouſe & mere. Tu ſais ſi tous ces titres m'ont été chers ! Quelques-uns de ces liens ſont détruits, d'autres ſont relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'eſt plus ; il ne me reſte que des pleurs à donner à ſa mémoire, & je ne goûte qu'à moitié le plus doux ſentiment de la nature. L'amour eſt éteint, il l'eſt pour jamais, & c'eſt encore une place qui ne ſera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chére moitié de toi-même, & qui méritoit ſi bien ta tendreſſe & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides : mais cet amour, ainſi que tous les autres, a beſoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans ! Nos enfans nous ſont chers long-tems avant qu'ils puiſſent le ſentir & nous aimer à leur tour ; & cependant, on a ſi grand beſoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende ! Mon mari m'entend, mais il ne me répond pas aſſez à ma fantaiſie ; la tête ne lui en tourne pas comme à moi : ſa tendreſſe pour eux eſt trop raiſonnable ; j'en veux une

Digitized by Google

plus vive & qui reſſemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui ſoit auſſi folle que moi de mes enfans & des ſiens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus néceſſaire encore, par le plaiſir de parler ſans ceſſe de mes enfans, ſans donner de l'ennui. Je ſens que je jouis doublement des careſſes de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'embraſſe ta fille, je crois te preſſer contre mon ſein. Nous l'avons dit cent fois; en voyant tous nos petits bambins jouer enſemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne ſavons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'eſt pas tout, j'ai de fortes raiſons pour te ſouhaiter ſans ceſſe auprès de moi, & ton abſence m'eſt cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute diſſimulation, & à cette continuelle réſerve où je vis depuis près de ſix ans avec l'homme du monde qui m'eſt le plus cher. Mon odieux ſecret me peſe de plus en plus, & ſemble chaque jour devenir plus indiſpenſable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état

Digitized by Google

affreux c'eſt pour une femme de porter la défiance, le menſonge & la crainte juſques dans les bras d'un époux, de n'oſer ouvrir ſon cœur à celui qui le poſſéde, & de lui cacher la moitié de ſa vie pour aſſurer le repos de l'autre ? A qui, grand Dieu ! faut-il déguiſer mes plus ſecretes penſées, & céler l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être ſi content ? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le Ciel eût pu récompenſer la vertu d'une fille chaſte. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me ſentir ſans ceſſe indigne de toutes ſes bontés pour moi. Mon cœur n'oſe accepter aucun témoignage de ſon eſtime, ſes plus tendres careſſes me font rougir, & toutes les marques de reſpect & de conſidération qu'il me donne ſe changent dans ma conſcience en opprobres & en ſignes de mépris. Il eſt bien dur d'avoir à ſe dire ſans ceſſe ; c'eſt une autre que moi qu'il honore. Ah ! s'il me connoiſſoit, il ne me traiteroit pas ainſi. Non, je ne puis ſupporter cet état affreux ; je ne ſuis jamais ſeule avec cet homme reſpectable que je ne ſois prête

Digitized by Google

à tomber à genoux devant lui, à lui confesser ma faute & à mourir de douleur & de honte à ses pieds.

Cependant les raisons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne soit une raison de me taire. En considérant l'état paisible & doux de ma famille, je ne pense point sans effroi qu'un seul mot y peut causer un désordre irréparable. Après six ans passés dans une si parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari si sage & si bon, qui n'a d'autre volonté que celle de son heureuse épouse, ni d'autre plaisir que de voir régner dans sa maison l'ordre & la paix? Contristerai-je par des troubles domestiques les vieux jours d'un pere que je vois si content, si charmé du bonheur de sa fille & de son ami? Exposerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou scandaleuse, à se voir les tristes victimes de la discorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une juste indignation, agité par la jalousie, & une mere infor-

Digitized by Google

tunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs ? Je connois M. de Wolmar eſtimant ſa femme ; que ſais-je ce qu'il ſera ne l'eſtimant plus ? Peut-être n'eſt-il ſi modéré que parce que la paſſion qui domineroit dans ſon caractere n'a pas encore eu lieu de ſe développer. Peut-être ſera-t-il auſſi violent dans l'emportement de la colere qu'il eſt doux & tranquille tant qu'il n'a nul ſujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point auſſi quelques-uns à moi-même ? Six ans d'une vie honnête & réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeuneſſe, & faut-il m'expoſer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis ſi long-tems ? Je te l'avoue, ma couſine, je ne tourne point ſans répugnance les yeux ſur le paſſé ; il m'humilie juſqu'au découragement, & je ſuis trop ſenſible à la honte pour en ſupporter l'idée ſans retomber dans une ſorte de déſeſpoir. Le tems qui s'eſt écoulé depuis mon mariage eſt celui qu'il faut que j'enviſage pour me raſſurer. Mon état préſent m'inſpire une confiance que d'importuns ſouvenirs voudroient m'ôter.

Digitized by Google

J'aime à nourrir mon cœur des ſentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouſe & de mere m'éleve l'ame & me ſoutient contre les remórds d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi, il me ſemble que tout y reſpire la vertu; ils chaſſent de mon eſprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eſt la ſauve-garde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleſſe l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me ſens ſi loin de ce que j'étois, ſi ſûre de ce que je ſuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eſt étranger & que je ne ſuis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte ſans ceſſe en ton abſence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, réſolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiſſer l'em-

Digitized by Google

barras, & ne ſe fiant pas trop non plus, je penſe, à notre zele à le pourſuivre. Dans l'intervalle de ſon départ à ſon retour, je reſterai ſeule avec mon mari, & je ſens qu'il ſera preſque impoſſible que mon fatal ſecret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu ſais que M. de Wolmar quitte ſouvent la compagnie & fait volontiers ſeul des promenades aux environs : il cauſe avec les payſans ; il s'informe de leur ſituation ; il examine l'état de leurs terres ; il les aide au beſoin de ſa bourſe & de ſes conſeils. Mais quand nous ſommes ſeuls, il ne ſe promene qu'avec moi ; il quitte peu ſa femme & ſes enfans, & ſe prête à leurs petits jeux avec une ſimplicité ſi charmante qu'alors je ſens pour lui quelque choſe de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendriſſement ſont d'autant plus périlleux pour la réſerve, qu'il me fournit lui-même les occaſions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui ſembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le ſens ; mais puiſque tu veux que ce ſoit de concert entre

Digitized by Google

nous, & avec toutes les précautions que la prudence autoriſe, reviens & fais de moins longues abſences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reſte importe aſſez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas ſeulement néceſſaire quand je ſuis avec mes enfans ou avec mon mari, mais ſur-tout quand je ſuis ſeule avec ta pauvre Julie, & la ſolitude m'eſt dangereuſe préciſément parce qu'elle m'eſt douce, & que ſouvent je la cherche ſans y ſonger. Ce n'eſt pas, tu le ſais, que mon cœur ſe reſſente encore de ſes anciennes bleſſures; non, il eſt guéri, je le ſens, j'en ſuis très-ſûre, j'oſe me croire vertueuſe. Ce n'eſt point le préſent que je crains; c'eſt le paſſé qui me tourmente. Il eſt des ſouvenirs auſſi redoutables que le ſentiment actuel; on s'attendrit par réminiſcence; on a honte de ſe ſentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes ſont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part; il ne m'eſt plus rien; mais je pleure les maux qu'il a cauſés; je pleure le ſort d'un homme

Digitized by Google

eſtimable que des feux indiſcretement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas ! ſans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le déſeſpoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ſes nouvelles ; près de quatre ans ſe ſont écoulés depuis ſon départ. On dit que l'eſcadre ſur laquelle il eſt a ſouffert mille déſaſtres, qu'elle a perdu les trois quarts de ſes équipages, que pluſieurs vaiſſeaux ſont ſubmergés, qu'on ne ſait ce qu'eſt devenu le reſte. Il n'eſt plus, il n'eſt plus. Un ſecret preſſentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la triſteſſe bien plus cruelle auront abrégé ſes jours. Ainſi s'éteint tout ce qui brille un moment ſur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conſcience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah ! ma chére ! Quelle ame c'étoit que la ſienne ! . . . comme il ſavoit aimer ! . . . il méritoit de vivre . . . il aura préſenté devant le ſouverain Juge une ame foible, mais ſaine & aimant la vertu . . . Je m'efforce en vain de chaſſer

Digitized by Google

ces triſtes idées ; à chaque inſtant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a beſoin de tes ſoins ; & puiſque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en cauſer avec toi que d'y penſer toute ſeule.

Regarde que de raiſons augmentent le beſoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi ! Plus ſage & plus heureuſe, ſi les mêmes raiſons te manquent, ton cœur en ſent-il moins le beſoin ? S'il eſt bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant ſi peu de contentement de ta famille, quelle maiſon te peut mieux convenir que celle-ci ? Pour moi, je ſouffre à te ſavoir dans la tienne ; car malgré ta diſſimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne ſuis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie ; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour ; c'eſt que ta douleur eſt toujours concentrée & ſolitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme ſi tu rougiſſois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne ſuis point injuſte comme toi ; je ne blâme point

Digitized by Google

tes regrets ; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu ceſſes d'honorer la mémoire d'un ſi tendre époux ; mais je te blâme, après avoir paſſé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à ſon tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle verſa dans ton ſein. Si tu es fachée de t'affliger, ah ! tu ne connois pas la véritable affliction ! Si tu y prends une ſorte de plaiſir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage ? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la triſteſſe je ne ſais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement ? & l'amitié n'a-t-elle pas été ſpécialement donnée aux malheureux pour le ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines ?

Voilà, ma chére, des conſidérations que tu devrois faire, & auxquels il faut ajouter qu'en te propoſant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru pluſieurs fois ſurpris, preſque ſcandaliſé, que deux amies telles que nous

Digitized by Google

n'habitaſſent pas enſemble ; il aſſure te l'avoir dit à toi-même, & il n'eſt pas homme à parler inconſidérément. Je ne ſais quel parti tu prendras ſur mes repréſentations ; j'ai lieu d'eſpérer qu'il ſera tel que je le deſire. Quoi qu'il en ſoit, le mien eſt pris, & je ne changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me ſuivre en Angleterre. Amie incomparable, c'eſt à préſent mon tour. Tu connois mon averſion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux ruſtiques, & l'attachement que trois ans de ſéjour m'ont donné pour ma maiſon de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'eſt de déménager avec toute une famille ; & combien ce ſeroit abuſer de la complaiſance de mon pere de le tranſplanter ſi ſouvent. Hé bien ! ſi tu ne veux pas quitter ton ménage & venir gouverner le mien, je ſuis réſolue à prendre une maiſon à Lauſanne où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-deſſus ; tout le veut ; mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conſervé, ma raiſon recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je

Digitized by Google

te dois tout ; tout ce que j'ai de bien me vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rappelle, & ſans toi je ne ſuis rien. Viens donc ma bien-aimée, mon ange tutélaire, viens conſerver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir ; tu veilleras ſur l'éducation de mes fils, je veillerai ſur celle de ta fille : nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaiſirs. Nous éleverons nos cœurs enſemble à celui qui purifia le mien par tes ſoins, & n'ayant plus rien à deſirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le ſein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE II.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

MON Dieu, couſine, que ta lettre m'a donné de plaiſir ! Charmante prêcheuſe !.... charmante, en vérité. Mais prêcheuſe

prêcheuse pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres peu de nouvelles. L'architecte Athénien !... ce beau diseur !... tu sais bien.... dans ton vieux Plutarque.... Pompeuses descriptions, superbe temple !... quand il a tout dit, l'autre vient; un homme uni; l'air simple, grave & posé.... comme qui diroit, ta cousine Claire.... D'une voix creuse, lente & même un peu nasale.... *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il se tait, & les mains de battre ! Adieu l'homme aux phrases. Mon enfant nous sommes ces deux Architectes ; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premierement, que nous nous aimions; & puis, que je t'étois nécessaire ; & puis, que tu me l'étois aussi; & puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y faloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule ? Sans mentir tu es une éloquente personne ! Oh bien, que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette sublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

Digitized by Google

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laiſſé dans mon cœur. De ſon vivant il en partageoit avec toi les affections ; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi ſeule, & ſelon ta remarque ſur l'accord de la tendreſſe maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non-ſeulement, je réſolus dès-lors de paſſer le reſte de ma vie avec toi ; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fiſſent qu'une, je me propoſai, ſuppoſant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari trouvé par plaiſanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce deſſein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une ſucceſſion embrouillée, & me trouvant aſſez de bien pour ſacrifier quelque choſe à la liquidation du reſte, je ne ſongeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets aſſurés & à l'abri de tout procès. Tu ſais que j'ai des fantaiſies ſur bien des choſes : ma folie dans celle-ci étoit de te ſurprendre. Je m'étois miſe en tête d'entrer un beau

Digitized by Google

matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un portefeuille, & de te préſenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour dépoſer en tes mains la mere, la fille & leur bien, c'eſt-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'eſt déſormais ſon affaire & la tienne; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée il falut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choiſis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar: ne le connoitrois-tu point? Mon mari, couſine? Oui, ton mari, couſine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un ſecret qu'il lui importe de ne pas ſavoir, eſt celui qui t'en a ſu taire un qu'il t'eût été ſi doux d'apprendre. C'étoit là le vrai ſujet de tous ces entretiens myſtérieux dont tu nous faiſois ſi comiquement la guerre. Tu vois comme ils ſont diſſimulés, ces maris. N'eſt-il pas bien plaiſant que ce ſoient eux qui nous accuſent de diſſimulation? J'exigeois du tien davantage en-

Digitized by Google

core. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ſes ſentimens qu'à meſure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une ſurpriſe plus agréable, je voulois que quand tu lui propoſerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empreſſement, & ſe montrât un peu froid à conſentir. Il me fit là-deſſus une réponſe que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. « Petite couſine, je » connois Julie... je la connois bien... » mieux qu'elle ne croit, peut-être. Son » cœur eſt trop honnête pour qu'on doive réſiſter à rien de ce qu'elle deſire; » & trop ſenſible pour qu'on le puiſſe » ſans l'affliger. Depuis cinq ans que » nous ſommes unis, je ne crois pas » qu'elle ait reçu de moi le moindre chagrin, j'eſpere mourir ſans lui en avoir » jamais fait aucun. » Couſine, ſonges-y bien : voilà quel eſt le mari dont tu médites ſans ceſſe de troubler indiſcretement le repos.

Digitized by Google

Pour moi, j'eus moins de délicateſſe, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai ſi naturellement les diſcours auxquels ton cœur te ramenoit ſouvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de ſecondes nôces, & que je t'aimois mieux que toute autre choſe, hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un ſecret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénetre; je perce juſqu'au plus profond de ton ame, & c'eſt pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce ſoupçon, qui te faiſoit ſi heureuſement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me ſuis miſe à faire la veuve coquette aſſez bien pour t'y tromper toi-même. C'eſt un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne ſais pas mal prendre, & avec lequel je me ſuis quelquefois amuſée à perſiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as crue prête à chercher un ſucceſſeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins

Digitized by Google

aiſé d'en trouver. Mais je ſuis trop franche pour pouvoir me contrefaire longtems, & tu t'es bientôt raſſurée. Cependant, je veux te raſſurer encore mieux en t'expliquant mes vrais ſentimens ſur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille ; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me ſerois point mariée. Mais dans notre ſexe, on n'achete la liberté que par l'eſclavage, & il faut commencer par être ſervante pour devenir ſa maîtreſſe un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épouſai donc M. d'Orbe. Il étoit ſi honnête homme & m'aimoit ſi tendrement, que je l'aimai ſincerement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuſe que celle que j'en avois conçue, & détruiſit les impreſſions que m'en avoit laiſſé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuſe & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois déſolé, & je ſens qu'il me faloit un auſſi bon mari pour faire

Digitized by Google

de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'eſt de cela même que j'avois à me plaindre ? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre ; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente & pouvoir rire plus ſouvent.

A cela ſe joignirent les ſujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta ſituation. Je n'ai pas beſoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une paſſion mal réglée. Je les vis en frémiſſant. Si tu n'avois riſqué que ta vie, peut-être un reſte de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la triſteſſe & l'effroi pénétrerent mon ame, & juſqu'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la ſentis. Elle a beaucoup fait ſur ton bon cœur, & je ne ceſſerai de bénir ces heureuſes larmes qui ſont peut-être la cauſe de ton retour au bien.

Voilà comment s'eſt paſſé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge ſi depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois eſ-

Digitized by Google

pérer d'en retrouvèr un autre qui fût autant selon mon cœur, & si je suis tentée de le chercher ? Non, cousine, le mariage est un état trop grave ; sa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriste & me sied mal ; sans compter que toute gêne m'est insupportable. Pense, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant sept ans sept petites fois à mon aise ! Je ne veux pas faire comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve assez piquante, assez mariable encore, & je crois que si j'étois homme, je m'accommoderois assez de moi. Mais me remarier, cousine ! Ecoute, je pleure bien sincerement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour passer l'autre avec lui ; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même que parce que je l'avois déjà pris.

Je viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croître avec mon zele à les surmonter. Mais mon zele

Digitized by Google

ſera le plus fort, & avant que l'été ſe paſſe, j'eſpere me réunir à toi pour le reſte de nos jours.

Il reſte à me juſtifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'eſt à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y paſſe. Je n'entre jamais dans ma maiſon ſans y trouver des veſtiges de celui qui me la rendoit chére. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet ſans appercevoir quelque ſigne de ſa tendreſſe & de la bonté de ſon cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je ſuis ici, je ne ſens que la perte que j'ai faite. Quand je ſuis près de toi, je ne vois que ce qui m'eſt reſté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir ſur mon humeur? Si je pleure en ton abſence, & ſi je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate, c'eſt que tu me conſoles de tout, & que je ne ſais plus m'affliger de rien quand je te poſſede.

Tu as dit bien des choſes en faveur de notre ancienne amitié: mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur; c'eſt de te chérir quoi-

Digitized by Google

que tu m'éclipſes. Ma Julie, tu es faite pour régner. Ton empire eſt le plus abſolu que je connoiſſe. Il s'étend juſques ſur les volontés, & je l'éprouve plus que perſonne. Comment cela ſe fait-il, couſine ? Nous aimons toutes deux la vertu; l'honnêteté nous eſt également chére ; nos talens ſont les mêmes ; j'ai preſque autant d'eſprit que toi, & ne ſuis gueres moins jolie. Je ſais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en impoſes, tu me ſubjugues, tu m'atterres, ton génie écraſe le mien, & je ne ſuis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaiſons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'aſcendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foibleſſe que je blâmois me ſembloit preſque une vertu ; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce tems là même, je ne t'abordois point ſans un certain mouvement de reſpect involontaire, & il eſt ſûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit néceſſaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois

Digitized by Google

être ta servante. Explique si tu peux cette énigme; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais si fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'est que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne pour ainsi dire un nouvel être dont ils sont forcés de lui faire hommage, puisqu'ils ne l'auroient point eu sans lui. Je t'ai rendu d'importans services, j'en conviens; tu m'en fais souvenir si souvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point; sans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi? Est-il possible de te voir long-tems sans se sentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié? Ne sais-tu pas que tout ce qui t'approche est par toi-même armé pour ta défense, & que je n'ai par-dessus les autres que l'avantage des gardes de Séfostris, d'être de ton âge & de ton sexe, & d'avoir été élevée avec toi? Quoi qu'il en soit, Claire se console de valoir moins que Julie, en ce que sans Julie elle vaudroit bien moins encore; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand besoin l'une

Digitized by Google

de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup ſi le ſort nous eût ſéparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eſt le riſque de ton ſecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Conſidere je t'en conjure que ce qui te porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porte à le révéler n'eſt qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons mêmes que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous ſont une raiſon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous : car en de pareilles matieres il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre ſeroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſevelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpere, le cas peut

Digitized by Google

devenir différent ; mais encore faut-il que ce cas se présente. En tout état de cause crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conseils d'un infortuné dont tous les maux sont ton ouvrage ?

A l'égard des dangers de la solitude, je conçois & j'approuve tes allarmes, quoique je les sache très-mal fondées. Tes fautes passées te rendent craintive ; j'en augure d'autant mieux du présent, & tu la serois bien moins s'il te restoit plus de sujet de l'être. Mais je ne puis te passer ton effroi sur le sort de notre pauvre ami. A présent que tes affections ont changé d'espece, crois qu'il ne m'est pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des pressentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raison. Milord Edouard a reçu deux fois de ses nouvelles, & m'a écrit à la seconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déjà passé les dangers dont tu parles. Tu sais cela aussi-bien que moi & tu t'affliges comme si tu n'en savois rien. Mais ce que tu ne sais pas, & qu'il faut t'apprendre, c'est que le vaisseau sur lequel il est, a été vu il y a deux mois à la hauteur des Cana-

Digitized by Google

ries, faisant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, selon sa coutume de m'instruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des siennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne serons pas long-tems sans recevoir des nouvelles de notre philosophe, & que tu en seras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il est en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Deh! fosse or qui quel miser pur un poco,
Ch' è già di piangere e di viver lasso! (a)

Voilà ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce espérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni seule ni la premiere, & que l'exécution en est plus avancée que tu ne pensois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à se rejoindre que d'avoir encore à se séparer.

(a) Eh ! que n'est-il un moment ici ce pauvre malheureux déjà las de souffrir & de vivre!

Petr.

Digitized by Google

Hé bien ! belle Madame, ai-je tenu parole, & mon triomphe eſt-il complet ? Allons, qu'on ſe mette à genoux, qu'on baiſe avec reſpect cette lettre, & qu'on reconnoiſſe humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié (1).

LETTRE II.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ORBE.

MA couſine, ma bienfaictrice, mon amie ; j'arrive des extrêmités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai paſſé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémiſpheres ; j'ai vu les quatre parties du monde ; j'en ai mis le diametre entre nous ; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper

(1) Que cette bonne Suiſſeſſe eſt heureuſe d'être gaie, quand elle eſt gaie ſans eſprit, ſans naïveté, ſans fineſſe ! Elle ne ſe doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire paſſer la bonne humeur. Elle ne ſait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour ſoi mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

Digitized by Google

un moment. On a beau fuir ce qui nous eſt cher, ſon image plus vîte que la mer & les vents nous ſuit au bout de l'univers, & par-tout où l'on ſe porte avec ſoi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup ſouffert; j'ai vu ſouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir! Hélas, ils mettoient un ſi grand prix à la vie! & moi je leur ai ſurvécu.... Peut-être étois-je en effet moins à plaindre; les miſeres de mes compagnons m'étoient plus ſenſibles que les miennes; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient ſouffrir plus que moi. Je me diſois; je ſuis mal ici, mais il eſt un coin ſur la terre où je ſuis heureux & paiſible, & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois ſur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes eſpérances; Milord Edouard m'apprend que vous jouiſſez toutes deux de la paix & de la ſanté, & que ſi vous, en particulier, avez perdu le doux titre d'épouſe, il vous reſte ceux d'amie & de mere, qui doivent ſuffire à votre bonheur.

Je ſuis trop preſſé de vous envoyer cette

Digitized by Google

cette lettre pour vous faire à préſent un détail de mon voyage. J'oſe eſpérer d'en avoir bientôt une occaſion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légere idée, plus pour exciter que pour ſatisfaire votre curioſité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immenſe dont je viens de vous parler, & ſuis revenu dans le même vaiſſeau ſur lequel j'étois parti, le ſeul que le Commandant ait ramené de ſon eſcadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaſte continent que le manque de fer a ſoumis aux Européens, & dont ils ont fait un déſert pour s'en aſſurer l'empire. J'ai vu les côtes du Bréſil où Liſbonne & Londres puiſent leurs tréſors, & dont les peuples miſérables foulent aux pieds l'or & les diamans ſans oſer y porter la main. J'ai traverſé paiſiblement les mers orageuſes qui ſont ſous le cercle antarctique; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioſo ſotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e'l vento infido (a).

(a) Et ſur des mers ſuſpectes, ſous un pôle inconnu, j'éprouvai la trahiſon de l'onde & l'infidélité des vents.

J'ai vu de loin le ſéjour de ces prétendus géants (1) qui ne ſont grands qu'en courage, & dont l'indépendance eſt plus aſſurée par une vie ſimple & frugale que par une haute ſtature. J'ai ſéjourné trois mois dans une Iſle déſerte & délicieuſe, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui ſemble être confinée au bout du monde pour y ſervir d'aſyle à l'innocence & à l'amour perſécutés : mais l'avide Européen ſuit ſon humeur farouche en empêchant l'Indien paiſible de l'habiter, & ſe rend juſtice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu ſur les rives du Mexique & du Pérou le même ſpectacle que dans le Bréſil : j'en ai vu les rares & infortunés habitans, triſtes reſtes de deux puiſſans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de miſeres au milieu de leurs riches métaux, reprocher au Ciel en pleurant les tréſors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entiere ſans réſiſtance & ſans défenſeurs. Tel eſt le droit de la guerre parmi les peuples ſa-

(1) Les Patagons.

Digitized by Google

vans, humains & polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai cotoyé presque toute la partie Occidentale de l'Amérique; non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte & la plus grande mer du monde sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un hémisphere du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse & la plus illustre nation de l'Univers soumise à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célebre, & n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, & le sera jusqu'à la fin des siecles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes & stérile en

idées ; poli, complimenteur, adroit ; fourbe & fripon ; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, & ne connoit d'autre humanité que les salutations & les révérences. J'ai surgi dans une seconde Isle déserte plus inconnue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point ; ne suis-je pas désormais par tout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délices & d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste Océan où il devroit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre, le fer & les flammes. Dans un combat assez court, j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des

Digitized by Google

vainqueurs couvrir les plaintes des bleſſés & les gémiſſemens des mourans. J'ai reçu en rougiſſant ma part d'un immenſe butin ; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris ſur des malheureux, c'eſt à des malheureux qu'il ſera rendu.

J'ai vu l'Europe tranſportée à l'extrémité de l'Afrique, par les ſoins de ce peuple avare, patient & laborieux, qui a vaincu par le tems & la conſtance des difficultés que tout l'héroïſme des autres peuples n'a jamais pu ſurmonter. J'ai vu ces vaſtes & malheureuſes contrées qui ne ſemblent deſtinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'eſclaves. A leur vil aſpect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur, & de pitié, & voyant la quatrieme partie de mes ſemblables changée en bêtes pour le ſervice des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier, dont l'exemple & la liberté rétabliſſoient à mes yeux l'honneur de mon eſpece, pour lequel la douleur & la mort ne ſont rien, & qui ne craint au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capi-

Digitized by Google

taine, un ſoldat, un pilote, un ſage, un grand homme, & pour dire encore plus peut-être le digne ami d'Edouard Bomſton : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'eſt quelqu'un qui reſſemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, & qui puiſſe conſoler de leur perte un cœur qui ſçut les aimer.

Comment vous parler de ma guériſon ? C'eſt de vous que je dois apprendre à la connoitre. Reviens-je plus libre & plus ſage que je ne ſuis parti ? J'oſe le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur ; vous ſavez s'il eſt poſſible qu'elle s'en efface ; mais ſon empire eſt plus digne d'elle, & ſi je ne me fais pas illuſion elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma couſine, il me ſemble que ſa vertu m'a ſubjugué, que je ne ſuis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plutôt il me ſemble que mes ſentimens ne ſe ſont pas affoiblis, mais rectifiés, & avec quelque ſoin que je m'examine, je les trouve auſſi purs que l'objet

Digitized by Google

qui les inspire. Que puis-je vous dire de plus jusqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je suis sincere & vrai ; je veux être ce que je dois être ; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier ? Suis-je le maître du passé ? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment distinguerai-je par la seule imagination ce qui est de ce qui fut ? & comment me représenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoique vous pensiez, peut-être, du motif secret de mon empressement, il est honnête & raisonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye & m'examinez vous-même, ou laissez-moi voir Julie & je saurai ce que je suis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je passerai près de vous, & je ne vous verrois point ! Pensez-vous que cela se puisse ? Eh ! si vous aviez la barbarie de l'exiger, vous mériteriez de n'être pas obéie ; mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Clai-

Digitized by Google

re, auſſi bonne & compatiſſante que vertueuſe & ſage, qui daigna m'aimer dès ſa plus tendre jeuneſſe, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout (2). Non, non chére & charmante amie, un ſi cruel refus ne ſeroit ni de vous, ni fait pour moi, il ne mettra point le comble à ma miſere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je dépoſerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y conſentirez. Je la verrai, elle y conſentira. Vous connoiſſez trop bien toutes deux mon reſpect pour elle. Vous ſavez ſi je ſuis homme à m'offrir à ſes yeux en me ſentant indigne d'y paroître. Elle a déploré ſi long-tems l'ouvrage de ſes charmes, ah! qu'elle voye une fois l'ouvrage de ſa vertu!

P. S. Milord Edouard eſt retenu pour quelque tems encore ici par des affaires; s'il m'eſt permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devans pour être plutôt auprès de vous?

(2) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de ſa vie? Malheureux queſtionneur! il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime; il lui doit tout.

Digitized by Google

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR

A L'AMANT DE JULIE.

QUOIQUE nous ne nous connoissions pas encore, je suis chargé de vous écrire. La plus sage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre sa maison. L'innocence & la paix y regnent; vous y trouverez l'amitié, l'hospitalité, l'estime, la confiance. Consultez votre cœur; & s'il n'y a rien là qui vous effraye, venez sans crainte. Vous ne partirez point d'ici sans y laisser un ami.

Wolmar.

P. S. Venez, mon ami, nous vous attendons avec empressement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

Julie.

Digitized by Google

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE

A L'AMANT DE JULIE.

Dans cette lettre étoit incluſe la précédente.

BIEN arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ; car je prétends que ce nom (1) vous demeure, au moins dans notre ſociété. C'eſt, je crois, vous dire aſſez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette excluſion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raiſon les force à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre ſa maiſon, ſon amitié, ſes conſeils ; il n'en faloit pas tant pour cal-

(1) C'eſt celui qu'elle lui avoit donné devant ſes gens à ſon précédent voyage. Voyez Tome II, Lettre XLII.

Digitized by Google

mer toutes mes craintes ſur votre voyage, & je m'offenſerois moi-même ſi je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux ſans cela. Quoique j'attende beaucoup de ſa ſageſſe, & plus de votre vertu, j'ignore quel ſera le ſuccès de cette entrepriſe. Ce que je ſais bien, c'eſt qu'avec la femme qu'il a, le ſoin qu'il veut prendre eſt une pure généroſité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la ſécurité d'un cœur honnête, ſatisfaire l'empreſſement que nous avons tous de vous embraſſer & de vous voir paiſible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délaſſer de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez ſoufferts. La derniere fois que vous me vîtes j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrêmité; mais à préſent qu'elle ſe porte bien, & que je ſuis redevenue fille, me voilà tout auſſi folle & preſque auſſi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien ſûr, c'eſt que je n'ai point changé pour vous, &

Digitized by Google

que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE VI.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD

JE me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne saurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, transporté, ne peut se contenir au-dedans de moi; il a besoin de s'épancher. Vous qui l'avez si souvent garanti du désespoir, soyez le cher dépositaire des premiers plaisirs qu'il ait goûtés depuis si long-tems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu sa voix; ses mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joie à me voir; elle m'a appellé son ami, son cher ami; elle m'a reçu dans sa maison; plus heureux que je ne fus de ma vie je loge avec elle sous un même toit, & maintenant que

Digitized by Google

je vous écris, je ſuis à trente pas d'elle.

Mes idées ſont trop vives pour ſe ſuccéder; elles ſe préſentent toutes enſemble; elles ſe nuiſent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une ſi longue abſence m'étois-je livré près de vous aux premiers tranſports de mon cœur, en embraſſant mon ami, mon libérateur & mon pere, que vous ſongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes deſirer dans l'eſpoir de m'y ſoulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer ſitôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me propoſâtes de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je demandai la permiſſion d'y venir; je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrît d'avance à mes regards, en ſongeant que j'allois m'approcher d'elle, je ſentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous ſommes quittes, ce ſeul ſentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de

Digitized by Google

l'objet de mon voyage ; mais une chose à remarquer, c'eſt que je commençai de voir ſous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais ſorti de mon cœur. Juſques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de ſa premiere jeuneſſe. J'avois toujours vu ſes beaux yeux animés du feu qu'elle m'inſpiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur ; ſon amour & le mien ſe mêloient tellement avec ſa figure que je ne pouvois les en ſéparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mere, Julie indifférente. Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à ſa beauté. Elle avoit eu la petite vérole ; elle s'en trouvoit changée ; à quel point le pouvoit-elle être ? Mon imagination me refuſoit opiniâtrement des taches ſur ce charmant viſage, & ſitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je penſois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord ſe préſentoit à mon eſprit ſous

Digitized by Google

mille tableaux différens, & ce moment qui devoit passer si vîte revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts le cœur me battit fortement, en me disant, elle est là. La même chose venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maison du Baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, & celle où elle n'est pas. La premiere s'étend quand je m'éloigne, & se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas ! ce lieu seul est habité ; tout le reste de l'univers est vuide.

Plus j'approchois de la Suisse, plus je me sentois ému. L'instant où des hauteurs du Jura je découvris le lac de Geneve, fut un instant d'extase & de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri où des torrens de plaisirs avoient inondé mon cœur ; l'air des Alpes si salutaire & si pur ; le doux air de

Digitized by Google

la patrie, plus ſuave que les parfums de l'Orient; cette terre riche & fertile, ce payſage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé; ce ſéjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde; l'aſpect d'un peuple heureux & libre; la douceur de la ſaiſon, la ſérénité du climat; mille ſouvenirs délicieux qui réveilloient tous les ſentimens que j'avois goûtés, tout cela me jettoit dans des tranſports que je ne puis décrire, & ſembloit me rendre à la fois la jouiſſance de ma vie entiere.

En deſcendant vers la côte, je ſentis une impreſſion nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me reſſerroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cauſe, croiſſoit à meſure que j'approchois de la ville; il ralentiſſoit mon empreſſement d'arriver, & fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait juſques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la ſenſation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus ſaiſi d'une violente palpitation qui m'em-

Digitized by Google

m'empêchoit de reſpirer ; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar ; car je n'oſai jamais nommer ſa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de deſſus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me reſtoient à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût déſolé dans un autre tems ; mais j'appris avec un vrai chagrin que Mde. d'Orbe étoit à Lauſanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient : il me fut impoſſible d'avaler un ſeul morceau ; je ſuffoquois en buvant & ne pouvois vuider un verre qu'à pluſieurs repriſes. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briſer une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie ; mon imagination troublée ne me préſentoit que des objets confus ; mon ame étoit dans un tumulte univerſel. Je connoiſſois la douleur & le déſeſpoir ; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie

éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je fuis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entiere.

En arrivant, je fis arrêter à la grille; & me ſentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le poſtillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec ſa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fichés ſur l'avenue, j'attendois dans des tranſes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'inſtant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même choſe. A ce ſon de voix je me ſens treſſaillir; je me retourne, je la vois, je la ſens. O Milord! ô mon ami!... je ne puis parler... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, reſpect humain. Son regard, ſon cri, ſon geſte, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puiſe dans ſes bras la chaleur & la vie, je pétille de joie en la ſerrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un

Digitized by Google

long silence étroitement embrassés, & ce n'est qu'après un si doux saisissement que nos voix commencent à se confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là; je le savois, je le voyois; mais qu'aurois-je pu voir? Non, quand l'univers entier se fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces caresses, tendres prémices d'une amitié pure & sainte que nous emporterons dans le Ciel!

Cette premiere impétuosité suspendue, Mde. de Wolmar me prit par la main, & se retournant vers son mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me sentis pénétré; quoiqu'il soit mon ancien ami, je ne vous le présente pas, je le reçois de vous, & ce n'est qu'honoré de votre amitié qu'il aura désormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embrassant, ils seront anciens à leur tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus ses embrassemens, mais mon cœur venoit de s'épuiser, & je ne fis que les recevoir.

Digitized by Google

Après cette courte ſcene, j'obſervai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remiſé ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amere & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouiſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques légeres traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur & à la ſenſibilité; ſa contenance, non moins modeſte eſt moins timide; un air plus libre & des graces plus franches ont ſuccédé à ces manieres contraintes, mêlées de tendreſſe & de honte; & ſi le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus

Digitized by Google

touchante, celui de sa pureté le rend aujourd'hui plus céleste.

A peine étions-nous dans le sallon qu'elle disparut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas seule. Qui pensez-vous qu'elle amenoit avec elle ? Milord ! c'étoient ses enfans ! ses deux enfans plus beaux que le jour, & portant déjà sur leur physionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aspect ? Cela ne peut ni se dire ni se comprendre ; il faut le sentir. Mille mouvemens contraires m'assaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux souvenirs vinrent partager mon cœur. O spectacle ! ô regrets ! Je me sentois déchirer de douleur & transporter de joie. Je voyois, pour ainsi dire, multiplier celle qui me fut si chére. Hélas ! je voyois au même instant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes sembloient se multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voilà les enfans de votre amie ; ils seront vos amis un jour. Soyez le leur dès au-

Digitized by Google

jourd'hui. Auſſi-tôt ces deux petites créatures s'empreſſerent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes careſſes tournerent vers l'attendriſſement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les preſſant contre ce cœur agité : chers & aimables enfans, dis-je avec un ſoupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiſſiez-vous reſſembler à ceux de qui vous tenez la vie ; puiſſiez-vous imiter leurs vertus, & faire un jour par les vôtres la conſolation de leurs amis infortunés! Mde. de Wolmar enchantée me ſauta au cou une ſeconde fois, & ſembloit me vouloir payer par ſes careſſes de celles que je faiſois à ſes deux fils. Mais quelle différence du premier embraſſement à celui-là! Je l'éprouvai avec ſurpriſe. C'étoit une mere de famille que j'embraſſois ; je la voyois environnée de ſon époux & de ſes enfans ; ce cortege m'en impoſoit. Je trouvois ſur ſon viſage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me ſentois forcé de lui porter une nouvelle ſorte de reſpect ; ſa familiarité m'étoit preſque à charge ; quelque

Digitized by Google

belle qu'elle me parût j'aurois baisé le bord de sa robe de meilleur cœur que sa joue : dès cet instant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduisit ensuite au logement qui m'étoit destiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement ; il n'est point celui d'un étranger, il ne sera plus celui d'un autre, & désormais il restera vuide ou occupé par vous. Jugez si ce compliment me fut agréable ! mais je ne le méritois pas encore assez pour l'écouter sans confusion. M. de Wolmar me sauva l'embarras d'une réponse. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit si bien que je me trouvai plus à mon aise, & prenant le ton d'un homme instruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à son enfant, & me mit à force d'estime dans l'impossibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'est pas trompé ; je n'oublierai point que j'ai la sienne & la vôtre à justifier. Mais pourquoi faut-

Digitized by Google

il que mon cœur ſe reſſerre à ſes bienfaits ? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer ſoit le mari de Julie ?

Cette journée ſembloit deſtinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois ſubir. Revenus auprès de Mad^e. de Wolmar, ſon mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je reſtai ſeul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire ? comment débuter ? Oſerois-je rappeller nos anciennes liaiſons, & des tems ſi préſens à ma mémoire ? Laiſſerois-je penſer que je les euſſe oubliés ou que je ne m'en ſouciaſſe plus ? Quel ſupplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de ſon cœur ! Quelle infâmie d'abuſer de l'hoſpitalité pour lui tenir des diſcours qu'elle ne doit plus entendre ! Dans ces perplexités je perdois toute contenance ; le feu me montoit au viſage ; je n'oſois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geſte, & je crois que je ſerois reſté dans cet état violent juſqu'au retour de ſon mari, ſi elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-

Digitized by Google

à-tête l'eût gênée en rien. Elle conserva le même maintien & les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant ; elle continua de me parler sur le même ton ; seulement, je crus voir qu'elle essayoit d'y mettre encore plus de gaieté & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me rassurer & à sortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en savoir les détails ; ceux, sur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés ; car elle n'ignoroit pas, disoit-elle, que son amitié m'en devoit le dédommagement. Ah Julie ! lui dis-je avec tristesse, il n'y a qu'un moment que je suis avec vous ; voulez-vous déjà me renvoyer aux Indes ? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empressement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire sans

Digitized by Google

lui retracer les peines que j'avois ſouffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée ; elle commença d'un ton plus ſérieux à entrer dans ſa propre juſtification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de ſon diſcours, & ce qui me confondit, c'eſt qu'elle le continua en ſa préſence exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de ſourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit ; vous voyez un exemple de la franchiſe qui regne ici. Si vous voulez ſincerement être vertueux, apprenez à l'imiter : c'eſt la ſeule priere & la ſeule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtere aux actions innocentes, & quiconque aime à ſe cacher a tôt ou tard raiſon de ſe cacher. Un ſeul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'eſt celui-ci. Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende ; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus eſtimable des hommes ce Romain qui vouloit que

Digitized by Google

sa maison fût construite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous proposer. Choisissez librement celui qui vous conviendra le mieux; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de sa femme & la mienne, il me dit en la serrant; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie; traitez-la toujours comme telle; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme si j'étois présent, ou devant moi comme si je n'y étois pas; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez sans inquiétude; car comme je me réserve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous serez sûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce discours m'auroit fort embarrassé; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une si grande autorité sur moi que j'y étois déjà presque accoutumé. Nous recom-

Digitized by Google

mençâmes à cauſer paiſiblement tous trois ; & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin ſon mari en m'interrompant ; dans l'entretien de tout à l'heure diſiez-vous *Madame ?* Non, dis-je un peu déconcerté ; mais la bienſéance... la bienſéance, reprit-il, n'eſt que le maſque du vice ; où la vertu regne, elle eſt inutile ; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma préſence, ou *Madame* en particulier ; cela m'eſt indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois à faire, & je réſolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuiſé de fatigue avoit grand beſoin de nourriture, & mon eſprit de repos ; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'abſence & de douleurs, après de ſi longues courſes, je me diſois dans une ſorte de raviſſement, je ſuis avec Julie, je la vois, je lui parle ; je ſuis à table avec elle, elle me voit ſans inquiétude, elle me reçoit ſans crainte ; rien ne trouble le plaiſir que nous avons d'être enſemble. Douce & précieu-

Digitized by Google

se innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je commence d'exiſter ſans ſouffrir !

Le ſoir en me retirant je paſſai devant la chambre des maîtres de la maiſon; je les y vis entrer enſemble; je gagnai triſtement la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'eſt paſſée cette premiere entrevue, deſirée ſi paſſionnément, & ſi cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je ſuis ſeul; je me ſuis efforcé de ſonder mon cœur; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'eſt impoſſible de juger ſitôt de mon véritable état. Tout ce que je ſais très-certainement c'eſt que ſi mes ſentimens pour elle n'ont pas changé d'eſpece, ils ont au moins bien changé de forme, que j'aſpire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le deſirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lauſanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu ſa cou-

Digitized by Google

sine ; cette aimable & chére amie à qui je dois tant, qui partagera sans cesse avec vous mon amitié, mes soins, ma reconnoissance, & tous les sentimens dont mon cœur est resté le maître. A mon retour je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis & je veux m'observer de près. Je sais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me soit d'habiter cette maison ; je l'ai résolu, je le jure ; si je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en sortirai dans l'instant.

LETTRE VII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

SI tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaisir avant ton départ d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui ; mais une espece de courbature, fruit de la fatigue & du

Digitized by Google

voyage, le retient dans sa chambre, & il a été saigné (1) ce matin. D'ailleurs, j'avois bien résolu, pour te punir, de ne le pas laisser partir sitôt; & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-tems. Vraiment cela seroit bien imaginé qu'il vît séparément les inséparables!

En vérité, ma cousine, je ne sais quelles vaines terreurs m'avoient fascíné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore & qui pouvoient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois plus de moi; mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même maniere. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue, & de ce que j'éprouvois jadis, que je tire la

(1) Pourquoi saigné? Est-ce aussi la mode en Suisse?

Digitized by Google

sécurité de mon état présent, & dans des sentimens si divers la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois gueres imaginé possible, à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras, & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à son caractere. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire, & peut-être la secrete honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi, je ne sais quelle contenance servile & basse, dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raison. Au lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui sait honorer ce qu'il estime, il tient avec assurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ses maximes de vertu contrarient ses intérêts; il ne craint ni de se faire tort, ni de me faire affront en louant les choses louables,

&

Digitized by Google

& l'on ſent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit & ſûr de lui-même, qui tire de ſon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auſſi que l'uſage du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il eſt moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup obſervé, moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſyſtêmes; de ſorte qu'il eſt devenu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'eſt plus ſi ſavant.

Sa figure eſt changée auſſi & n'eſt pas moins bien; ſa démarche eſt plus aſſurée; ſa contenance eſt plus libre; ſon port eſt plus fier, il a rapporté de ſes campagnes un certain air martial qui lui ſied d'autant mieux, que ſon geſte, vif & prompt quand il s'anime, eſt d'ailleurs plus grave & plus poſé qu'autrefois. C'eſt un marin dont l'attitude eſt flegmatique

& froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans passés, son visage est celui de l'homme dans sa perfection & joint au feu de la jeunesse la majesté de l'âge mûr. Son teint n'est pas reconnoissable; il est noir comme un more, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chére, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, & je me surprends souvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que si je l'examine, il n'est pas moins attentif à m'examiner. Après une si longue absence, il est naturel de se considérer mutuellement avec une sorte de curiosité; mais si cette curiosité semble tenir de l'ancien empressement, quelle différence dans la maniere aussi bien que dans le motif! Si nos regards se rencontrent moins souvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il semble que nous ayons une convention tacite pour nous considérer alternativement. Chacun sent, pour ainsi dire, quand c'est le tour de l'autre & détourne les yeux à son tour. Peut-on revoir sans plaisir, quoique l'émotion n'y soit

Digitized by Google

plus, ce qu'on aima si tendrement autrefois, & qu'on aime si purement aujourd'hui ? Qui sait si l'amour-propre ne cherche point à justifier les erreurs passées ? Qui sait si chacun des deux, quand la passion cesse de l'aveugler, n'aime point encore à se dire ; je n'avois pas trop mal choisi ? Quoi qu'il en soit, je te le répete sans honte, je conserve pour lui des sentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentimens, je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractere & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'ose croire qu'après la vertu, je suis ce qu'il aime le mieux au monde. Je sens qu'il s'honore de mon estime ; je m'honore à mon tour de la sienne & mériterai de la conserver. Ah ! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfans, si tu savois quel plaisir il prend à parler de toi ; cousine, tu connoitrois que je lui suis encore chére !

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'est que M. de Wolmar la partage, &

Digitized by Google

qu'il en penſe par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux ſoirs, en ſe félicitant du parti qu'il a pris & me faiſant la guerre de ma réſiſtance. Non, me diſoit-il hier, nous ne laiſſerons point un ſi honnête homme en doute ſur lui-même; nous lui apprendrons à mieux compter ſur ſa vertu, & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne penſez du fruit des ſoins que nous allons prendre. Quant à préſent, je commence déjà par vous dire que ſon caractere me plait, & que je l'eſtime ſur-tout par un côté dont il ne ſe doute gueres, ſavoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inſpire; je ne ſaurois vous dire combien je craignois d'en être careſſé. C'étoit la premiere épreuve que je lui deſtinois; il doit s'en préſenter une ſeconde (2) ſur laquelle je l'obſerverai; après quoi je ne l'obſerverai plus.

(2) La lettre où il étoit queſtion de cette ſeconde épreuve a été ſupprimée; mais j'aurai ſoin d'en parler dans l'occaſion.

Digitized by Google

Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre chose que la franchise de son caractere : car jamais il ne put se résoudre autrefois à prendre un air soumis & complaisant avec mon pere, quoi qu'il y eût un si grand intérêt & que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique ressource, & ne pus lui savoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent, reprit mon mari ; il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni systêmes ni préjugés, je suis sûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait ; un homme sans passion ne peut inspirer d'aversion à personne : mais je lui ai ravi son bien, il ne me le pardonnera pas si-tôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement quand il sera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me caressoit à présent il seroit un fourbe ; s'il ne me caressoit jamais il seroit un monstre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en som-

Digitized by Google

mes, & je commence à croire que le Ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaiſantes de mon mari. Mais je ſuis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aye tant de plaiſir à m'entretenir avec toi ; j'ai réſolu de ne te plus rien dire, & ſi tu veux en ſavoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te diſe encore ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de cette lettre. Tu ſais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il ſçut eſſuyer mes pleurs & diſſiper ma honte. Soit que je ne lui euſſe rien appris, comme tu l'as aſſez raiſonnablement conjecturé, ſoit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir, non-ſeulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il ſemble avoir redoublé de ſoins, de confiance, d'eſtime, & vouloir me

Digitized by Google

dédommager à force d'égards de la confusion que cet aveu m'a coûté. Ma cousine, tu connois mon cœur; juge de l'impression qu'y fait une pareille conduite !

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maître, je résolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je pusse employer; ce fut de choisir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu de cette maniere, & si je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de songer qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot; mais quand j'ai voulu lui porter ma lettre il s'est moqué de moi, & n'a pas eu la complaisance de la lire.

Digitized by Google

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue ; étoit-il séant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit ? Hé bien, a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage & ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux ; le mariage est un état trop austere & trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumieres, & les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matie-

Digitized by Google

res. Quoique vous ne diſiez jamais rien entre vous dont vous n'aimaſſiez à m'inſtruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en ſoient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choſes à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere; & ſi vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres ſeront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne ſerez à votre aiſe ni avec l'un ni avec l'autre. C'eſt pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainſi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déjà la juſte honte de me louer en ma préſence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaiſir de dire à votre amie combien votre mari vous eſt cher,

Digitized by Google

à moi, celui de penſer que dans vos plus ſecrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie ! Julie ! a-t-il ajouté en me ſerrant la main, & me regardant avec bonté, vous abaiſſerez-vous à des précautions ſi peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous eſtimer votre prix ?

Ma chére amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable, mais je ne ſais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aye il m'éleve au-deſſus de moi-même, & je ſens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE VIII.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

COMMENT, couſine, notre voyageur eſt arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles

Digitized by Google

de l'Amérique ? Ce n'eſt pas lui, je t'en avertis, que j'accuſe de ce délai ; car je ſais qu'il lui dure autant qu'à moi : mais je vois qu'il n'a pas auſſi bien oublié que tu dis ſon ancien métier d'eſclave, & je me plains moins de ſa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve auſſi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliſte comme moi faſſe les avances, & que toute affaire ceſſante, je coure baiſer un viſage noir & crotu, (1) qui a paſſé quatre fois ſous le ſoleil & vu le pays des épices ! Mais tu me fais rire ſur-tout quand tu te preſſes de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien ſavoir de quoi tu te mêles ? C'eſt mon métier de quereller ; j'y prends plaiſir, je m'en acquitte à merveille, & cela me va très-bien : mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'eſt point du tout ton fait. En revanche, ſi tu ſavois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil ſuppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu paſſe-

(1) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

rois ta vie à demander pardon, ſinon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à préſent demande-moi pardon de toutes manieres. Le beau projet que celui de prendre ſon mari pour ſon confident, & l'obligeante précaution pour une auſſi ſainte amitié que la nôtre! Amie injuſte, & femme puſillanime! à qui te fieras-tu de ta vertu ſur la terre, ſi tu te défies de tes ſentimens & des miens? Peux-tu, ſans nous offenſer toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence dans les nœuds ſacrés où tu vis? J'ai peine à comprendre comment la ſeule idée d'admettre un tiers dans les ſecrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aiſe avec toi; mais ſi je ſavois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaiſir à t'écrire; inſenſiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réſerve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous expoſoit ta ſotte défiance, ſi ton mari n'eût été plus ſage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vou-

Digitized by Google

loir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'eſpérois, & moins que je ne le ſuis moi-même à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces ſages contemplatifs qui ont paſſé leur vie à l'étude du cœur humain en ſavent moins ſur les vrais ſignes de l'amour que la plus bornée des femmes ſenſibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entiere eſt employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apoſtille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apoſtille, il y a dix ans, mon enfant, je ne ſais comment tu aurois fait, mais l'ami y ſeroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore obſervé l'attention que tu as miſe à examiner ſon hôte, & le plaiſir que tu prends à le décrire; mais il mangeroit Ariſtote & Platon avant de ſavoir qu'on regarde ſon amant & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un ſang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Digitized by Google

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as obſervés ſeroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te ſeront échappés. Quelque différent que ton hôte ſoit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore que ſi ton cœur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en ſoit, tu détournes les yeux quand il te regarde; c'eſt encore un fort bon ſigne. Tu les détournes, couſine! Tu ne les baiſſes donc plus? car ſurement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela?

Une autre choſe très-capable d'inquiéter un mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoit trop bien pour s'en

Digitized by Google

allarmer. Le moyen que dans un cœur si tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour ? Ecoute, cousine, tout ce que je te dis là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès sont sensibles & c'est beaucoup. Je ne comptois que sur ta vertu, & je commence à compter aussi sur ta raison : je regarde à présent ta guérison sinon comme parfaite, au moins comme facile, & tu en as précisément assez fait pour te rendre inexcusable si tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apostille j'avois déjà remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier en songeant qu'il seroit vu de ton mari. Je suis sûre qu'en le lisant il eût, s'il se pouvoit, redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux

Digitized by Google

ſard. Je ſais que ceci ne ſeroit rien pour une autre ; mais, couſine, ſouviens-t-en toujours, celle que la jeuneſſe & la figure d'un amant n'avoient pu ſéduire ſe perdit en penſant aux maux qu'il avoit ſoufferts pour elle. Sans doute le Ciel a voulu qu'il lui reſtât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en reſtât pas, pour exercer la ſienne.

Je reviens au principal ſujet de ta lettre ; tu ſais qu'à celle de notre ami, j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à préſent ſi tu ſavois dans quel embarras m'a mis cette courte abſence & combien j'ai d'affaire à la fois, tu ſentirois l'impoſſibilité où je ſuis de quitter derechef ma maiſon ſans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la néceſſité d'y paſſer encore cet hiver ; ce qui n'eſt pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre ſix mois plutôt ? Je penſe auſſi qu'il ne ſera pas inutile que je cauſe en particulier & un peu à loiſir avec notre philoſophe ; ſoit pour ſonder & raffermir

ſon

Digitized by Google

son cœur : soit pour lui donner quelques avis utiles sur la maniere dont il doit se conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puisses lui parler bien librement là-dessus, & je vois par ta lettre même qu'il a besoin de conseil. Nous avons pris une si grande habitude de le gouverner, que nous sommes un peu responsables de lui à notre propre conscience, & jusqu'à ce que sa raison soit entierement libre, nous y devons suppléer. Pour moi, c'est un soin que je prendrai toujours avec plaisir ; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuses que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'est plus, que j'estime & que j'aime autant que lui. Je lui réserve aussi pour son compte le plaisir de me rendre ici quelques services.

J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuses où j'aurai besoin à mon tour de ses lumieres & de ses soins. Au reste, je compte ne le garder que cinq ou six jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain ; car

Digitized by Google

j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, ſitôt qu'il ſera remis de me l'envoyer, c'eſt-à-dire, de le laiſſer venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu ſais bien que ſi je ris quand je pleure & n'en ſuis pas moins affligée, je ris auſſi quand je gronde & n'en ſuis pas moins en colere. Si tu es bien ſage & que tu faſſes les choſes de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit préſent qui te fera plaiſir, & très-grand plaiſir; mais ſi tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? Porte-t-il un grand ſabre? a-t-il bien la mine d'un flibuſtier? Mon Dieu, que je ſuis curieuſe de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

Digitized by Google

LETTRE IX.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

TIENS, cousine, voilà ton esclave que je te renvoye. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer sitôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les serviles bienséances & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion sans savoir pourquoi; & tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette réserve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, sais-tu bien pourquoi notre

ami s'enduroit ſi paiſiblement ici ? Premierement il étoit avec moi, & je prétends que c'eſt déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit ſervice dans mes affaires; un ami ne s'ennuye point à cela. Une troiſieme choſe que tu as déjà devinée, quoique tu n'en faſſes pas ſemblant, c'eſt qu'il me parloit de toi, & ſi nous ôtions le tems qu'a duré cette cauſerie de celui qu'il a paſſé ici, tu verrois qu'il m'en eſt fort peu reſté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaiſie de s'éloigner de toi pour avoir le plaiſir d'en parler ? Pas ſi bizarre qu'on diroit bien. Il eſt contraint en ta préſence; il faut qu'il s'obſerve inceſſamment; la moindre indiſcrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le ſeul devoir ſe laiſſe entendre aux cœurs honnêtes : mais loin de ce qui nous fut cher on ſe permet d'y ſonger encore. Si l'on étouffe un ſentiment devenu coupable, pourquoi ſe reprocheroit-on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux ſouvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voilà, je

Digitized by Google

penſe, un raiſonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut ſe permettre. Il a recommencé pour ainſi dire la carriere de ſes anciennes amours. Sa premiere jeuneſſe s'eſt écoulée une ſeconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ſes confidences; il rappelloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente.... ſans doute il les embelliſſoit!

Il m'a peu parlé de ſon état préſent par rapport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du reſpect & de l'admiration que de l'amour; en ſorte que je le vois retourner, beaucoup plus raſſuré ſur ſon cœur que quand il eſt arrivé. Ce n'eſt pas qu'auſſi-tôt qu'il eſt queſtion de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop ſenſible un certain attendriſſement que l'amitié ſeule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton; mais j'ai remarqué depuis longtems que perſonne ne peut ni te voir, ni penſer à toi de ſang-froid, & ſi l'on joint au ſentiment univerſel que ta vue inſpire le ſentiment plus doux qu'un ſou-

Digitized by Google

venir ineffaçable a dû lui laisser ; on trouvera qu'il est difficile & peut-être impossible qu'avec la vertu la plus austere il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi ; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible ; je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même : mais je puis te répondre au moins qu'il est pénétré de la force de ses devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie méprisable & corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, & je te prie d'y faire attention ; évite les détails sur le passé & je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, je l'ai prié, pressé, conjuré, boudé, baisé, je lui ai pris les deux mains, je me serois mise à genoux s'il m'eût laissé faire ; il ne m'a pas même écoutée. Il a poussé l'humeur & l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin dans un

Digitized by Google

transport d'indignation me le faisant toucher attaché sur son cœur, le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton si ému qu'il en respiroit à peine, le voilà ce portrait, le seul bien qui me reste, & qu'on m'envie encore ! Soyez sûre qu'il ne me sera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, cousine, soyons sages & laissons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure ? Tant pis pour lui s'il s'obstine à le garder.

Après avoir bien épanché & soulagé son cœur, il m'a paru assez tranquille pour que je pusse lui parler de ses affaires. J'ai trouvé que le tems & la raison ne l'avoient point fait changer de système, & qu'il bornoit toute son ambition à passer sa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête, si convenable à son caractere, & si digne de la reconnoissance qu'il doit à des bienfaits sans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis ; mais que M. de Wolmar avoit gardé le silence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite assez singuliere de ton mari, & à d'autres indices, je soupçonne qu'il a sur

notre ami quelque vue ſecrete qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire & fions-nous à ſa ſageſſe. La maniere dont il s'y prend prouve aſſez que ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manieres, & c'eſt un ſigne aſſez favorable que tu l'ayes obſervé plus exactement que je n'aurois cru : mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir ont rendu ſa phyſionomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois ? Malgré ce que tu m'en avois écrit je craignois de lui voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive ſe pique d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines ames, ſoit que l'air de la mer l'ait entierement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace ; & dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari ;

Digitized by Google

mais il aimoit mieux le pleurer avec moi que me consoler, & ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a caressé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ses défauts & s'est plaint que je la gâtois ; il s'est livré avec zele à mes affaires & n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau ; je me serois fatiguée à passer d'une chambre à l'autre qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours ; mon éventail resta hier une grande seconde à terre sans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une seule fois savoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête, pour montrer qu'il sait les bons airs (1). A table, je

(1) A Paris on se pique sur-tout de rendre la société commode & facile, & c'est dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait consister cette facilité. Tout est usages & loix dans la bonne compagnie. Tous

lui ai demandé ſouvent ſa tabatiere qu'il n'appelle pas ſa boëte ; toujours il me l'a préſentée avec la main, jamais ſur une aſſiette comme un laquais ; il n'a pas manqué de boire à ma ſanté deux fois au moins par repas, & je parie que s'il nous reſtoit cet hiver, nous le verrions, aſſis avec nous autour du feu, ſe chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, couſine ; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait conſervé cette bonhommie. Au reſte, il me ſemble que tu dois trouver notre philoſophe empiré dans un ſeul point ; c'eſt qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent ; ce qui ne peut ſe faire qu'à ton préjudice ; ſans aller pourtant, je penſe, juſqu'à le raccommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il eſt plus grave & plus ſérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le moi bien ſoigneuſement juſqu'à mon arrivée. Il eſt préciſément comme il me le faut, pour avoir

---

tes uſages naiſſent & paſſent comme un éclair. Le ſavoir-vivre conſiſte à ſe tenir toujours au guet, à les ſaiſir au paſſage, à les affecter, à montrer qu'on ſait celui du jour. Le tout pour être ſimple.

Digitized by Google

le plaisir de le désoler tout le long du jour.

Admire ma discrétion ; je ne t'ai rien dit encore du présent que je t'envoye, & qui t'en promet bientôt un autre : mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma lettre, & toi qui sais combien j'en suis idolâtre & combien j'ai raison de l'être ; toi dont l'avarice étoit si en peine de ce présent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah ! la pauvre petite ! au moment où tu lis ceci, elle est déjà dans tes bras ; elle est plus heureuse que sa mere ; mais dans deux mois je serai plus heureuse qu'elle ; car je sentirai mieux mon bonheur. Hélas ! chére cousine, ne m'as-tu pas déjà toute entiere ? où tu es, où est ma fille, que manque-t-il encore de moi ? La voilà cette aimable enfant ; reçois-la comme tienne ; je te la cede, je te la donne ; je résigne en tes mains le pouvoir maternel ; corrige mes fautes, charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré ; sois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta Bru, & pour me la rendre plus chére encore, fais-en s'il se peut une autre Julie. Elle te ressemble déjà de visage ; à son hu-

meur, j'augure qu'elle ſera grave & précheuſe ; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuſe d'avoir fomentés, tu verras que ma fille ſe donnera les airs d'être ma couſine ; mais plus heureuſe elle aura moins de pleurs à verſer & moins de combats à rendre. Si le Ciel lui eût conſervé le meilleur des peres ; qu'il eût été loin de gêner ſes inclinations, & que nous ſerons loin de les gêner nous-mêmes ! Avec quel charme je les vois déjà s'accorder avec nos projets ! Sais-tu bien qu'elle ne peut déjà plus ſe paſſer de ſon petit Mali, & que c'eſt en partie pour cela que je te la renvoye ? J'eus hier avec elle une converſation dont notre ami ſe mouroit de rire. Premierement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui ſuis toute la journée ſa très-humble ſervante, & ne puis réſiſter à rien de ce qu'elle veut ; & toi qu'elle craint & qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, & dont on aime mieux les refus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les tranſports que tu

Digitized by Google

peux penſer; mais pour l'embarraſſer, j'ajoutai que tu m'enverrois à ſa place le petit Mali, & ce ne fut plus ſon compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le reprendre pour moi; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit Mali? Non, dit-elle, aſſez ſéchement. Non? Mais ſi je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera? Maman, ce ſera la petite maman. J'aurai donc la préférence, car tu ſais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh la petite maman ne veut jamais que la raiſon! Comment, Mademoiſelle, n'eſt-ce pas la même choſe? La ruſée ſe mit à ſourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raiſon ne me donneroit-elle pas le petit Mali? Parce qu'il ne vous convient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? Autre ſourire auſſi malin que le premier. Parle franchement, eſt-ce que tu me trouves trop vieille pour lui? Non, maman; mais il eſt trop jeune pour vous.... Couſine, un enfant de ſept ans!... En vérité, ſi la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déjà tourné.

Digitized by Google

Je m'amuſai à la provoquer encore. Ma chére Henriette, lui dis-je en prenant mon ſérieux, je t'aſſure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc s'écria-t-elle d'un air allarmé ? C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi. Oh maman ! n'eſt-ce que cela ? Je le rendrai ſage. Et ſi par malheur il te rendoit folle ? Ah ! ma bonne maman, que j'aimerois à vous reſſembler ! Me reſſembler, impertinente ? Oui, maman : vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi : Hé bien ! moi, je ſerai folle de lui : voilà tout.

Je ſais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu ſauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le juſtifier quoiqu'il m'enchante, mais te montrer ſeulement que ta fille aime déjà bien ſon petit Mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi-bien, je vois, par l'oppoſition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maiſon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée ; adieu

Digitized by Google

ma chére inséparable ; compte que le tems approche, & que les vendanges ne se feront pas sans moi.

LETTRE X.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

QUE de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines ! La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses ! Milord, que c'est un spectacle agréable & touchant, que celui d'une maison simple & bien réglée où regnent l'ordre, la paix, l'innocence ; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse Isle de Tinian. Je crois voir accomplir

Digitized by Google

les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une ſociété ſelon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux perſonnes pour que tout mon bonheur y ſoit raſſemblé, & j'ai l'eſpoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Mde. d'Orbe veniez mettre le comble aux plaiſirs ſi doux & ſi purs que j'apprends à goûter où je ſuis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domeſtique qui annonce la félicité des maîtres de la maiſon & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'eſpere, ſur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur uſage, & cet eſpoir ſert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maiſon de Clarens. Vous la connoiſſez. Vous ſavez ſi elle eſt charmante, ſi, elle m'offre des ſouvenirs intéreſſans, ſi elle doit m'être chére, & par ce qu'elle me montre, & par ce qu'elle me rappelle. Mde. de Wolmar en préfere avec raiſon le ſéjour à celui d'Etange, château magnifique & grand, mais vieux, triſte, incommode, &

Digitized by Google

& qui n'offre dans ſes environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maiſon y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur uſage tout ce qui ne ſervoit qu'à l'ornement; ce n'eſt plus une maiſon faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal ſituées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux diſtribués. A des meubles anciens & riches ils en ont ſubſtitué de ſimples & de commodes. Tout y eſt agréable & riant; tout y reſpire l'abondance & la propreté, rien n'y ſent la richeſſe & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne ſe reconnoiſſe à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens ſe font remarquer au-dehors. La baſſe-cour a été aggrandie aux dépens des remiſes. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau preſſoir, & une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'eſt défait. Le potager étoit trop petit pour la cuiſine; on en a fait du parterre un ſecond, mais

ſi propre & ſi bien entendu, que ce parterre ainſi traveſti plait à l'œil plus qu'auparavant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs, ont été ſubſtitués de bons eſpaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers juſqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a ſubſtitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a preſque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la baſſe-cour, le chant des coqs, le mugiſſement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie ruſtique donne à cette maiſon un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne ſais quoi qui ſent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans ſa morne dignité.

Leurs terres ne ſont pas affermées, mais cultivées par leurs ſoins, & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaiſirs. La Baronnie d'Etange n'a que des

Digitized by Google

prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens eſt en vignes, qui ſont un objet conſidérable, & comme la différence de la culture y produit un effet plus ſenſible que dans les bleds; c'eſt encore une raiſon d'économie pour avoir préféré ce dernier ſéjour. Cependant ils vont preſque tous les ans faire les moiſſons à leur terre, & M. de Wolmar y va ſeul aſſez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette ſurabondance de production donne dequoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne ſait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terreins négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées; c'eſt le défaut d'habitans qui l'empêche de

Digitized by Google

nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui se dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre les domestiques de la basse-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays & les voisins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, & de pouvoir compter sur eux dans tous les tems, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un est le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, est un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on est content d'eux,

Digitized by Google

& il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le soit, vaut mieux que le surplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar est integre & sévere, & ne laisse jamais dégénérer en coutume & en abus les institutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des surveillans qui les animent & les observent. Ces surveillans sont les gens de la basse-cour qui travaillent eux-mêmes & sont intéressés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jour, & sa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les semaines vingt batz (1) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant ces huit jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroissent dispendieux, employés avec prudence & justice rendent insensiblement tout le monde laborieux, dili-

(1) Petite monnoie du pays.

gent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent ; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la conſtance & du tems, peu de gens ſavent & veulent s'en ſervir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le ſeul auquel des vues économiques ne ſont point ſonger, & qui eſt plus propre à Mde. de Wolmar, c'eſt de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la ſienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & penſe devoir des ſervices à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domeſtiques, tous ceux qui l'ont ſervie, ne fût-ce que pour un ſeul jour deviennent tous ſes enfans ; elle prend part à leurs plaiſirs, à leurs chagrins, à leur ſort ; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts ſont les ſiens ; elle ſe charge de mille ſoins pour eux ; elle leur donne des conſeils ; elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de ſon caractere par des paroles emmiellées & ſans effet, mais par des ſervices véritables & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté quittent tout à ſon moindre ſigne ; ils

Digitized by Google

volent quand elle parle ; ſon ſeul regard anime leur zele ; en ſa préſence ils ſont contens, en ſon abſence ils parlent d'elle & s'animent à la ſervir. Ses charmes & ſes diſcours font beaucoup, ſa douceur, ſes vertus font davantage. Ah ! Milord, l'adorable & puiſſant empire que celui de la beauté bienfaiſante !

Quant au ſervice perſonnel des maîtres, ils ont dans la maiſon huit domeſtiques, trois femmes & cinq hommes, ſans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la baſſe-cour. Il n'arrive gueres qu'on ſoit mal ſervi par peu de domeſtiques ; mais on diroit au zele de ceux-ci, que chacun, outre ſon ſervice, ſe croit chargé de celui des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſœuvrés jouer dans une antichambre ou poliſſonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile ; ils aident à la baſſe-cour, au cellier, à la cuiſine ; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaiement & avec plaiſir.

Digitized by Google

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu régner à Paris & à Londres, de choisir des domestiques tout formés, c'est-à-dire des coquins déjà tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maison qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & se font un métier de servir tout le monde, sans jamais s'attacher à personne. Il ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zele au milieu de pareilles gens, & ce ramassis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maisons opulentes. Ici c'est une affaire importante que le choix des domestiques. On ne les regarde point seulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un service exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la désoler. La premiere chose qu'on leur demande est d'être honnêtes gens; la seconde d'aimer leur maître; la troisieme de le servir à son gré; mais pour peu qu'un maître soit raisonnable & un domestique intelligent, la troisieme suit tou-

Digitized by Google

jours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville mais de la campagne. C'eſt ici leur premier ſervice, & ce ſera ſurement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque choſe. On les prend dans quelque famille nombreuſe & ſurchargée d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choiſit jeunes, bien faits, de bonne ſanté & d'une phyſionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les préſente à ſa femme. S'ils agréent à tous deux, ils ſont reçus, d'abord à l'épreuve, enſuite au nombre des gens, c'eſt-à-dire, des enfans de la maiſon, & l'on paſſe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience & de ſoin ce qu'ils ont à faire. Le ſervice eſt ſi ſimple, ſi égal, ſi uniforme, les maîtres ont ſi peu de fantaiſie & d'humeur, & leurs domeſtiques les affectionnent ſi promptement, que cela eſt bientôt appris. Leur condition eſt douce; ils ſentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais on ne les laiſſe point amollir par l'oiſiveté mere des vices. On ne ſouffre point qu'ils deviennent des

Digitized by Google

Meſſieurs & s'énorgueilliſſent de la ſervitude. Ils continuent de travailler comme ils faiſoient dans la maiſon paternelle ; ils n'ont fait, pour ainſi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens. De cette ſorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie ruſtique. Si jamais ils ſortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers ſon état de payſan que de ſupporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maiſon où chacun fît mieux ſon ſervice, & s'imaginât moins de ſervir.

C'eſt ainſi qu'en formant & dreſſant ſes propres domeſtiques on n'a point à ſe faire cette objection ſi commune & ſi peu ſenſée ; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne ſerviront à d'autres. Si vous ne ſongez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils font fort bien de ne ſonger qu'à eux ; mais occupez-vous d'eux un peu davantage & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoiſſance.

Digitized by Google

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Mad^e. de Wolmar employent encore un autre moyen qui me paroit fort bien entendu. En commençant leur établiſſement, ils ont cherché quel nombre de domeſtiques ils pouvoient entretenir dans une maiſon montée à peu près ſelon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou ſeize; pour être mieux ſervis ils l'ont réduit à la moitié; de ſorte qu'avec moins d'appareil leur ſervice eſt beaucoup plus exact. Pour être mieux ſervis encore, ils ont intéreſſé les mêmes gens à les ſervir long-tems. Un domeſtique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme; au bout de vingt ans il ſeroit ainſi plus que doublé, & l'entretien des domeſtiques ſeroit à peu près alors en raiſon du moyen des maîtres: mais il ne faut pas être un grand algébriſte pour voir que les fraix de cette augmentation ſont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien ſervis durant

Digitized by Google

vingt ans compenſeroit & au-delà ce ſurcroît de dépenſe. Vous ſentez bien, Milord, que c'eſt un expédient ſûr pour augmenter inceſſamment le ſoin des domeſtiques & ſe les attacher à meſure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas ſeulement de la prudence, il y a même de l'équité dans un pareil établiſſement. Eſt-il juſte qu'un nouveau venu ſans affection, & qui n'eſt peut-être qu'un mauvais ſujet, reçoive en entrant le même ſalaire qu'on donne à un ancien ſerviteur, dont le zele & la fidélité ſont éprouvés par de longs ſervices, & qui d'ailleurs approche en vieilliſſant du tems où il ſera hors d'état de gagner ſa vie ? Au reſte, cette derniere raiſon n'eſt pas ici de miſe, & vous pouvez bien croire que des maîtres auſſi humains ne négligent pas des devoirs que rempliſſent par oſtentation beaucoup de maîtres ſans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieilleſſe ôtent les moyens de ſervir.

J'ai dans l'inſtant même un exemple aſſez frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenſer les

Digitized by Google

longs ſervices de ſon Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & ſans peine. Julie vient de recevoir là-deſſus de ce vieux domeſtique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la ſupplie de le faire diſpenſer d'accepter cet emploi. « Je ſuis âgé, lui » dit-il ; j'ai perdu toute ma famille ; je » n'ai plus d'autres parens que mes maî- » tres ; tout mon eſpoir eſt de finir pai- » ſiblement mes jours dans la maiſon où » je les ai paſſés.... Madame, en vous » tenant dans mes bras à votre naiſſance, » je demandois à Dieu de tenir de même » un jour vos enfans ; il m'en a fait la » grace ; ne me refuſez pas celle de les » voir croître & proſpérer comme vous.... » moi qui ſuis accoutumé à vivre dans » une maiſon de paix, où en retrouverai- » je une ſemblable pour y repoſer ma » vieilleſſe ? ... Ayez la charité d'écrire » en ma faveur à Monſieur le Baron. S'il » eſt mécontent de moi, qu'il me chaſſe » & ne me donne point d'emploi : mais » ſi je l'ai fidélement ſervi durant qua- » rante ans, qu'il me laiſſe achever mes

» jours à ſon ſervice & au vôtre, il ne » ſauroit mieux me récompenſer ». Il ne faut pas demander ſi Julie a écrit. Je vois qu'elle ſeroit auſſi fâchée de perdre ce bon homme qu'il le ſeroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres ſi chéris à des peres & leurs domeſtiques à leurs enfans ? Vous voyez que c'eſt ainſi qu'ils ſe regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maiſon qu'un domeſtique ait demandé ſon congé. Il eſt même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le ſervice eſt agréable & doux. Les meilleurs ſujets en ſont toujours les plus allarmés, & l'on n'a jamais beſoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui ſont peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chaſſe*, on peut implorer l'interceſſion de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grace à ſa priere ; mais un congé qu'elle donne eſt irrévocable, & il n'y a plus de grace à eſpérer. Cet accord eſt très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit

Digitized by Google

prendre en la douceur de la femme, & la crainte extrême que cauſeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laiſſe pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & ſans colere; car outre qu'on n'eſt pas ſûr d'obtenir grace, & qu'elle n'eſt jamais accordée deux fois au même; on perd par ce mot ſeul ſon droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau ſervice : ce qui prévient l'inſolence des vieux domeſtiques & augmente leur circonſpection, à meſure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes ſont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, & la cuiſiniere. Celle-ci eſt une payſanne fort propre & fort entendue à qui Mde. de Wolmar a appris la cuiſine; car dans ce pays ſimple encore (2) les jeunes perſonnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maiſon les femmes qui ſeront à leur ſervice, afin de ſavoir les conduire au beſoin & de ne s'en pas

(2) Simple! Il a dans beaucoup changé.

Digitized by Google

laiſſer impoſer par elles. La femme-de-chambre n'eſt plus Babi ; on l'a renvoyée à Etange où elle eſt née ; on lui a remis le ſoin du château & une inſpection ſur la recette, qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'Econome. Il y avoit long-tems que M. de Wolmar preſſoit ſa femme de faire cet arrangement, ſans pouvoir la réſoudre à éloigner d'elle un ancien domeſtique de ſa mere, quoiqu'elle eût plus d'un ſujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a conſenti, & Babi eſt partie. Cette femme eſt intelligente & fidelle, mais indiſcrete & babillarde. Je ſoupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les ſecrets de ſa maîtreſſe, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que pour prévenir la même indiſcrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme ſage a ſçu l'employer de maniere à profiter de ſes bonnes qualités ſans s'expoſer aux mauvaiſes. Celle qui l'a remplacée eſt cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaiſir. Malgré l'augure de Julie, ſes bienfaits, ceux de ſon pere,

&

Digitized by Google

& les vôtres, cette jeune femme si honnête & si sage n'a pas été heureuse dans son établissement. Claude Anet, qui avoit si bien supporté sa misere, n'a pu soutenir un état plus doux. En se voyant dans l'aisance il a négligé son métier, & s'étant tout-à-fait dérangé, il s'est enfui du pays, laissant sa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems là. Julie après l'avoir retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, & je ne fus jamais plus agréablement surpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le soin de veiller tant sur leurs enfans que sur celle qui les gouverne. Celle-ci est aussi une villageoise simple & crédule, mais attentive, patiente & docile; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétrassent point dans une maison dont les maîtres ne les ont ni ne les souffrent.

Quoique tous les domestiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux sexes;

on regarde ici cet article comme très-important. On n'y eſt point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. On penſe, au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis ne ſauroient l'être long-tems. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les femmes-de-chambre que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaiſe au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la ſéduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la ſageſſe & à la modeſtie des femmes, non-ſeulement par des raiſons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu; car quoi qu'on en diſe, nul ne remplit bien ſon devoir s'il

Digitized by Google

ne l'aime, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui ſçuſſent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux ſexes une familiarité dangereuſe, on ne les gêne point ici par des loix poſitives qu'ils ſeroient tentés d'enfreindre en ſecret; mais ſans paroître y ſonger on établit des uſages plus puiſſans que l'autorité même. On ne leur défend pas de ſe voir, mais on fait enſorte qu'ils n'en aient ni l'occaſion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaiſirs entierement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils ſentent que dans une maiſon bien réglée les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, ſe ſoumet ſans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui preſcrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'eſt en effet; elle ſoutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne réſulte point le commerce continuel des deux ſexes. Selon

Digitized by Google

elle, la femme & le mari ſont bien deſtinés à vivre enſemble, mais non pas de la même maniere ; ils doivent agir de concert ſans faire les mêmes choſes. La vie qui charmeroit l'un ſeroit, dit-elle, inſupportable à l'autre ; les inclinations que leur donne la nature ſont auſſi diverſes que les fonctions qu'elle leur impoſe ; leurs amuſemens ne different pas moins que leurs devoirs ; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de ſoins eſt le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres obſervations ſont aſſez favorables à cette maxime. En effet, n'eſt-ce pas un uſage conſtant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles ? S'ils ſe voyent les uns les autres, c'eſt plutôt par entrevues & preſque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mêlange indiſcret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus ſages diſtinctions de la nature. On ne voit

Digitized by Google

point les ſauvages mêmes indiſtinctement mêlés, hommes & femmes. Le ſoir la famille ſe raſſemble, chacun paſſe la nuit auprès de ſa femme; la ſéparation recommence avec le jour, & les deux ſexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel eſt l'ordre que ſon univerſalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il eſt perverti l'on en voit encore des veſtiges. En France où les hommes ſe ſont ſoumis à vivre à la maniere des femmes & à reſter ſans ceſſe enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conſervent montre que ce n'eſt point à cela qu'ils étoient deſtinés. Tandis que les femmes reſtent tranquillement aſſiſes ou couchées ſur leur chaiſe longue, vous voyez les hommes ſe lever, aller, venir, ſe raſſeoir avec une inquiétude continuelle; un inſtinct machinal combattant ſans ceſſe la contrainte où ils ſe mettent, & les pouſſant malgré eux à cette vie active & laborieuſe que leur impoſa la nature. C'eſt le ſeul peuple du monde où les hommes ſe tiennent debout au ſpectacle, comme s'ils alloient ſe délaſſer

Digitized by Google

au parterre d'avoir resté tout le jour assis au sallon. Enfin ils sentent si bien l'ennui de cette indolence efféminée & casaniere, que pour y mêler au moins quelque sorte d'activité, ils cedent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Madame de Wolmar se soutient très-bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe, les femmes y vivent très-séparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaisons suspectes, son grand secret est d'occuper incessamment les uns & les autres; car leurs travaux sont si différens qu'il n'y a que l'oisiveté qui les rassemble. Le matin chacun vaque à ses fonctions, & il ne reste du loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîné les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour, ou d'autres soins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans jusqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, souvent même avec leur maîtresse, & qui leur est agréable

Digitized by Google

comme le ſeul moment où elles prennent l'air. Les hommes aſſez exercés par le travail de la journée, n'ont gueres envie de s'aller promener & ſe repoſent en gardant la maiſon.

Tous les Dimanches après le prêche du ſoir les femmes ſe raſſemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour-à-tour du conſentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cauſe, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adreſſe propre à plaire aux yeux des enfans, juſqu'à ce qu'ils s'en puiſſent amuſer eux-mêmes. La colation vient, compoſée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles (3), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en eſt toujours exclus, & les hommes qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée (4) ne ſont jamais de cette colation, où Julie manque aſſez rarement. J'ai été juſqu'ici

(3) Sorte de gâteaux du pays.
(4) Appartement des femmes.

Digitized by Google

le ſeul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand ſoin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette ſeule fois, & qu'elle l'avoit refuſée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez ſi la petite vanité féminine étoit flattée, & ſi un laquais eût été bien-venu à vouloir être admis à l'excluſion du maître ?

Je fis un goûter délicieux. Eſt-il quelque mets au monde comparable aux laitages de ce pays ? Penſez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préſide, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me ſervit des grus, de la céracée, (5), des gauffres, des écrelets. Tout diſparoiſſoit à l'inſtant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une aſſiette de crême, que votre eſtomac ſe fait honneur par-tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaiſans ; pas plus impunément, repris-je, on s'enivre

(5) Laitages excellens qui ſe font ſur la montagne de Saleve. Je doute qu'ils ſoient connus ſous ce nom au Jura ; ſur-tout vers l'autre extrémité du lac.

Digitized by Google

quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raiſon peut s'égarer dans un chalet tout auſſi bien que dans un cellier. Elle baiſſa les yeux ſans répondre, rougit, & ſe mit à careſſer ſes enfans. C'en fut aſſez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut là ma premiere indiſcrétion, & j'eſpere que ce ſera la derniere.

Il régnoit dans cette petite aſſemblée un certain air d'antique ſimplicité qui me touchoit le cœur; je voyois ſur tous les viſages la même gaieté & plus de franchiſe, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée ſur la confiance & l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les ſervantes & la maîtreſſe, ne faiſoit qu'affermir le reſpect & l'autorité, & les ſervices rendus & reçus ne ſembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas juſqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéreſſant. Le laitage & le ſucre ſont un des goûts naturels du ſexe, & comme le ſymbole de l'innocence & de la douceur qui ſont ſon plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les ſaveurs fortes

Digitized by Google

& les liqueurs ſpiritueuſes ; alimens plus convenables à la vie active & laborieuſe que la nature leur demande ; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & ſe confondre, c'eſt une marque preſque infaillible du mêlange déſordonné des ſexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent ſans ceſſe avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux ſexes ſont moins confondus, leur goût propre s'eſt mieux conſervé. En général, je penſe qu'on pourroit ſouvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préferent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages ſont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque choſe de dur & qui tient de la barbarie. Le Suiſſe, naturellement froid, paiſible & ſimple, mais violent & emporté dans la colere, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, ſouple & changeant, vit de tous les mets & ſe plie

Digitized by Google

à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me ſervir d'exemple : car quoique ſenſuelle & gourmande dans ſes repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le ſel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits ; voilà ſa nourriture ordinaire, & ſans le poiſſon qu'elle aime auſſi beaucoup, elle ſeroit une véritable pythagoricienne.

Ce n'eſt rien de contenir les femmes ſi l'on ne contient auſſi les hommes, & cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, eſt plus difficile encore ; car l'attaque eſt en général plus vive que la défenſe : c'eſt l'intention du Conſervateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domeſtiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître eſt de cacher cette gêne ſous le voile du plaiſir ou de l'intérêt, enſorte qu'ils penſent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oiſiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où

Digitized by Google

bon leur ſemble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruiſent ſouvent en un ſeul jour l'exemple & les leçons des ſix autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres & pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts incapables du ſervice, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à ſortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs ? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence eſt que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu ſans que jamais perſonne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maiſon eſt une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'eſt là que les gens de livrée & ceux de la baſſe-cour ſe raſſemblent en été le dimanche après le prêche, pour y jouer en pluſieurs parties liées, non de l'argent, on ne le ſouffre pas, n

du vin, on leur en donne, mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mise est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la valeur de la mise, ensorte que quand cette mise est un peu considérable comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de soie, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on employe ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espece de jeu, on les varie, afin que le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus longtems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maîtresse les honorent souvent de leur présence; on y amene quelquefois les enfans; les étrangers même y

Digitized by Google

viennent, attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir; mais nul n'est jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du consentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aisément. Insensiblement il s'est fait de cet usage une espece de spectacle où les acteurs animés par les regards du public préferent la gloire des applaudissemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en estiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils possedent, tout valets qu'ils sont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il seroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un soin si puérile en apparence & toujours dédaigné des esprits vulgaires, tandis que c'est le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établissemens que sa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne

Digitized by Google

cette ſomme dans mon ménage & dans mes affaires par la vigilance & l'attention que donnent à leur ſervice des domeſtiques attachés, qui tiennent tous leurs plaiſirs de leurs maîtres; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maiſon qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conſerver toujours ſains en les garantiſſant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui ſont la ſuite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les friponneries que le déſordre amene infailliblement, & de les conſerver toujours honnêtes gens; enfin par le plaiſir d'avoir chez nous à peu de fraix des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il ſe trouve parmi nos gens quelqu'un, ſoit homme ſoit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles & leur préfere la liberté d'aller ſous divers prétextes courir où bon lui ſemble, on ne lui en refuſe jamais la permiſſion; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-ſuſpect, & nous ne tardons pas à nous

Digitized by Google

défaire de ceux qui l'ont. Ainſi ces mêmes amuſemens qui nous conſervent de bons ſujets, nous ſervent encore d'épreuve pour les choiſir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domeſtiques pour le ſervice de leurs perſonnes, de bons payſans pour cultiver leurs terres, de bons ſoldats pour la défenſe de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver les plaiſirs changent d'eſpece ainſi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maiſon, & même les voiſins, hommes & femmes indifféremment, ſe raſſemblent après le ſervice dans une ſalle-baſſe où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux & un violon qui les fait danſer. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques inſtans, afin d'y maintenir par ſa préſence l'ordre & la modeſtie, & il n'eſt pas rare qu'elle y danſe elle-même, fût-ce avec ſes propres gens. Cette regle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la

ſévérité

sévérité des mœurs protestantes. Je le dis à Julie, & voici à peu près ce qu'elle me répondit.

La pure morale est si chargée de devoirs séveres, que si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart des Moines, qui, soumis à mille regles inutiles, ne savent ce que c'est qu'honneur & vertu. Ce défaut regne moins parmi nous, mais nous n'en sommes pas tout-à-fait exempts. Nos gens d'Eglise, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de prêtres que notre religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle qui blâme la danse & les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des

Digitized by Google

deux ſexes, tout divertiſſement public devient innocent par cela même qu'il eſt public, au lieu que l'occupation la plus louable eſt ſuſpecte dans le tête-à-tête (6). L'homme & la femme ſont deſtinés l'un pour l'autre, la fin de la nature eſt qu'ils ſoient unis par le mariage. Toute fauſſe Religion combat la nature, la nôtre ſeule, qui la ſuit & la rectifie, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter ſur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne preſcrit pas, & qui ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Mais qu'on me diſe, où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée, où les yeux du public inceſſamment tournés ſur elles les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable

(6) Dans ma lettre à M. d'Alembert ſur les ſpectacles j'ai tranſcrit de celle-ci le morceau ſuivant & quelques autres; mais comme alors je ne faiſois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour citer ce que j'en avois tiré.

Digitized by Google

& salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui ? On élude une tyrannie insupportable que la nature

Digitized by Google

& la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher, comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice eſt ami des ténebres, & jamais l'innocence & le myſtere n'habiterent long-tems enſemble. Mon cher ami, me dit-elle en me ſerrant la main, comme pour me communiquer ſon repentir & faire paſſer dans mon cœur la pureté du ſien, qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ſerions épargnés durant tant d'années, ſi tous deux, aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions ſçu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête!

Encore un coup, continua Mde. de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes où tout le monde nous voit & nous écoute,

Digitized by Google

mais dans des entretiens particuliers où regnent le secret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des risques. C'est sur ce principe, que quand mes domestiques des deux sexes se rassemblent, je suis bien aise qu'ils y soient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voisinage ceux dont le commerce n'est point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaisir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voisins, on dit : il est reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous servent sont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans est encore à marier ; il n'est pas juste que la réserve où vivent ici les uns & les autres leur ôte l'occasion d'un honnête établissement. Nous tâchons dans ces petites assemblées de leur procurer cette occasion sous nos yeux pour les aider à mieux choisir, & en travaillant ainsi à former d'heureux ménages nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il resteroit à me justifier moi-même de danser avec ces bonnes gens ; mai

Digitized by Google

j'aime mieux passer condamnation sur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela est le plaisir que j'y trouve. Vous savez que j'ai toujours partagé la passion que ma cousine a pour la danse ; mais après la perte de ma mere je renonçai pour ma vie au bal & à toute assemblée publique ; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, sans croire y déroger en dansant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domestiques. C'est un exercice utile à ma santé durant la vie sédentaire qu'on est forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuse innocemment ; car quand j'ai bien dansé mon cœur ne me reproche rien. Il amuse aussi M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je suis cause qu'il vient au lieu où l'on danse ; ses gens en sont plus contens d'être honorés des regards de leur maître ; ils témoignent aussi de la joie à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la bassesse de la servitude & la rigueur de l'autorité.

Digitized by Google

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au ſujet de la danſe, & j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de ſubordination, & comment elle & ſon mari pouvoient deſcendre & s'égaler ſi ſouvent à leurs domeſtiques, ſans que ceux-ci fuſſent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Aſie ſervis dans leurs Palais avec plus de reſpect que ces bons maîtres le ſont dans leur maiſon. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres & rien de ſi promptement exécuté : ils prient & l'on vole ; ils excuſent & l'on ſent ſon tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choſes qu'on dit dépend peu des mots qu'on employe.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion ſur la vaine gravité des maîtres. C'eſt que ce ſont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriſer chez eux, & que l'inſolence des domeſtiques annonce plutôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont

Digitized by Google

à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſauroient plus reſpecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant groſſierement ils rendent ſenſibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoiſſance par l'air & le ton de leurs femmes-de-chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre une fois dépoſitaire du ſecret de ſa maîtreſſe lui fait payer cher ſa diſcrétion, elle agit comme l'autre penſe & décele toutes ſes maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute choſe l'exemple des maîtres eſt plus fort que leur autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chaſſer, faire maiſon nouvelle; tout cela ne produit point le bon ſervice. Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir

Digitized by Google

compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages ? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croyent fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre ? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils gueres à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroit être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens, Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez

Digitized by Google

rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de reſpect pour vous en votre abſence que ſi vous les euſſiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet-de-chambre; cela peut être; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet; ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence & qu'il n'y a rien de ſolide que la vertu. C'eſt ſur-tout dans cette maiſon qu'on reconnoit la force de ſon empire dans le ſuffrage des domeſtiques; ſuffrage d'autant plus ſûr qu'il ne conſiſte point en de vains éloges, mais dans l'expreſſion naturelle de ce qu'ils ſentent. N'entendant jamais rien ici qui leur faſſe croire que les autres maîtres ne reſſemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils eſtiment communes à tous, mais ils louent Dieu dans leur ſimplicité d'avoir mis des riches ſur la terre pour le bonheur de ceux qui les ſervent & pour le ſoulagement des pauvres.

La ſervitude eſt ſi peu naturelle à l'homme qu'elle ne ſauroit exiſter ſans

Digitized by Google

quelque mécontentement. Cependant on reſpecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtreſſe, ils valent mieux que des éloges. Nul ne ſe plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres; nul ne peut ſouffrir qu'elle faſſe comparaiſon de ſon zele avec celui de ſes camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement. C'eſt là leur unique plainte & leur plus grande injuſtice.

A la ſubordination des inférieurs ſe joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'adminiſtration domeſtique n'eſt pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalouſie & d'intérêt qui diviſent ſans ceſſe les gens d'une maiſon, même auſſi peu nombreuſe que celle-ci, ils ne demeurent preſque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'eſt pour voler de concert; s'ils ſont fideles chacun ſe fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils ſoient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur fripon-

Digitized by Google

nerie & leurs diſſentions. La plupart des peres de famille ne connoiſſent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette diſpoſition des valets aux ſecrets rapports, & croyent faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant eſpions & ſurveillans les uns des autres. Les autres plus indolens aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix ; ils ſe font une ſorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un ſerviteur fidele. Tous s'abuſent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent en trahiſſant leurs camarades à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leur maiſon, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands fraix que des fripons arrogans & pareſſeux, qui s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs ſervices com-

Digitized by Google

me des graces, & leurs vols comme des droits (7).

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir! On ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les ſouffre, corrompent ou ſcandaliſent les enfans attentifs à les obſerver. Quel indigne pere oſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête homme voudroit

(7) J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, & j'ai vu clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime eſt perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

Digitized by Google

être chef de famille, s'il lui étoit impoſſible de réunir dans ſa maiſon la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zele de ſes domeſtiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle.

Qui n'auroit vu que cette maiſon, n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exiſter, tant l'union des membres y paroit venir de leur attachement aux chefs. C'eſt ici qu'on trouve le ſenſible exemple qu'on ne ſauroit aimer ſincerement le maître ſans aimer tout ce qui lui appartient; vérité qui ſert de fondement à la charité chrétienne. N'eſt-il pas bien ſimple que les enfans du même pere ſe traitent en freres entre eux? C'eſt ce qu'on nous dit tous les jours au Temple ſans nous le faire ſentir; c'eſt ce que les habitans de cette maiſon ſentent ſans qu'on le leur diſe.

Cette diſpoſition à la concorde commence par le choix des ſujets. M. de Wolmar n'examine pas ſeulement en les recevant s'ils conviennent à ſa femme & à lui, mais s'ils ſe conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domeſtiques ſuffiroit

Digitized by Google

pour faire à l'instant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais & où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & seroit un enfer pour eux si elle n'étoit une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuse, & cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit pour ainsi dire malgré eux par les services qu'on les force en quelque sorte à se rendre, & l'on fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades. Nul n'est si bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre ; ainsi celui qui desire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela est d'autant plus facile que soit qu'on accorde ou qu'on refuse une faveur ainsi demandée, on en fait toujours un mérite

Digitized by Google

à celui qui s'en eſt rendu l'interceſſeur. Au contraire, on rebute ceux qui ne ſont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perſonne ? Eſt-il juſte que vous ſoyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils ſont plus obligeans que vous ? On fait plus ; on les engage à ſe ſervir mutuellement en ſecret, ſans oſtentation, ſans ſe faire valoir. Ce qui eſt d'autant moins difficile à obtenir qu'ils ſavent fort bien que le maître, témoin de cette diſcrétion, les en eſtime davantage ; ainſi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de converſation ; ſouvent ſans avoir rien fait de plus il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'eſt par ce moyen & d'autres ſemblables qu'on fait régner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour

pour leur maître, & qui lui eſt ſubordonné. Ainſi, loin de ſe liguer à ſon préjudice, ils ne ſont tous unis que pour le mieux ſervir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire; le zele pour ſon ſervice l'emporte ſur leur bienveillance mutuelle, & tous ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon ſerviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maiſon me paroit avoir quelque choſe de ſublime, & je ne puis aſſez admirer comment M. & Mad^e. de Wolmar ont ſçu transformer le vil métier d'accuſateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, auſſi noble, ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, ſimplement, & par des exemples ſenſibles cette morale criminelle & ſervile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons,

Digitized by Google

ſous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne ſont de tort à perſonne ; qu'une injuſtice qu'on voit, qu'on tait, & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même, & que comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'eſt un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du ſerviteur au maître, on tient ici pour inconteſtable que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis ; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action par le profit qu'il enviſage, mais l'autre de ſang-froid & ſans intérêt n'a pour motif de ſon ſilence qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache. De ſorte que quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe

Digitized by Google

peut encore quelquefois espérer son pardon, mais le témoin qui l'a tue est infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne souffre aucune accusation qui puisse être suspecte d'injustice & de calomnie ; c'est-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'absence de l'accusé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre son camarade, ou se plaindre personnellement de lui, on lui demande s'il est suffisamment instruit, c'est-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient se plaindre ? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoit pas assez les motifs ? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelque autre qui vous est inconnue ; elle a peut-être quelque circonstance qui sert à la justifier ou à l'excuser, & que vous ignorez. Comment osez-vous condamner cette conduite avant de savoir les raisons de celui qui l'a tenue ? Un mot d'explication l'eût peut-être justifiée à vos yeux ? Pourquoi risquer de la blâmer injustement & m'exposer à

Digitized by Google

partager votre injuſtice ? S'il aſſure s'être éclairci auparavant avec l'accuſé ; pourquoi donc, lui replique-t-on, venez-vous ſans lui, comme ſi vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire ? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même ? Eſt-il bien de vouloir que je juge ſur votre rapport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger ſur le témoignage de vos yeux, & ne ſeriez-vous pas reſponſable du jugement partial que j'en pourrois porter, ſi je me contentois de votre ſeule dépoſition ? Enſuite on lui propoſe de faire venir celui qu'il accuſe ; s'il y conſent, c'eſt une affaire bientôt réglée ; s'il s'y oppoſe, on le renvoye après une forte réprimande, mais on lui garde le ſecret, & l'on obſerve ſi bien l'un & l'autre qu'on ne tarde pas à ſavoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle eſt ſi connue & ſi bien établie qu'on n'entend jamais un domeſtique de cette maiſon parler mal d'un de ſes camarades abſent, car ils ſavent tous que c'eſt le moyen de paſſer pour lâche ou

Digitized by Google

menteur. Lorſqu'un d'entre eux en accuſe un autre, c'eſt ouvertement, franchement, & non-ſeulement en ſa préſence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ſes diſcours des garants de ſa bonne foi. Quand il eſt queſtion de querelles perſonnelles, elles s'accommodent preſque toujours par médiateurs ſans importuner Monſieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt ſacré du maître, l'affaire ne ſauroit demeurer ſecrete; il faut que le coupable s'accuſe ou qu'il ait un accuſateur. Ces petits plaidoyers ſont très-rares & ne ſe font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîner ou au ſouper de ſes gens & que M. de Wolmar appelle en riant ſes grands jours. Alors après avoir écouté paiſiblement la plainte & la réponſe, ſi l'affaire intéreſſe ſon ſervice, elle remercie l'accuſateur de ſon zele. Je ſais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la juſtice l'emporte en vous ſur les affections particulieres : c'eſt ainſi

qu'en uſe un ſerviteur fidele & un honnête homme. Enſuite, ſi l'accuſé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à ſa juſtification. Mais s'il eſt réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle ſuppoſe qu'il a quelque choſe à dire pour ſa défenſe, qu'il ne veut pas déclarer devant tout le monde ; elle lui aſſigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'eſt là qu'elle ou ſon mari lui parlent comme il convient. Ce qu'il y a de ſingulier en ceci, c'eſt que le plus ſévere des deux n'eſt pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchans de Julie. L'un faiſant parler la juſtice & la vérité, humilie & confond les coupables ; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter ſa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, & il ne lui eſt pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'eſpoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Digitized by Google

Tel qui jugeroit de tous cès ſoins ſur ce qui ſe paſſe chez lui ou chez ſes voiſins, les eſtimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de ſi grandes idées des devoirs & des plaiſirs du pere de famille, & qui connoiſſez l'empire naturel que le génie & la vertu ont ſur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous ſentez à quoi tient leur ſuccès. Richeſſe ne fait pas riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire, car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſede que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépuiſables que les richeſſes; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de ſa dépenſe, mais à proportion qu'on la ſait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouiſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſçu tirer d'une moindre ſomme ? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'uſage des biens peuvent ſeuls transformer le plaiſir en bon-

Digitized by Google

heur. Que ſi c'eſt du rapport des choſes à nous que nait la véritable propriété ; ſi c'eſt plutôt l'emploi des richeſſes que leur acquiſition qui nous les donne, quels ſoins importent plus au pere de famille que l'économie domeſtique & le bon régime de ſa maiſon, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef ?

Les plus riches ſont-ils les plus heureux ? Que ſert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la regle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance ; c'eſt un être heureux qui commande ici.

Pour moi je penſe que le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie retirée & domeſtique, & que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui ſe plait dans

Digitized by Google

ſa maiſon a pour prix des ſoins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouiſſance des plus doux ſentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien deſirer de plus que ce dont il jouit : comme cet Etre immenſe, il ne ſonge pas à amplifier ces poſſeſſions mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſédant mieux ce qu'il a. Il ne jouiſſoit que du revenu de ſes terres, il jouit encore de ſes terres mêmes en préſidant à leur culture & les parcourant ſans ceſſe. Son domeſtique lui étoit étranger ; il en fait ſon bien, ſon enfant, il ſe l'approprie. Il n'avoit droit que ſur les actions, il s'en donne encore ſur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ſes richeſſes, elle ne ſauroit lui ôter les cœurs qu'il s'eſt attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere ; toute la

Digitized by Google

différence eſt qu'il les nourriſſoit hier ; & qu'il ſera demain nourri par eux. C'eſt ainſi qu'on apprend à jouir véritablement de ſes biens, de ſa famille & de ſoi-même ; c'eſt ainſi que les détails d'une maiſon deviennent délicieux pour l'honnête homme qui ſait en connoître le prix ; c'eſt ainſi que loin de regarder ſes devoirs comme une charge, il en fait ſon bonheur, & qu'il tire de ſes touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaiſir d'être homme.

Que ſi ces précieux avantages ſont mépriſés ou peu connus, & ſi le petit nombre même qui les recherche les obtient ſi rarement, tout cela vient de la même cauſe. Il eſt des devoirs ſimples & ſublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels ſont ceux du pere de famille, pour leſquels l'air & le bruit du monde n'inſpirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y eſt porté que par des raiſons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille, & n'eſt qu'un vigilant économe ; le bien peut proſpérer & la maiſon aller fort mal. Il faut des

Digitized by Google

vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante adminiſtration & lui donner un heureux ſuccès. Le premier ſoin par lequel doit commencer l'ordre d'une maiſon, c'eſt de n'y ſouffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le deſir ſecret de troubler cet ordre. Mais la ſervitude & l'honnêteté ſont-elles ſi compatibles qu'on doive eſpérer de trouver des domeſtiques honnêtes gens? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, & il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que ſervent de froides leçons démenties par un exemple continuel, ſi ce n'eſt à faire penſer que celui qui les donne ſe joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit ne le dit jamais bien; car le langage du cœur qui touche & perſuade y manque. J'ai quelquefois entendu de

ces converſations groſſierement apprêtées, qu'on tient devant les domeſtiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fuſſent un inſtant les dupes, je les ai toujours vu ſourire en ſecret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des ſots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils ſavoient bien n'être pas les ſiennes.

Toutes ces vaines ſubtilités ſont ignorées dans cette maiſon, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domeſtiques tels qu'ils les veulent, eſt de ſe montrer à eux tels qu'ils ſont. Leur conduite eſt toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs diſcours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas beſoin de circonſpection dans leurs propos; un mot étourdiment échappé ne renverſe point les principes qu'ils ſe ſont efforcés d'établir. Ils ne diſent point indiſcretement toutes leurs affaires, mais ils diſent librement toutes leurs maximes. A table, à la pro-

Digitized by Google

menade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage ; on dit naïvement ce qu'on penſe ſur chaque choſe, & ſans qu'on ſonge à perſonne, chacun y trouve toujours quelque inſtruction. Comme les domeſtiques ne voyent jamais rien faire à leur maître qui ne ſoit droit, juſte, équitable, ils ne regardent point la juſtice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miſeres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir ſolliciter le payement de leurs journées, les accoutume à ſentir le prix du tems. En voyant le ſoin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le ſien leur eſt précieux & ſe fait un plus grand crime de l'oiſiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs inſtitutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque ſemaine, la maîtreſſe trouve toujours que c'eſt le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domeſtique

ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation de gages qu'on lui donne. On n'eſpere pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus long-tems, & qu'ainſi leur bon ſervice leur faſſe tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître & ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre; que ceux-ci faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent, uſent en cela d'une juſte repréſaille; que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le peuple, ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainſi ne ſeroit entendu de perſonne; on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur ni

Digitized by Google

mutinerie dans l'obéiſſance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne ſoit raiſonnable & utile, & qu'on reſpecte aſſez la dignité de l'homme, quoique dans la ſervitude, pour ne l'occuper qu'à des choſes qui ne l'aviliſſent point. Au ſurplus, rien n'eſt bas ici que le vice, & tout ce qui eſt utile & juſte eſt honnête & bienſéant.

Si l'on ne ſouffre aucune intrigue au-dehors, perſonne n'eſt tenté d'en avoir. Ils ſavent bien que leur fortune la plus aſſurée eſt attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra proſpérer la maiſon. En la ſervant ils ſoignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur ſervice agréable; c'eſt là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'eſt gueres à ſa place en cette occaſion, car je n'ai jamais vu de police où l'intérêt fût ſi ſagement dirigé, & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout ſe fait par attachement : l'on diroit que ces ames vénales ſe purifient en entrant dans ce ſéjour de ſageſſe & d'union. L'on diroit qu'une par-

Digitized by Google

tie des lumieres du maître & des sentimens de la maîtresse ont passé dans chacun de leurs gens ; tant on les trouve judicieux, bienfaisans, honnêtes & supérieurs à leur état. Se faire estimer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui regarde les domestiques & mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai commencé ces remarques ; mais en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant qu'il ne faut pour aimer à le contempler d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE X.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

NON, Milord, je ne m'en dédis point, on ne voit rien dans cette maiſon qui n'aſſocie l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne ſe bornent pas aux ſoins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amuſement innocent & ſimple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conſerve à celui qui s'y livre une ame ſaine, un cœur libre du trouble des paſſions. Si l'indolente oiſiveté n'engendre que la triſteſſe & l'ennui, le charme des doux loiſirs eſt le fruit d'une vie laborieuſe. On ne travaille que pour jouir; cette alternative de peine & de jouiſſance eſt notre véritable vocation. Le repos qui ſert de délaſſement aux travaux paſſés & d'encouragement à d'autres n'eſt pas moins néceſſaire à l'homme que le travail même.

Digitized by Google

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des soins de la plus respectable mere de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré dont elle fait sa promenade favorite & qu'elle appelle son Elisée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cet Elisée dont on me faisoit une espece de mystere. Enfin hier après-dîner l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maison presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cet après-midi, & au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger; elle y consentit & nous nous y rendîmes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il est toujours soigneusement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans que la porte étant masquée par

Digitized by Google

des aulnes & des coudriers qui ne laiſſent que deux étroits paſſages ſur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable ſenſation de fraîcheur que d'obſcurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparſes de tous côtés, un gazouillement d'eau courante & le chant de mille oiſeaux porterent à mon imagination du moins autant qu'à mes ſens; mais en même tems je crus voir le lieu le plus ſauvage, le plus ſolitaire de la nature, & il me ſembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce déſert. Surpris, ſaiſi, tranſporté d'un ſpectacle ſi peu prévu, je reſtai un moment immobile, & m'écriai dans un enthouſiaſme involontaire; O Tinian! ô Juan Fernandez (1)! Julie, le bout du monde eſt à votre porte! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un ſourire; mais

(1) Iſles déſertes de la mer du Sud, célebres dans le voyage de l'Amiral Anſon.

Digitized by Google

vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens : voyons ſi le charme tiendra plus long-tems chez vous. C'eſt ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma couſine à coups de pêches. Vous ſavez que l'herbe y étoit aſſez aride, les arbres aſſez clair-ſemés, donnant aſſez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arroſé : que penſez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il eſt ? Car il eſt bon de vous dire que j'en ſuis la ſurintendante, & que mon mari m'en laiſſe l'entiere diſpoſition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu eſt charmant, il eſt vrai, mais agreſte & abandonné ; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte ; l'eau eſt venue je ne ſais comment ; la nature ſeule a fait tout le reſte, & vous-même n'euſſiez jamais ſçu faire auſſi-bien qu'elle. Il eſt vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais ſous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premierement, repris-

Digitized by Google

je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu suppléer au tems. Les arbres... quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déjà. De plus, Julie a commencé ceci long-tems avant son mariage & presque d'abord après la mort de sa mere, qu'elle vint avec son pere chercher ici la solitude. Hé bien! dis-je, puisque vous voulez que tous ces massifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces bosquets si bien ombragés soient venus en sept ou huit ans & que l'art s'en soit mêlé, j'estime que si dans une enceinte aussi vaste vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économisé. Vous ne surfaites que de deux mille écus, dit-elle, il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? Non, rien : à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme; mais

Julie qui jusques-là m'avoit retenu, me dit en me laissant aller ; avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; & si je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées & réunies de maniere à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & serré étoit mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques-unes de jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un

Digitized by Google

art ſemblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà & là ſans ordre & ſans ſymétrie des brouſſailles de roſes, de framboiſiers, de groſeilles, des fourrés de lilas, de noiſetier, de ſureau, de ſeringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je ſuivois des allées tortueuſes & irrégulieres bordées de ces bocages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liſeron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette eſpece, parmi leſquelles le chevre-feuille & le jaſmin daignoient ſe confondre. Ces guirlandes ſembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient ſur nous des eſpeces de draperies qui nous garantiſſoient du ſoleil, tandis que nous avions ſous nos pieds un marcher doux, commode & ſec ſur une mouſſe fine ſans ſable, ſans herbe, & ſans rejettons raboteux. Alors ſeulement je découvris, non ſans ſurpriſe, que ces ombrages verds & touffus qui

Digitized by Google

m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & paraſites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'obſervai même qu'au moyen d'une induſtrie aſſez ſimple on avoit fait prendre racine ſur les troncs des arbres à pluſieurs de ces plantes, de ſorte qu'elles s'étendoient davantage en faiſant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu ſeul on a ſacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reſte des terres on a pris un tel ſoin des plants & des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laiſſe pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous ſongez combien au fond d'un bois on eſt charmé quelquefois de voir un fruit ſauvage & même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaiſir qu'on a de trouver dans ce déſert artificiel des fruits excellens & mûrs quoique clair-ſemés & de mauvaiſe mine; ce qui donne encore le plaiſir de la recherche & du choix.

Digitized by Google

Toutes ces petites routes étoient bordées & traverſées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets preſque imperceptibles ; tantôt en plus grands ruiſſeaux courans ſur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des ſources bouillonner & ſortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds dans leſquels l'eau calme & paiſible réfléchiſſoit à l'œil les objets. Je comprends à préſent tout le reſte, dis-je à Julie, mais ces eaux que je vois de toutes parts .... elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terraſſe de ſon jardin. C'eſt ce même ruiſſeau qui fournit à grands fraix dans le parterre un jet-d'eau dont perſonne ne ſe ſoucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par reſpect pour mon pere qui l'a fait faire : mais avec quel plaiſir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons gueres au jardin ! le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruiſſeau coule ici pour nous. Il eſt vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique,

Digitized by Google

qui ſe rendoit dans le lac par le grand-chemin qu'elle dégradoit au préjudice des paſſans & à pure perte pour tout le monde. Elle faiſoit un coude au pied du verger entre deux rangs de ſaules, je les ai renfermés dans mon enceinte & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été queſtion que de faire ſerpenter ces eaux avec économie, en la diviſant & réuniſſant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit poſſible, pour prolonger le circuit & ſe ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaiſe, couverte d'un pouce de gravier du lac & parſemée de coquillages formoit le lit des ruiſſeaux. Ces mêmes ruiſſeaux courant par intervalles ſous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du ſol formoient à leur iſſue autant de ſources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des ſiphons ſur des lieux raboteux & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainſi rafraîchie & humectée donnoit ſans ceſſe de nouvelles fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Digitized by Google

Plus je parcourois cet agréable asyle, plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant; cependant la curiosité me tenoit en haleine. J'étois plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser; mais Mde. de Wolmar me tirant de ma rêverie me dit en me prenant sous le bras: tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale & inanimée, & quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée & sensible. C'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois assez peu d'oiseaux; je comprends que vous avez une voliere. Il est vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'osois dire encore ce que je pensois de la voliere; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, & ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger où je trouvai toute l'eau

réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses & demi-chauves formoient des especes de vases d'où sortoient par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chevre-feuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruisseau. Presque à l'extrêmité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la voliere, & derniere station de cette eau si précieuse & si bien ménagée.

Au-delà de ce bassin étoit un terre-plein terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbrisseaux de toute espece; les plus petits vers le haut, & toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissoit, ce qui rendoit le plan des têtes presque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau

Digitized by Google

qui ſervoient d'aſyle à cette multitude d'oiſeaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage comme ſous un grand paraſol qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, ſe battre comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent ſi peu à notre approche, que ſelon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fûmes arrivés au bord du baſſin, j'en vis pluſieurs deſcendre & s'approcher de nous ſur une eſpece de courte-allée qui ſéparoit en deux le terre-plein & communiquoit du baſſin à la voliere. Alors M. de Wolmar faiſant le tour du baſſin ſema ſur l'allée deux ou trois poignées de grains mêlangés qu'il avoit dans ſa poche, & quand il ſe fut retiré les oiſeaux accoururent & ſe mirent à manger comme des poules, d'un air ſi familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manége. Cela eſt charmant ! m'écriai-je. Ce mot de voliere m'avoit ſurpris de votre part ; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes & non pas des priſonniers. Qu'appellez-vous des hôtes,

Digitized by Google

répondit Julie ? C'eſt nous qui ſommes les leurs (2). Ils ſont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être ſoufferts quelquefois. Fort bien, repris-je ; mais comment ces maîtres là ſe ſont-ils emparés de ce lieu ? Le moyen d'y raſſembler tant d'habitans volontaires ? Je n'ai pas oui dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on y pût réuſſir, ſi je n'en avois la preuve ſous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce ſont des expédiens dont les gens riches ne s'aviſent gueres dans leurs plaiſirs. Toujours preſſés de jouir, la force & l'argent ſont les ſeuls moyens qu'ils connoiſſent ; ils ont des oiſeaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiſeaux diſparoitre, & s'ils y ſont à préſent en grand nombre, c'eſt qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a

(2) Cette réponſe n'eſt pas exacte, puiſque le mot d'hôte eſt corrélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

Digitized by Google

point, mais il eſt aiſé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs beſoins, en ne les effrayant jamais, en leur laiſſant faire leur couvée en ſureté & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent reſtent, & ceux qui ſurviennent reſtent encore. Ce bocage exiſtoit, quoiqu'il fût ſéparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en ſéparoit, l'aggrandir & l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite & à gauche de l'allée qui y conduit deux eſpaces remplis d'un mêlange confus d'herbes, de pailles & de toutes ſortes de plantes. Elle y fait ſemer chaque année du bled, du mil, du tourneſol, du chenevis, des peſettes (3), généralement de tous les grains que les oiſeaux aiment, & l'on n'en moiſſonne rien. Outre cela preſque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons la Fanchon y ſupplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pouſſe l'attention juſqu'à les pour-

(3) De la veſce.

Digitized by Google

voir tous les printems de petits tas de crin, de paille, de laine, de mouſſe & d'autres matieres propres à faire des nids. Avec le voiſinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand ſoin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (4), l'éternelle tranquillité dont ils jouiſſent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où perſonne ne les trouble. Voilà comment la patrie des peres eſt encore celle des enfans, & comment la peuplade ſe ſoutient & ſe multiplie.

Ah ! dit Julie, vous ne voyez plus rien ! Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi ; mais des époux inſéparables, le zele des ſoins domeſtiques, la tendreſſe paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il faloit être ici pour livrer ſes yeux au plus charmant ſpectacle & ſon cœur au plus doux ſentiment de la nature. Madame, repris-je aſſez triſtement, vous êtes épouſe & mere ; ce ſont des plaiſirs qu'il vous appartient de connoître. Auſſi-tôt M. de Wolmar me

(4) Les loirs, les ſouris, les chouettes & ſur-tout les enfans.

me prenant par la main me dit en la ſerrant ; vous avez des amis, & ces amis ont des enfans; comment l'affection paternelle vous ſeroit-elle étrangere ? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux ſe regarderent & me rendirent un regard ſi touchant que les embraſſant l'un après l'autre je leur dis avec attendriſſement : ils me ſont auſſi chers qu'à vous. Je ne ſais par quel bizarre effet un mot peut ainſi changer une ame, mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroit un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée que le pere des deux enfans pour leſquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du baſſin pour aller voir de plus près ce charmant aſyle & ſes petits habitans; mais Madame de Wolmar me retint. Perſonne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené juſqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere & nous avons chacun une : Fanchon a la quatrieme comme inſpectrice & pour y mener quelquefois mes enfans ; faveur dont

on augmente le prix par l'extrême circonspection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y sont. Gustin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre ; encore passé deux mois de printems où ses travaux sont utiles n'y entre-t-il presque plus, & tout le reste se fait entre nous. Ainsi, lui dis-je, de peur que vos oiseaux ne soient vos esclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de sa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le bassin, & en y regardant j'apperçus quelques petits poissons. Ah! ah! dis-je aussi-tôt, voici pourtant des prisonniers? Oui, dit-il, ce sont des prisonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta sa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuisine des perchettes qu'elle apporta ici à mon insçu. Je les y laisse, de peur de la mortifier si je les renvoyois au lac ; car il vaut encore mieux loger du poisson un peu à l'étroit, que

Digitized by Google

de fâcher une honnête perſonne. Vous avez raiſon, répondis-je, & celui-ci n'eſt pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien! que vous en ſemble, me dit-elle en nous en retournant? Etes-vous encore au bout du monde? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet tranſporté dans l'Eliſée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modeſtement des jeux d'enfant, & ſongez qu'ils n'ont jamais rien pris ſur les ſoins de la mere de famille. Je le ſais, repris-je, j'en ſuis très-ſûr, & les jeux d'enfant me plaiſent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une choſe que je ne puis comprendre. C'eſt qu'un lieu ſi différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il eſt qu'avec de la culture & du ſoin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout eſt verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne ſe montre point: rien ne dément l'idée d'une Iſle déſerte qui m'eſt venue en entrant,

Digitized by Google

& je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah ! dit M. de Wolmar, c'eſt qu'on a pris grand ſoin de les effacer. J'ai été ſouvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait ſemer du foin ſur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les veſtiges du travail ; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides, l'engrais mange la mouſſe, ranime l'herbe & les plantes ; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroit plus. A l'égard de la mouſſe qui couvre quelques allées, c'eſt Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le ſecret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs ; les murs ont été maſqués, non par des eſpaliers, mais par d'épais arbriſſeaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troëne & d'autres arbriſſeaux mêlangés qui leur ôtent l'apparence de haies & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de

Digitized by Google

nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, & en aggrandir l'étendue apparente, sans faire des détours incommodes & trop fréquens (5).

En considérant tout cela, je trouvois assez bizarre qu'on prît tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise ; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre, & qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, & qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée : elle fuit les lieux fré-

(5) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode, si ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zigzag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

Digitized by Google

quentés ; c'eſt au ſommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Iſles déſertes qu'elle étale ſes charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher ſi loin, ſont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque ſorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut ſe faire ſans un peu d'illuſion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maiſon & amenant avec lui un architecte cherement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu ſimple & meſquin ! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! les beaux alignemens qu'il prendroit ! les belles allées qu'il feroit percer ! les belles pattes d'oie, les beaux arbres en paraſol, en éventail ! les beaux treillages bien ſculptés ! les belles charmilles bien deſſinées, bien équarries, bien contournées ! les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales ! les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmouſets, en toutes

Digitized by Google

sortes de monstres ! les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera son jardin (6) !.... Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira gueres, & dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne, un lieu triste où l'on ne se promenera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener ; au lieu que dans mes courses champêtres, je me hâte souvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins si vastes & si richement ornés que la vanité du propriétaire & de l'artiste, qui toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse & l'autre son talent, préparent à grands fraix de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'est point fait pour l'homme empoison-

(6) Je suis persuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui se trouve dans la campagne ; on n'y souffrira plus ni plantes, ni arbrisseaux ; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, & de beaux vases pleins de rien.

Digitized by Google

ne ſes plaiſirs. L'air grand eſt toujours triſte ; il fait ſonger aux miſeres de celui qui l'affecte. Au milieu de ſes parterres & de ſes grandes allées ſon petit individu ne s'aggrandit point ; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de ſoixante (7) ; il n'occupe jamais que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

Il y a un autre goût directement oppoſé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. J'entends, lui dis-je ; c'eſt celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Là-deſſus, je leur racontai, Milord, ce qui

(7) Il devoit bien s'étendre un peu ſur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en épuiſant leur ſeve, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eſt vrai, donne du bois aux jardiniers : mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déjà trop. On croiroit que la nature eſt faite en France autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la défigurer. Les parcs n'y ſont plantés que de longues perches ; ce ſont des forêts de mâts ou de maïs, & l'on s'y promene au milieu des bois ſans trouver d'ombre.

Digitized by Google

m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, & où nous vîmes briller si pompeusement tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parasol & de la petite baguette dont on m'honora moi indigne, ainsi que les autres spectateurs. Je leur confessai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hazarder de m'extasier à la vue d'une tulipe dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, sifflé de tous les Savans, & comment le professeur du jardin, passant du mépris de la fleur à celui du panégyriste, ne daigna plus me regarder de toute la séance. Je pense, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à sa baguette & à son parasol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie a quelque chose de petit & de vain qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la noblesse, de la grandeur & quelque sorte de vérité; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon

Digitized by Google

qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi & flétrie avant que le soleil soit couché ? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, & qui n'est beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le soit ? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raison ; alors vous serez le docte à votre tour & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégénerent en étude ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou délasser son esprit à la promenade en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, & non pour être si curieusement anatomisées (8). Voyez leur Reine briller de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air ; elle enchante les yeux,

(8) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal la nature ? Ignoroit-il que si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très-grand dans les petites ?

Digitized by Google

& ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent ; la nature l'a faite si belle qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût ; sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées qu'on trouve sans cesse ; & ces étoiles par lesquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes ? Voit-on dans les bois du sable de riviere, ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse ? La nature employe-t-elle sans cesse l'équerre & la regle ? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoisse en quelque chose malgré leurs soins pour la défigurer ? Enfin n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étoient déjà las de la promenade en la commen-

çant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme ? Ne diroit-on pas que prenant le plus court chemin ils ſont un voyage plutôt qu'une promenade, & ſe hâtent de ſortir auſſi-tôt qu'ils ſont entrés ?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui ſait jouir de lui-même, qui cherche les plaiſirs vrais & ſimples, & qui veut ſe faire une promenade à la porte de ſa maiſon ? Il la fera ſi commode & ſi agréable qu'il s'y puiſſe plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant ſi ſimple & ſi naturelle qu'il ſemble n'avoir rien fait. Il raſſemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur ; car la nature auſſi raſſemble toutes ces choſes. Il ne donnera à rien de la ſymétrie ; elle eſt ennemie de la nature & de la variété, & toutes les allées d'un jardin ordinaire ſe reſſemblent ſi fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrein pour s'y promener commodément ; mais les deux côtés de ſes allées ne ſeront point toujours exactement paralleles ; la direction n'en ſera pas toujours en ligne droite ; elle aura je ne

Digitized by Google

ſais quoi de vague comme la démarche d'un homme oiſif qui erre en ſe promenant : il ne s'inquiétera point de ſe percer au loin de belles perſpectives. Le goût des points de vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne ſe plaire qu'où ils ne ſont pas. Ils ſont toujours avides de ce qui eſt loin d'eux, & l'artiſte qui ne ſait pas les rendre aſſez contens de ce qui les entoure, ſe donne cette reſſource pour les amuſer; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, & quand il eſt bien où il eſt, il ne ſe ſoucie point d'être ailleurs. Ici par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on eſt très-content de n'en pas avoir. On penſeroit volontiers que tous les charmes de la nature y ſont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au-dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade (9). Certainement tout homme qui

(9) Je ne ſais ſi l'on a jamais eſſayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en ſorte que l'œil ne pût ſuivre chaque allée tout-à-fait juſqu'au bout, & que l'extrêmité oppoſée en fût cachée au ſpectateur. On perdroit, il eſt vrai, l'agrément des

n'aimera pas à paſſer les beaux jours dans un lieu ſi ſimple & ſi agréable n'a pas le goût pur ni l'ame ſaine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers ; mais en revanche on s'y peut plaire ſoi-même, ſans le montrer à perſonne.

Monſieur, lui dis-je, ces gens ſi riches qui ſont de ſi beaux jardins ont de fort bonnes raiſons pour n'aimer gueres à ſe promener tout ſeuls, ni à ſe trouver vis-à-vis d'eux-mêmes ; ainſi ils ſont très-bien de ne ſonger en cela qu'aux autres. Au reſte, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art que l'art n'y paroiſſoit point, mais d'une maniere ſi diſpendieuſe & entretenus à ſi grands fraix que cette idée m'ôtoit tout le plaiſir que j'aurois pu goûter

points de vue ; mais on gagneroit l'avantage ſi cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on eſt, & dans le milieu d'une étoile aſſez bornée on ſe croiroit perdu dans un parc immenſe. Je ſuis perſuadé que la promenade en ſeroit auſſi moins ennuyeuſe quoique plus ſolitaire ; car tout ce qui donne priſe à l'imagination excite les idées & nourrit l'eſprit ; mais les faiſeurs de jardins ne ſont pas gens à ſentir ces choſes là. Combien de fois dans un lieu ruſtique le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Noſtre dans le parc de St. James, s'ils connoiſſoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à ſon ſpectacle ?

Digitized by Google

à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des cascades artificielles dans des lieux plains & sablonneux où l'on n'a que de l'eau de puits ; c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie rassemblées & cultivées en un même sol. On n'y voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers ; mais on y voyoit entassées avec profusion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparses & séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, & le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni de serres, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillassons. Un terrein presque uni a reçu des ornemens très-simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs, quelques filets d'eau coulant sans apprêt, sans contrainte, ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort, dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce séjour pourroit être encore plus agréable & me plaire infiniment moins. Tel est, par exemple, le parc cé-

Digitized by Google

lebre de Milord Cobham à Staw. C'eſt un compoſé de lieux très-beaux & très-pittoreſques dont les aſpects ont été choiſis en différens pays, & dont tout paroit naturel excepté l'aſſemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette ſuperbe ſolitude y a même fait conſtruire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les tems ainſi que les lieux y ſont raſſemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà préciſément de quoi je me plains. Je voudrois que les amuſemens des hommes euſſent toujours un air facile qui ne fît point ſonger à leur foibleſſe, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des ſommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le ſort ne nous donne-t-il pas aſſez de peines ſans en mettre juſques dans nos jeux ?

Je n'ai qu'un ſeul reproche à faire à votre Eliſée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave ; c'eſt d'être un amuſement ſuperflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maiſon des boſquets

bosquets si charmans & si négligés ? Il est vrai, dit-elle, un peu embarrassée ; mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle seroit plus qu'indiscrete. Jamais ma femme depuis son mariage n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en sais la raison quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à respecter les lieux où vous êtes ; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande que la petite famille menée par Fanchon entra comme nous sortions. Ces trois aimables enfans se jetterent au cou de M. & de Made. de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Elisée en faisant quelques pas avec eux ; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zele pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'a-

muſement de mes enfans & à leur ſanté quand ils ſeront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de ſoin que de peine ; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre ; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers : ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas aſſez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui ſera trop fort pour leur âge & ſe borneront au travail qui les amuſera. Je ne ſaurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me repréſenter mes enfans occupés à me rendre les petits ſoins que je prends avec tant de plaiſir pour eux, & la joie de leurs tendres cœurs en voyant leur mere ſe promener avec délices ſous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainſi paſſés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'en y penſant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Eliſée. Milord, cette incomparable femme eſt mere comme elle eſt épouſe, comme elle eſt amie, comme

Digitized by Google

elle eſt fille, & pour l'éternel ſupplice de mon cœur c'eſt encore ainſi qu'elle fut amante.

Enthouſiaſmé d'un ſéjour ſi charmant, je les priai le ſoir de trouver bon que durant mon ſéjour chez eux la Fanchon me confiât ſa clef & le ſoin de nourrir les oiſeaux. Auſſi-tôt Julie envoya le ſac au grain dans ma chambre & me donna ſa propre clef. Je ne ſais pourquoi je la reçus avec une ſorte de peine: il me ſembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me ſuis levé de bonne heure, & avec l'empreſſement d'un enfant je ſuis allé m'enfermer dans l'Iſle déſerte. Que d'agréables penſées j'eſpérois porter dans ce lieu ſolitaire où le doux aſpect de la ſeule nature devoit. chaſſer de mon ſouvenir tout cet ordre ſocial & factice qui m'a rendu ſi malheureux! Tout ce qui va m'environner eſt l'ouvrage de celle qui me fut ſi chére. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que ſa main n'ait touché; je baiſerai des fleurs que ſes pieds auront foulées; je reſpirerai avec la roſée un air

Digitized by Google

qu'elle a reſpiré ; ſon goût dans ſes amuſemens me rendra préſent tous ſes charmes, & je la trouverai par-tout comme elle eſt au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Eliſée avec ces diſpoſitions, je me ſuis ſubitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à peu près dans la même place. Le ſouvenir de ce ſeul mot a changé ſur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaiſir. Cette image s'eſt confondue dans mon eſprit avec les traits de Madame de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en ſon abſence, non telle qu'elle fut pour moi & que j'aime encore à me la repréſenter, mais telle qu'elle ſe montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme ſi charmante, ſi chaſte & ſi vertueuſe, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ſes trois aimables enfans, honorable & précieux gage de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire & recevoir d'elle mille touchantes careſſes. Je voyois à ſes côtés le grave

Digitized by Google

Wolmar, cet époux si chéri, si heureux, si digne de l'être. Je croyois voir son œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur, & m'en faire rougir encore; je croyois entendre sortir de sa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité sur le plus ardent amour. Ah! quel sentiment coupable eût pénétré jusqu'à elle à travers cette inviolable escorte? Avec quelle indignation j'eusse étouffé les vils transports d'une passion criminelle & mal éteinte, & que je me serois méprisé de souiller d'un seul soupir un aussi ravissant tableau d'innocence & d'honnêteté! Je repassois dans ma mémoire les discours qu'elle m'avoit tenus en sortant; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere essuyer la sueur du front de ses enfans, baiser leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux sentiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Elisée qui ne rectifiât en

Digitized by Google

moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit en quelque sorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé ; je pensois qu'avec une conscience agitée on n'auroit jamais choisi ce nom là. Je me disois, la paix regne au fond de son cœur comme dans l'asyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Elisée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages

Digitized by Google

du vice & ſur ceux de la vertu : car la jouiſſance de la vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciaſcun l'interno affanno
Si leggeſſe in fronte ſcritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci ſarebbero pietà ? (*a*)
Si vedria che i lor nemici
Anno in ſeno, e ſi riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità. (*b*)

Comme il ſe faiſoit tard ſans que j'y ſongeaſſe, M. de Wolmar eſt venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé

(*a*) O ſi les tourmens ſecrets qui rongent les cœurs ſe liſoient ſur les viſages, combien de gens qui font envie feroient pitié.

(*b*) On verroit que l'ennemi qui les dévore eſt caché dans leur propre ſein, & que tout leur prétendu bonheur ſe réduit à paroître heureux.

Digitized by Google

m'attendoient. C'eſt vous, leur ai-je dit en m'excuſant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus ſi charmé de ma ſoirée d'hier que j'en ſuis retourné jouir ce matin ; heureuſement il n'y a point de mal, & puiſque vous m'avez attendu, ma matinée n'eſt pas perdue. C'eſt fort bien dit, a repondu Mde. de Wolmar ; il vaudroit mieux s'attendre juſqu'à midi, que de perdre le plaiſir de déjeûner enſemble. Les étrangers ne ſont jamais admis le matin dans ma chambre & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner eſt le repas des amis ; les valets en ſont exclus, les importuns ne s'y montrent point ; on y dit tout ce qu'on penſe, on y révele tous ſes ſecrets, on n'y contraint aucun de ſes ſentimens ; on peut s'y livrer ſans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'eſt preſque le ſeul moment où il ſoit permis d'être ce qu'on eſt ; que ne dure-t-il toute la journée ! Ah Julie ! ai-je été prêt à dire ; voilà un vœu bien intéreſſé ! mais je me ſuis tû. La premiere choſe que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que

ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité? Vous ſavez, Milord, ſi c'eſt à Mad^e. de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en ſilence. La voir, l'entendre, obſerver ſa conduite, n'eſt-ce pas aſſez la louer?

LETTRE XII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

IL eſt écrit, chére amie, que tu dois être dans tous les tems ma ſauve-garde contre moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des piéges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raiſon. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des paſſions dont elles ſont ſi ſouvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dans les tems paſſés j'avois moins compté ſur mes

Digitized by Google

lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes sentimens.

Que ce préambule ne t'allarme pas. Je serois indigne de ton amitié si j'avois encore à la consulter sur des sujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'ose l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paisiblement, ma cousine, & crois que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule honnêteté peut résoudre.

Depuis six ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux, tu sais qu'il ne m'a jamais parlé ni de sa famille ni de sa personne, & que l'ayant reçu d'un pere aussi jaloux du bonheur de sa fille que de l'honneur de sa maison, je n'ai point marqué d'empressement pour en savoir sur son compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raison, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point

Digitized by Google

ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas beſoin d'en ſavoir davantage pour l'aimer, l'eſtimer, l'honorer autant qu'il étoit poſſible.

Ce matin en déjeûnant il nous a propoſé un tour de promenade avant la chaleur; puis ſous prétexte de ne pas courir, diſoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les boſquets, & préciſément, ma chére, dans ce même boſquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me ſuis ſentie un affreux battement de cœur, & j'aurois refuſé d'entrer ſi la honte ne m'eût retenue, & ſi le ſouvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Eliſée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne ſais ſi le philoſophe étoit plus tranquille; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux ſur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le boſquet j'ai vu mon mari me jetter un coup d'œil & ſourire. Il s'eſt aſſis entre nous, & après un moment de ſilence, nous prenant tous deux

Digitized by Google

par la main : mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne ſeront point vains, & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma conſolation dans les ennuis d'une vieilleſſe qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoiſſez ; il eſt juſte de rendre les choſes égales, & quoique je n'aye rien de fort intéreſſant à vous apprendre ; puiſque vous n'avez plus de ſecret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le myſtere de ſa naiſſance, qui juſqu'ici n'avoit été connue que de mon pere. Quand tu le ſauras, tu concevras juſqu'où vont le ſang-froid & la modération d'un homme capable de taire ſix ans un pareil ſecret à ſa femme ; mais ce ſecret n'eſt rien pour lui, & il y penſe trop peu pour ſe faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, ſur les événemens de ma vie ; ce qui peut vous importer eſt moins de connoître mes aventures que mon caractere.

Digitized by Google

Elles ſont ſimples comme lui, & ſachant bien ce que je ſuis vous comprendrez aiſément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je ſuis de ces hommes qu'on croit bien injurier en diſant qu'ils ne ſentent rien; c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point de paſſion qui les détourne de ſuivre le vrai guide de l'homme. Peu ſenſible au plaiſir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce ſentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir ſouffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir ſouffrir les méchans. Mon ſeul principe actif eſt le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes me plait exactement comme une belle ſymétrie dans un tableau, ou comme une piece bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque paſſion dominante, c'eſt celle de l'obſervation. J'aime à lire dans les cœurs des hommes; comme le mien me fait peu d'illuſion, que j'obſerve de ſang-froid & ſans intérêt, & qu'une longue expé-

Digitized by Google

rience m'a donné de la ſagacité, je ne me trompe gueres dans mes jugemens ; auſſi c'eſt là toute la récompenſe de l'amour-propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais ſeulement à voir jouer les autres : la ſociété m'eſt agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainſi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux ; ſans me ſoucier d'en être vu j'ai beſoin de les voir, & ſans m'être chers ils me ſont néceſſaires.

Les deux premiers états de la ſociété que j'eus occaſion d'obſerver furent les courtiſans & les valets ; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence & ſi peu dignes d'être étudiés, ſi faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour où tout eſt ſitôt vu, je me dérobai ſans le ſavoir au péril qui m'y menaçoit & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du ſervice

Digitized by Google

chez un Prince étranger ; c'eſt là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le déſeſpoir d'avoir tué ſon ami forçoit à s'expoſer témérairement & contre ſon devoir. Le cœur ſenſible & reconnoiſſant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impoſſible de refuſer la mienne, & nous ne ceſſâmes d'entretenir depuis ce tems là des liaiſons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'eſt pas, comme je l'avois cru, le ſeul mobile des actions humaines, & que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en eſt auſſi qui la favoriſent. Je conçus que le caractere général de l'homme eſt un amour-propre indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, mépriſant la vaine opinion des conditions, je me jettai ſucceſſivement dans les divers états qui

Digitized by Google

pouvoient m'aider à les comparer tous & à connoître les uns par les autres. Je ſentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on ſe contente de regarder, qu'il faut agir ſoi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être ſpectateur. Il eſt toujours aiſé de deſcendre : j'eſſayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit aviſé. Je devins même payſan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé ſi novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoiſſance des hommes, dont l'oiſive philoſophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiſer par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaiſir d'y contribuer. Ce ſentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, & par une ſuite aſſez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois ſeul. La ſolitude qui m'ennuya toujours me

Digitized by Google

me devenoit affreuſe, & je ne pouvois plus eſpérer de l'éviter long-tems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois beſoin d'un attachement ; l'image de la caducité ſans conſolation m'affligeoit avant le tems, & pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la triſteſſe. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu preſque indépendant dans les liens du mariage, je ſens que j'ai beſoin de redevenir époux & pere, & je vais me retirer dans le ſein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier ; elle n'eſt pas ſans mérite ; elle a le cœur ſenſible, & l'amour de ſon devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'eſt ni une beauté, ni un prodige d'eſprit : mais venez-la voir, & croyez que ſi vous ne ſentez rien pour elle, vous ne ſentirez jamais rien pour perſonne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre pere m'avoit parlé modeſtement de vous. Vos tranſports, vos larmes de joie en l'em-

braſſant me donnerent la premiere ou plutôt la ſeule émotion que j'aye éprouvée de ma vie. Si cette impreſſion fut légere, elle étoit unique, & les ſentimens n'ont beſoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur réſiſtent. Trois ans d'abſence ne changerent point l'état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'eſt ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chére, avec quelle étrange ſurpriſe j'appris alors que tous mes ſecrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épouſée ſans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcuſable, a continué M. de Wolmar. J'offenſois la délicateſſe; je péchois contre la prudence; j'expoſois votre honneur & le mien; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs ſans reſſource: mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reſte m'étoit indifférent. Comment réprimer la paſſion même la plus foible, quand elle eſt ſans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caracte-

Digitized by Google

tes froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai ſuccombé. Si l'ivreſſe de quelque autre paſſion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chutes que de faux-pas : il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre ; voilà comment ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions, mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute ; ſi c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement ; mais, ju-

lie, je vous connoissois & n'en fis point en vous épousant. Je sentis que de vous seule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que si quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuse, c'étoit moi. Je savois que l'innocence & la paix étoient nécessaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat, & que ce seroit en sentant combien vous pouviez encore être estimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit usé pour l'amour; je comptai donc pour rien une disproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impossible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus qu'à-moitié écoulée qu'un seul goût s'étoit fait sentir à moi, je jugeai qu'il seroit durable & je me plus à lui conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recher-

Digitized by Google

ches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je penſai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire ; j'oſai croire à la vertu & vous épouſai. Le myſtere que vous me faiſiez ne me ſurprit point ; j'en ſavois les raiſons, & je vis dans votre ſage conduite celle de ſa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réſerve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque inſtant ſur le bord de vos levres. Je ne me ſuis trompé en rien ; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choiſir une épouſe, je deſirai d'avoir en elle une compagne aimable, ſage, heureuſe. Les deux premieres conditions ſont remplies. Mon enfant, j'eſpere que la troiſieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui ſauter au cou en m'écriant ; mon cher mari ! ô le meilleur & le plus aimé des hommes ! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, ſi ce n'eſt le vôtre, & d'être

mieux mérité.... vous êtes heureuſe autant qu'il ſe peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il eſt tems de jouir en paix d'un bonheur qui vous a juſqu'ici coûté bien des ſoins. Si votre fidélité m'eût ſuffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'eſt à la rendre telle que nous nous ſommes tous deux occupés de concert ſans nous en parler. Julie, nous avons réuſſi, mieux que vous ne penſez, peut-être. Le ſeul tort que je vous trouve eſt de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous eſtimer moins que votre prix. La modeſtie extrême a ſes dangers ainſi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces les rend impuiſſantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence conſiſte à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit ſa foibleſſe en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuſe des fem-

Digitized by Google

mes, qui ne connoit d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif ſouvenir de ſes fautes eſt la ſeule faute qui reſte à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieuſes, apprenez donc à compter ſur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injuſtes défiances capables de réveiller quelquefois les ſentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir ſçu choiſir un honnête homme dans un âge où il eſt ſi facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami ſous les yeux de votre mari même. A peine vos liaiſons me furent-elles connues que je vous eſtimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthouſiaſme vous avoit tous deux égarés; il n'agit que ſur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'eſt par un attrait qui ne ſéduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit ſitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne faloit point rompre ; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choſes louables, qu'il faloit plutôt le régler que l'anéantir ; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre ſans perdre beaucoup de ſon prix. Je ſavois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes paſſions, & que ſi les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée eſt capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer ſa ſévérité. Je nourris ſon amitié pour vous, dit-il à St. Preux ; j'en ôtai ce qui pouvoit y reſter de trop, & je crois vous avoir conſervé de ſon propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laiſſé, ſi je l'euſſe abandonné à lui-même.

Mes ſuccès m'encouragerent, & je voulus tenter votre guériſon comme j'avois obtenu la ſienne ; car je vous eſtimois & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance & de la franchiſe. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé ; vous ne

Digitized by Google

me tromperez point; & quoique vous ne ſoyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penſez, & ſuis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je ſais bien que ma conduite a l'air bizarre & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à meſure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas ſe conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille; ſoyez ce que vous êtes & nous ſerons tous contens. Le danger n'eſt que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous & vous n'aurez rien à craindre; ne ſongez qu'au préſent & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; mais ſi mes projets s'accompliſſent & que mon eſpoir ne m'abuſe pas, nos deſtinées ſeront mieux remplies & vous ſerez tous deux plus heureux que ſi vous aviez été l'un à l'autre.

En ſe levant il nous embraſſa, & voulut que nous nous embraſſaſſions auſſi, dans ce lieu... dans ce lieu même où jadis...

Digitized by Google

Claire, ô bonne Claire! combien tu m'as toujours aimée! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiſer n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le boſquet redoutable. Je m'en félicitai triſtement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que juſques-là je n'avois oſé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce boſquet dont nous ſortions, il me dit en riant : Julie, ne craignez plus cet aſyle, il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, couſine, mais je te jure qu'il a quelque don ſurnaturel pour lire au fond des cœurs : Que le Ciel le lui laiſſe toujours ! avec tant de ſujets de me mépriſer, c'eſt ſans doute à cet art que je dois ſon indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conſeil à donner : patience, mon ange, nous y voici; mais la converſation que je viens de te rendre étoit néceſſaire à l'éclairciſſement du reſte.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-tems eſt attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain

Digitized by Google

pour s'y rendre, qu'il te verroit en paſſant, & qu'il y reſteroit cinq ou ſix jours. Sans dire tout ce que je penſois d'un départ auſſi déplacé, j'ai repréſenté qu'il ne me paroiſſoit pas aſſez indiſpenſable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans ſa maiſon. Voulez-vous, a-t-il repliqué, que je lui faſſe mes honneurs pour l'avertir qu'il n'eſt pas chez lui ? Je ſuis pour l'hoſpitalité des Valaiſans. J'eſpere qu'il trouve ici leur franchiſe & qu'il nous laiſſe leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un ſéjour qui a ſes beautés & même de celles que vous aimez ; vous viſiterez le patrimoine de mes peres & le mien ; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous ſoit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château reſſembloit à celui de Milord Edouard qui.... mais heureuſement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu tout ſimplement que

Digitized by Google

j'avois raiſon & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui ſembloit vouloir me pouſſer à bout, a répliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaiſoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou reſter ? Reſter, a-t-il dit ſans balancer. Hé bien ! reſtez, a repris mon mari en lui ſerrant la main : homme honnête & vrai, je ſuis très-content de ce mot là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-deſſus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le ſilence, & n'ai pu cacher ſi bien mon chagrin que mon mari ne s'en ſoit apperçu. Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cauſe contre vous-même, & Madame de Wolmar ſe contenteroit-elle d'une vertu qui eût beſoin de choiſir ſes occaſions ? Pour moi, je ſuis plus difficile ; je veux devoir la fidélité de ma femme à ſon cœur & non pas au hazard, & il ne me ſuffit pas qu'elle garde ſa foi ; je ſuis offenſé qu'elle en doute.

Enſuite il nous a menés dans ſon ca-

Digitized by Google

binet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité; s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mere à celui qui maître de contenter ses desirs sçut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se mépriſe assez pour penser que j'ai tort le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui

Digitized by Google

demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés ſur le champ ; je les emploie à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponſe, pour ſavoir ce que je dois faire.

Je ſais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refuſa jamais rien ne me refuſera pas une ſi légere grace. Mais, ma chére, je vois qu'il prend plaiſir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de ſon eſtime, s'il croit que j'aye beſoin de plus de réſerve qu'il ne m'en permet. Je ſais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'héſitera pas à l'accompagner : mais mon mari prendra-t-il ainſi le change, & puis-je faire cette démarche ſans conſerver ſur St. Preux un air d'autorité, qui ſembleroit lui laiſſer à ſon tour quelque ſorte de droits ? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la ſens néceſſaire, & ce moyen, qui ſemble d'abord le plus facile, eſt peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle conſidération ne peut être miſe en balance avec un danger

Digitized by Google

réel ; mais ce danger exiſte-t-il en effet ? Voilà préciſément le doute que tu dois réſoudre.

Plus je veux ſonder l'état préſent de mon ame, plus j'y trouve de quoi me raſſurer. Mon cœur eſt pur, ma conſcience eſt tranquille, je ne ſens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui ſe paſſe en moi, ma ſincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'eſt pas que certains ſouvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendriſſement dont il vaudroit mieux être exempte ; mais bien loin que ces ſouvenirs ſoient produits par la vue de celui qui les a cauſés, ils me ſemblent plus rares depuis ſon retour, & quelque doux qu'il me ſoit de le voir, je ne ſais par quelle bizarrerie il m'eſt plus doux de penſer à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même beſoin du ſecours de la vertu pour être paiſible en ſa préſence, & que quand l'horreur du crime n'exiſteroit pas, les ſentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, eſt-ce aſſez que mon cœur me raſſure, quand la raiſon doit

Digitized by Google

m'allarmer ? J'ai perdu le droit de compter ſur moi. Qui me répondra que ma confiance n'eſt pas encore une illuſion du vice ? Comment me fier à des ſentimens qui m'ont tant de fois abuſée ? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriſer la tentation; & braver des périls où l'on a ſuccombé, n'eſt-ce pas vouloir ſuccomber encore ?

Peſe toutes ces conſidérations, ma couſine, tu verras que quand elles ſeroient vaines par elles-mêmes, elles ſont aſſez graves par leur objet pour mériter qu'on y ſonge. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont miſe. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occaſion délicate; car mes erreurs paſſées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer ſur toutes choſes. Quoique tu penſes de toi-même, ton ame eſt calme & tranquille, j'en ſuis ſûre; les objets s'y peignent tels qu'ils ſont; mais la mienne toujours émue comme une onde agitée les confond & les défigure. Je n'oſe plus me fier à rien de ce que je vois ni de ce que je ſens, & malgré de ſi longs repentirs, j'éprouve

avec

Digitized by Google

avec douleur que le poids d'une ancienne faute eſt un fardeau qu'il faut porter toute ſa vie.

LETTRE XIII.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

PAUVRE couſine ! Que de tourmens tu te donnes ſans ceſſe avec tant de ſujets de vivre en paix ! Tout ton mal vient de toi, ô Iſraël ! Si tu ſuivois tes propres regles ; que dans les choſes de ſentiment tu n'écoutaſſes que la voix intérieure, & que ton cœur fît taire ta raiſon, tu te livrerois ſans ſcrupule à la ſécurité qu'il t'inſpire, & tu ne t'efforcerois point contre ſon témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma Julie ; plus ſûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes paſſées ſous prétexte d'en prévenir de

nouvelles, & tes ſcrupules ſont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine impoſée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les tems; y penſes-tu ? Compare auſſi les conditions, & ſouviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuſes, ma chére enfant; on ne ſe donne point ainſi le change à ſoi-même : ſi l'on peut s'étourdir ſur ſon état en n'y penſant point, on le voit tel qu'il eſt ſitôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne ſe déguiſe pas plus ſes vertus que ſes vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuſe vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchiſe d'une ame droite eſt préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la ſageſſe, il en faut auſſi dans les précautions qu'elle inſpire, de peur que des ſoins ignominieux à la vertu n'aviliſſent l'ame, & n'y réaliſent un danger chimérique à force de nous en alarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une

Digitized by Google

chute il faut se tenir debout, & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore ? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te voilà dévote comme elle ; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès ! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes terreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux, mon aimable amie ; toi dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui sort de ton caractere dans tes maximes sur la séparation des sexes. Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même maniere ; mais regarde si cette importante regle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment & sans exception aux femmes & aux filles, à la société générale & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amusemens, & si la décence & l'honnêteté qui l'inspi-

rent ne la doivent pas quelquefois tempérer ? Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées où les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoître & s'assortir, mais tu leur interdis avec grande raison toute entrevue particuliere. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les soins domestiques retiennent dans l'intérieur de leur maison, & qui ne doivent s'y refuser à rien de convenable à la maîtresse du logis ? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier ; mais s'il survient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuseras-tu de recevoir son hôte en son absence & de lui faire les honneurs de ta maison, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui ? Remonte au principe & toutes les regles s'expliqueront. Pour-

Digitized by Google

quoi penſons-nous que les femmes doivent vivre retirées & ſéparées des hommes ? Ferons-nous cette injure à notre ſexe de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ma chére, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille ſans ceſſe environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectables devoirs de la nature. Ce qui nous ſépare des hommes, c'eſt la nature elle-même qui nous preſcrit des occupations différentes ; c'eſt cette douce & timide modeſtie, qui, ſans ſonger préciſément à la chaſteté, en eſt la plus ſûre gardienne ; c'eſt cette réſerve attentive & piquante qui, nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes & les deſirs & le reſpect, ſert pour ainſi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne ſont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris ; parce qu'à l'aide de cette ſage &

discrete réserve, sans caprice & sans refus, elles savent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte est trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé sur un devoir rigoureux, la même bienséance qui l'établit, peut quelquefois en dispenser.

La circonspection que tu fondes sur tes fautes passées est injurieuse à ton état présent; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raison. Comment le rempart qui défend ta personne n'a-t-il pu te garantir d'une crainte ignominieuse? Comment se peut-il que ma cousine, ma sœur, mon amie, ma Julie confonde les foiblesses d'une fille trop sensible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & soutenir ton ame. Ton mari qui en présume tant & dont tu as l'estime à justifier; tes enfans que tu veux former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour

Digitized by Google

mere ; ton vénérable pere qui t'eſt ſi cher, qui jouit de ton bonheur & s'illuſtre de ſa fille plus même que de ſes ayeux ; ton amie dont le ſort dépend du tien & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué ; ſa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inſpirer ; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perſonne, & qui te reſpecte encore plus que tu ne le redoutes ; toi-même, enfin, qui trouves dans ta ſageſſe le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines, combien de motifs capables d'animer ton courage te font honte de t'oſer défier de toi ! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je beſoin de conſidérer ce qu'elle eſt ? Il me ſuffit de ſavoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah ! ſi jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'inſtant même où tu croyois l'enviſager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût fait préſente, par celle qu'elle t'inſpira dès qu'y penſer eût été la commettre.

Digitized by Google

Je me ſouviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foibleſſe d'une jeune amante eſt un crime irrémiſſible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on ſe dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je ſais quelles maximes regnent là-deſſus dans le grand monde où la vertu n'eſt rien, où tout n'eſt que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en eſt ridicule contre l'uſage qui les autoriſe. Mais toi, Julie, ô toi, qui brûlant d'une flamme pure & fidelle n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le Ciel & toi; toi qui te faiſois reſpecter au milieu de tes fautes; toi qui livrée à d'impuiſſans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de ſupporter ton propre mépris, quand tout ſembloit te rendre excuſable; oſes-tu redouter le crime après avoir payé ſi cher ta foibleſſe? Oſes-tu craindre de valoir moins aujour-

Digitized by Google

d'hui que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chére, loin que tes anciens égaremens doivent t'alarmer ils doivent animer ton courage; un repentir si cuisant ne mene point au remords, & quiconque est si sensible à la honte ne sait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eût des soutiens contre sa foiblesse, ce sont ceux qui s'offrent à toi; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même, la tienne a-t-elle besoin d'appui? Dis-moi donc quels sont les raisonnables motifs de crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, où même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont cessé de résister & ont fini par vaincre. Ah Julie! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines, douze ans de pleurs & six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, sois sincere avec toi-même; si le péril existe, sauve ta personne & rougis de ton cœur; s'il n'existe pas, c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il est des tentations déshonorantes

qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il èſt même honteux de les vaincre, & que ſe précautionner contre elles eſt moins s'humilier que s'avilir ?

Je ne prétends pas te donner mes raiſons pour invincibles, mais te montrer ſeulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela ſuffit pour autoriſer mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne ſais pas te rendre juſtice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais ſçu voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée ; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, & te juge exactement ſelon ton mérite. Prompte, comme tous les gens ſenſibles, à mal juger de ceux qui ne le ſont pas, je me défiois de ſa pénétration dans les ſecrets des cœurs tendres ; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y paſſent n'échappe à ſes obſervations. Je les trouve même ſi fines & ſi juſtes que j'ai rebrouſſé preſque à l'autre extrêmité de mon premier ſentiment, & je croirois volontiers que les hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que

Digitized by Google

leur cœur jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoi qu'il en soit, M. de Wolmar te connoit bien, il t'estime, il t'aime, & son sort est lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entiere direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser? Peut-être sentant approcher la vieillesse, veut-il par des épreuves propres à le rassurer prévenir les inquiétudes jalouses qu'une jeune femme inspire ordinairement à un vieux mari; peut-être le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familierement avec ton ami, sans alarmer ni ton époux ni toi-même; peut-être veut-il seulement te donner un témoignage de confiance & d'estime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais se refuser à de pareils sentimens comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids; & pour moi, je pense en un mot que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence & à la modestie qu'en te rapportant de tout à sa tendresse & à ses lumieres.

Digitized by Google

Veux-tu, ſans déſobliger M. de Wolmar te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'exiſte plus ? Reſtée ſeule avec le philoſophe, prends contre lui toutes les précautions ſuperflues qui t'auroient été jadis ſi néceſſaires ; impoſe-toi la même réſerve que ſi avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur & du ſien. Evite les converſations trop affectueuſes, les tendres ſouvenirs du paſſé ; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête ; entoure-toi ſans ceſſe de tes enfans ; reſte peu ſeule avec lui dans la chambre, dans l'Eliſée, dans le boſquet malgré la profanation. Sur-tout prends ces meſures d'une maniere ſi naturelle qu'elles ſemblent un effet du hazard, & qu'il ne puiſſe imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau ; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas expoſer. Prends le tems de cette abſence pour te donner cet amuſement, en laiſſant tes enfans ſous la garde de la Fanchon. C'eſt le moyen de te livrer ſans riſque aux doux épanchemens de l'ami-

Digitized by Google

tié, & de jouir paisiblement d'un long tête-à-tête sous la protection des Bateliers, qui voyent sans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penser à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis sûre; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à son retour, & de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche & incapable de mauvaise foi a contre le vice bien des ressources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Au reste, puisque ton mari doit me voir en passant, il me dira, j'espere, les véritables raisons de son voyage, &, si je ne les trouve pas solides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoi qu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire: c'est sur quoi tu peux compter.

Digitized by Google

En attendant en voilà je penſe plus qu'i
n'en faut pour te raſſurer contre un
épreuve de huit jours. Va, ma Julie, j
te connois trop bien pour ne pas répon
dre de toi autant & plus que de moi-mê
me. Tu ſeras toujours ce que tu dois &
que tu veux être. Quand tu te livreroi
à la ſeule honnêteté de ton ame, tu n
riſquerois rien encore; car je n'ai poin
de foi aux défaites imprévues : on a bea
couvrir du vain nom de foibleſſes de
fautes toujours volontaires; jamais fem
me ne ſuccombe qu'elle n'ait voulu ſuc
comber, & ſi je penſois qu'un pareil ſor
pût t'attendre, crois-moi, crois en m
tendre amitié, crois-en tous les ſenti
mens qui peuvent naître dans le cœur d
ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt tro
ſenſible à t'en garantir pour t'abandonne
à toi ſeule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré de
connoiſſances qu'il avoit avant ton ma
riage me ſurprend peu : tu ſais que j
m'en ſuis toujours doutée; & je te dira
de plus que mes ſoupçons ne ſe ſont pa
bornés aux indiſcrétions de Babi. Je n'a
jamais pu croire qu'un homme droit &

Digitized by Google

vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des ſoupçons lui-même, pût ſe réſoudre à tromper ſon gendre & ſon ami. Que s'il t'engageoit ſi fortement au ſecret, c'eſt que la maniere de le révéler devenoit fort différente de ſa part ou de la tienne, & qu'il vouloit ſans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il ſavoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous cauſerons de tout cela plus à loiſir dans un mois d'ici.

Adieu, petite couſine, c'eſt aſſez prêcher la prêcheuſe; reprends ton ancien métier, & pour cauſe. Je me ſens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne ſais gueres ce que je fais. Ah Chaillot! .... Chaillot! ſi j'étois moins folle... mais j'eſpere de l'être toujours.

P. S. A propos; j'oubliois de faire compliment à ton Alteſſe. Dis-moi, je t'en prie, Monſeigneur ton mari eſt-il Atteman, Knès, ou Boyard? pour moi je croirai jurer s'il faut

Digitized by Google

t'appeller Madame la Boyarde (1). O pauvre enfant! Toi qui as tant gémi d'être née Demoiselle, te voilà bien chanceuse d'être la femme d'un Prince! Entre nous, cependant, pour une Dame de si grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne sais-tu pas que les petits scrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maison qui prétend être fils de son pere?

LETTRE XIV.

DE M. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

JE pars pour Etange, petite cousine; je m'étois proposé de vous voir en allant; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence, & j'aime

(1) Mde. d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms sont en effet des titres distingués, mais qu'un Boyard n'est qu'un simple gentilhomme.

Digitized by Google

me mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déjà m'être assez assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un pere; mais quand il sera tems de les prendre je serai trop âgé pour les remplir, & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs par la raison qui vous est connue (1) Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine

(1) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur; mais il est prié de ne pas s'impatienter.

à m'acquitter à ſon gré. Comme par mille autres raiſons votre ſexe n'eſt pas propre à ces mêmes ſoins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever ſon Henriette ; je vous deſtine pour votre part le gouvernement du ménage ſur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé ; la mienne ſera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maiſon, & de goûter dans ma vieilleſſe un repos qui ſera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ſes enfans à des mains mercenaires, & je n'ai pu blâmer ſes ſcrupules. Le reſpectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne ſauroit payer, tant de vertus qui ne ſont point à prix, qu'il eſt inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puiſſe eſpérer de trouver les lumieres d'un maître ; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui ſon cœur puiſſe inſpirer le zele d'un pere ; & le génie n'eſt gueres à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui tou-

Digitized by Google

tes les qualités convenables, & ſi j'ai bien connu ſon ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le ſeul obſtacle que je puiſſe prévoir eſt dans ſon affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de ſe détacher d'un ami ſi cher & auquel il a de ſi grandes obligations; à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, & comme vous avez beaucoup d'empire ſur ſon eſprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à préſent, petite couſine, la clef de toute ma conduite qui ne peut que paroître fort bizarre ſans cette explication, & qui, j'eſpere, aura déſormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui ſeroient impraticables avec une autre. Si je la laiſſe en toute confiance avec ſon ancien amant ſous la ſeule garde de ſa vertu, je ſerois inſenſé d'établir dans

ma maiſon cet amant, avant de m'aſſurer qu'il eût pour jamais ceſſé de l'être, & comment pouvoir m'en aſſurer, ſi j'avois une épouſe ſur laquelle je comptaſſe moins ?

Je vous ai vu quelquefois ſourire à mes obſervations ſur l'amour ; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde avec toute la ſubtilité qu'on prête à votre ſexe n'euſſiez jamais faite, dont pourtant vous ſentirez peut-être l'évidence au premier inſtant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer ſur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens ſont plus amoureux que jamais, ce n'eſt pas, ſans doute, une merveille à vous apprendre. De vous aſſurer au contraire qu'ils ſont parfaitement guéris ; vous ſavez ce que peuvent la raiſon, la vertu, ce n'eſt pas là, non plus, leur plus grand miracle : mais que ces deux oppoſés ſoient vrais en même tems ; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement ; qu'ils

Digitized by Google

soient toujours amans & ne soient plus qu'amis ; c'est, je pense, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui est pourtant selon l'exacte vérité.

Telle est l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, soit dans leurs discours soit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au sujet du portrait a servi plus que tout le reste à m'en éclaircir le mystere, & je vois qu'ils sont toujours de bonne foi, même en se démentant sans cesse. Quand je dis eux, c'est sur-tout le jeune homme que j'entends ; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture : un voile de sagesse & d'honnêteté fait tant de replis autour de son cœur, qu'il n'est plus possible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au sien propre. La seule chose qui me fait soupçonner qu'il lui reste quelque défiance à vaincre, est qu'elle ne cesse de chercher en elle-même ce qu'elle feroit si elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que si elle étoit réellement guérie, elle ne le feroit pas si bien.

Digitized by Google

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des ſentimens qui lui reſtent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans ſa premiere jeuneſſe ; mais je les vois ſans avoir droit de m'en offenſer. Ce n'eſt pas de Julie de Wolmar qu'il eſt amoureux, c'eſt de Julie d'Etange ; il ne me hait point comme le poſſeſſeur de la perſonne qu'il aime ; mais comme le raviſſeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eſt point ſa maîtreſſe, la mere de deux enfans n'eſt plus ſon ancienne écoliere. Il eſt vrai qu'elle lui reſſemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle ſouvent le ſouvenir. Il l'aime dans le tems paſſé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'eſt pas une vaine ſubtilité, petite couſine, c'eſt une obſervation très-ſolide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroit. Je penſe même qu'elle ne ſeroit pas difficile à expliquer en cette occaſion par vos propres idées. Le tems où vous ſéparâtes ces deux amans fut celui où leur paſſion étoit à ſon plus

Digitized by Google

haut point de véhémence. Peut-être s'ils fussent restés plus long-tems ensemble se seroient-ils peu à peu refroidis; mais leur imagination vivement émue les a sans cesse offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'instant de leur séparation. Le jeune homme ne voyant point dans sa maîtresse les changemens qu'y faisoit le progrès du tems l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (2). Pour le rendre heureux il n'étoit pas question seulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonstances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis.

(2) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constans? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer; ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous

Digitized by Google

Elle eſt devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a gagné tourne en ce ſens à ſon préjudice; car c'eſt de l'ancienne & non pas d'une autre qu'il eſt amoureux.

L'erreur qui l'abuſe & le trouble eſt de confondre les tems & de ſe reprocher ſouvent comme un ſentiment actuel, ce qui n'eſt que l'effet d'un ſouvenir trop tendre; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le déſabuſer. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de ſon erreur, que de ſes lumieres. Lui découvrir le véritable état de ſon cœur ſeroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce ſeroit lui donner une affliction dangereuſe en ce que l'état de triſteſſe eſt toujours favorable à l'amour.

Délivré des ſcrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaiſance des ſouvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de réſerve, & les traits de ſa Julie ne ſont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y pût retrouver encore. J'ai penſé

qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui sert d'encouragement pour achever, il faloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si chéres. Vous qui contribuâtes à les faire naître pouvez plus contribuer que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela; charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de maniere qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme & la mere de mes enfans: j'efface un tableau par un autre, & couvre le passé du présent. On mene un courtier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en

faut uſer avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur eſt déjà refroidi, & leur offre dans l'éloignement des monſtres qui diſparoiſſent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expoſe qu'à des épreuves qu'ils peuvent ſoutenir; car la ſageſſe ne conſiſte pas à prendre indifféremment toutes ſortes de précautions, mais à choiſir celles qui ſont utiles & à négliger les ſuperflues. Les huit jours pendant leſquels je les vais laiſſer enſemble ſuffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais ſentimens & connoître ce qu'ils ſont réellement l'un à l'autre. Plus ils ſe verront ſeul-à-ſeul, plus ils comprendront aiſément leur erreur en comparant ce qu'ils ſentiront avec ce qu'ils auroient autrefois ſenti dans une ſituation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer ſans riſque à la familiarité dans laquelle ils vivront néceſſairement ſi mes vues ſont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conſeils qu'elle ne pouvoit refuſer de ſuivre ſans ſe faire tort

Digitized by Google

Quel plaisir je prendrois à lui donner cette preuve que je sens tout ce qu'elle vaut, si c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût se faire un mérite de sa confiance ! Mais quand elle n'auroit rien gagné sur son cœur, sa vertu resteroit la même ; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reste aujourd'hui quelque peine intérieure à souffrir, ce ne peut être que dans l'attendrissement d'une conversation de réminiscence qu'elle ne saura que trop pressentir, & qu'elle évitera toujours. Ainsi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vues qui me l'inspirent, & par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite cousine, jusqu'à mon retour. Quoique je n'aye pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en fassiez un mystere. J'ai pour maxime de ne point interposer de secrets entre les amis : ainsi je remets ceux-ci à votre discrétion ; faites-en l'usage que la prudence & l'amitié

Digitized by Google

vous inſpireront : je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XV.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

M. De Wolmar partit hier pour Etange, & j'ai peine à concevoir l'état de triſteſſe où m'a laiſſé ſon départ. Je crois que l'éloignement de ſa femme m'affligeroit moins que le ſien. Je me ſens plus contraint qu'en ſa préſence même ; un morne ſilence regne au fond de mon cœur ; un effroi ſecret en étouffe le murmure, &, moins troublé de deſirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime ſans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame ſe raſſure & perd ces indignes frayeurs ? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle ſa vue appaiſe mon trouble, ſes regards épurent mon cœur.

Digitized by Google

Tel eſt l'aſcendant du ſien qu'il ſemble toujours inſpirer aux autres le ſentiment de ſon innocence, & le repos qui en eſt l'effet. Malheureuſement pour moi ſa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la ſociété de ſes amis, & dans les momens que je ſuis forcé de paſſer ſans la voir, je ſouffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me ſens accablé; c'eſt un mot qu'elle me dit hier après le départ de ſon mari. Quoique juſqu'à cet inſtant elle eût fait aſſez bonne contenance, elle le ſuivit long-tems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au ſeul éloignement de cet heureux époux; mais je conçus à ſon diſcours que cet attendriſſement avoit encore une autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, & vous ſavez s'il m'eſt cher. Ne croyez pas pourtant que le ſentiment qui m'unit à lui, auſſi tendre & plus puiſſant que l'amour, en ait auſſi les foibleſſes. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre enſemble eſt interrom-

Digitized by Google

pue, l'eſpoir aſſuré de la reprendre bientôt nous conſole. Un état auſſi permanent laiſſe peu de viciſſitudes à craindre, & dans une abſence de quelques jours, nous ſentons moins la peine d'un ſi court intervalle que le plaiſir d'en enviſager la fin. L'affliction que vous liſez dans mes yeux vient d'un ſujet plus grave, & quoiqu'elle ſoit relative à M. de Wolmar, ce n'eſt point ſon éloignement qui la cauſe.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur ſur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes; un penchant mutuel ſe joint au devoir qui nous lie; il n'a point d'autres deſirs que les miens; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaiſirs à leur mere; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus vertueuſe, plus aimable que celle dont mon cœur eſt idolâtre, & je vais paſſer mes jours avec elle : vous-même contribuez à me les rendre chers en juſtifiant ſi bien mon eſtime & mes ſentimens pour vous. Un long & fâcheux procès prêt à finir va ramener dans nos bras le meil-

Digitized by Google

leur des peres : tout nous prospere ; l'ordre & la paix regnent dans notre maison ; nos domestiques sont zélés & fideles ; nos voisins nous marquent toute sorte d'attachement, nous jouissons de la bienveillance publique. Favorisée en toutes choses du Ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un grand secret, un seul chagrin l'empoisonne, & je ne suis pas heureuse. Elle dit ces derniers mots avec un soupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'est pas heureuse, me dis-je en soupirant à mon tour, & ce n'est plus moi qui l'empêche de l'être !

Cette funeste idée bouleversa dans un instant toutes les miennes & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute insupportable où ce discours m'avoit jetté, je la pressai tellement d'achever de m'ouvrir son cœur, qu'enfin elle versa dans le mien ce fatal secret & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade. Mde. de Wolmar sort actuellement du gynécée pour aller se promener avec ses enfans,

Digitized by Google

elle vient de me le faire dire. J'y cours ; Milord, je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le sujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XVI.

DE MDE. DE WOLMAR A SON MARI.

JE vous attends mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez en revenant Mde. d'Orbe ; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence ; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime ; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, & vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE XVII.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Mde. de Wolmar n'est pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désœuvrement où l'absence de son mari nous laisse & la béauté de la soirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du soleil nous nous rendîmes au rivage; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domestique, & nous nous embarquâmes avec quelques provisions pour le dîner. J'avois

Digitized by Google

pris un fusil pour tirer des besolets (1); mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte & pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeller de tems en tems des gros sifflets, des tiou-tiou, des crenets, des siffiassons (2), & je ne tirai qu'un seul coup de fort loin sur une grêbe que je manquai.

Nous passâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contre-cœur, non sans quelques représentations, & je vis aisément que nos gens auroient mieux goûté le poisson qu'ils avoient pris que la morale qui lui sauvoit la vie.

Nous avançâmes ensuite en pleine eau; puis par une vivacité de jeune homme

(1) Oiseau de passage sur le lac de Geneve. Le besolet n'est pas bon à manger.

(2) Diverses sortes d'oiseaux du lac de Geneve, tous très-bons à manger.

Digitized by Google

dont il ſeroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (3), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage (4). Là j'expliquois à Julie toutes les parties du ſuperbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & ſemble craindre de ſouiller de ſes eaux bourbeuſes le cryſtal azuré du lac. Je lui faiſois obſerver les redans des montagnes, dont les angles correſpondans & paralleles forment dans l'eſpace qui les ſépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyans & parés de toutes parts forment un tableau raviſſant; où la terre par-tout cultivée & par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigne-

(3) Terme des Bateliers du lac de Geneve. C'eſt tenir la rame qui gouverne les autres.

(4) Comment cela? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac ait deux lieues de large.

Digitized by Google

ron le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, & qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misere, je lui faisois sensiblement distinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richesse, le nombre & le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disois-je, que la terre ouvre son sein fertile & prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble sourire & s'animer au doux spectacle de la liberté ; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les tristes mazures, la bruyere & les ronces qui couvrent une terre à demi-déserte annoncent de loin qu'un maître absent y domine, & qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amusions agréablement à parcourir ainsi des yeux les côtes voisines, un séchard qui nous poussoit de biais vers la rive opposée, s'éleva, fraîchit considérablement, & quand nous songeâmes à revirer, la résistance

Digitized by Google

ſe trouva ſi forte qu'il ne fut plus poſſible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles ; il fallut regagner la rive de Savoye & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous & qui eſt preſque le ſeul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent ayant changé ſe renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faiſoit dériver plus bas le long d'une file de rochers eſcarpés où l'on ne trouve plus d'aſyle.

Nous nous mîmes tous aux rames, & preſque au même inſtant j'eus la douleur de voir Julie ſaiſie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureuſement elle étoit faite à l'eau & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croiſſoient avec le danger ; le ſoleil, la fatigue & la ſueur nous mirent tous hors d'haleine & dans un épuiſement exceſſif. C'eſt alors que retrouvant tout ſon courage Julie animoit le nôtre par ſes careſſes compatiſſantes ; elle nous eſſuyoit indiſtinctement à tous le viſage, & mêlant dans un vaſe du vin avec de l'eau de

peur d'ivreſſe, elle en offroit alternativement aux plus épuiſés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un ſi vif éclat que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé ſon teint d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ſes charmes étoit qu'on voyoit ſi bien à ſon air attendri que tous ſes ſoins venoient moins de frayeur pour elle que de compaſſion pour nous. Un inſtant ſeulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau briſé, & dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis diſtinctement ces mots : O mes enfans! faut-il ne vous voir plus? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connuſſe au vrai l'état du péril, je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté ſi touchante ſe débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roſes de ſon viſage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abor-

Digitized by Google

dant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoit donnés, & comme au fort du danger elle n'avoit songé qu'à nous, à terre il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dînâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu, & je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois ; dans les petites choses comme dans les grandes cette ame aimante se peint toujours.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte & le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, & songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma santé ils l'affermissent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil & du vent,

Digitized by Google

vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois; il n'eſt queſtion que de monter entre quelques rochers, & vous qui n'aimez pas la plaine en ſupporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous ſavez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permiſſion de mon retour. C'eſt là que je paſſai des jours ſi triſtes & ſi délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'eſt de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut ſi touchée. J'avois toujours deſiré de revoir la retraite iſolée qui me ſervit d'aſyle au milieu des glaces, & où mon cœur ſe plaiſoit à converſer en lui-même avec ce qu'il eût de plus cher au monde. L'occaſion de viſiter ce lieu ſi chéri, dans une ſaiſon plus agréable & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif ſecret de ma promenade. Je me faiſois un plaiſir de lui montrer d'anciens monumens d'une paſſion ſi conſtante & ſi malheureuſe.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des ſentiers tortueux & frais,

Digitized by Google

qui montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoissant mes anciens renseignemens, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux ames sensibles & paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, & charioit avec bruit du limon, du sable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde (5). Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite.

(5) Ces montagnes sont si hautes qu'une demi-heure après le soleil couché leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose qu'on apperçoit de fort loin.

Digitized by Google

Un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent, & au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrein où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre ; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de cryſtal. Quelques arbres fruitiers sauvages penchoient leurs têtes sur les nôtres ; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnoient, il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit & que je l'eus quelque tems contemplé : Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne sentez-vous point quelque émotion secrete à l'aspect d'un lieu

Digitized by Google

si plein de vous ? Alors sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher & lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, & plusieurs vers de Petrarque & du Tasse relatifs à la situation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après si long-tems, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : O Julie ! éternel charme de mon cœur ! Voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidele amant du monde. Voici le séjour où ta chére image faisoit son bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages ; la verdure & les fleurs ne tapissoient point ces compartimens ; le cours de ces ruisseaux n'en formoit point les divisions ; ces oiseaux n'y faisoient point entendre leurs ramages ; le vorace épervier, le corbeau funebre & l'aigle terrible des Alpes faisoient seuls retentir de leurs cris ces cavernes ; d'immenses glaces pendoient à tous ces rochers ; des festons de neige étoient le seul

Digitized by Google

ornement de ces arbres ; tout reſpiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux ſeuls de mon cœur me rendoient ce lieu ſupportable, & les jours entiers s'y paſſoient à penſer à toi. Voilà la pierre où je m'aſſeyois pour contempler au loin ton heureux ſéjour ; ſur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur ; ces cailloux tranchans me ſervoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je paſſai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportoit un tourbillon ; là je vins relire & baiſer mille fois la derniere que tu m'écrivis ; voilà le bord où d'un œil avide & ſombre je meſurois la profondeur de ces abymes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triſte départ je vins te pleurer mourante & jurer de ne te pas ſurvivre. Fille trop conſtamment aimée, ô toi pour qui j'étois né ! Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le tems que j'y paſſois à gémir de ton abſence ? ..... J'allois continuer, mais Julie, qui me voyant approcher du bord s'étoit effrayée & m'avoit ſaiſi la main, la ſerra ſans mot dire, en me regardant avec tendreſſe &

Digitized by Google

retenant avec peine un ſoupir ; puis tout-à-coup détournant la vue & me tirant par le bras : allons nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant, mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle voulut reſter ſeule, & je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois ; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous ſoupâmes triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le ſouper, nous fûmes nous aſſeoir ſur la grève en attendant le moment du départ. Inſenſiblement la lune ſe leva, l'eau devint plus calme, & Julie me propoſa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'aſſeyant à côté d'elle je ne ſongeai plus à quitter ſa main. Nous gardions un profond ſilence. Le bruit égal & meſuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant

Digitized by Google

assez gai des bécassines (6) me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristoit. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un Ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeller une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les sentimens délicieux qui rempliſſoient alors mon ame s'y retracerent pour l'affliger; tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

(6) La Bécassine du lac de Geneve n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la nôtre donne au lac durant les nuits d'été un air de vie & de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

Digitized by Google

E tanta fede, e sì dolci memorie,
E sì lungo costume (a) !

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur passé, tout revenoit, pour augmenter ma misere présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disois-je en moi-même, ces tems, cès tems heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas ! ils ne reviendront plus ; & nous vivons, & nous sommes ensemble, & nos cœurs sont toujours unis ! Il me sembloit que j'aurois porté plus patiemment sa mort ou son absence, & que j'avois moins souffert tout le tems que j'avois passé loin d'elle. Quand je gémissois dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageoit mon cœur; je me flattois qu'un instant de sa présence effaceroit toutes mes peines; j'envisageois au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle ; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, &,

(a). Et cette foi si pure & ces doux souvenirs & cette longue familiarité !

Metast.

Digitized by Google

preſque en la poſſédant encore, la ſentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agiterent par degrés juſqu'au déſeſpoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon eſprit des projets funeſtes, & dans un tranſport dont je frémis en y penſant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ſes bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin ſi forte que je fus obligé de quitter bruſquement ſa main pour paſſer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours ; un ſentiment plus doux s'inſinua peu à peu dans mon ame, l'attendriſſement ſurmonta le déſeſpoir ; je me mis à verſer des torrens de larmes, & cet état comparé à celui dont je ſortois n'étoit pas ſans quelque plaiſir. Je pleurai fortement, long-tems, & fus ſoulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris ſa main. Elle tenoit ſon mouchoir ; je le ſentis fort mouillé. Ah ! lui dis-je tout bas ! je vois que nos cœurs n'ont jamais ceſſé de s'enten-

Digitized by Google

s'entendre ! Il eſt vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce ſoit la derniere fois qu'ils auront parlé ſur ce ton. Nous recommencâmes alors à cauſer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes, ſans autre accident. Quand nous fûmes rentrés j'apperçus à la lumiere qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand beſoin de repos : elle ſe retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où ſans exception j'ai ſenti les émotions les plus vives. J'eſpere qu'elles ſeront la criſe qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reſte, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens ſont foiblement tentés & ſuccombent ! Pour Julie ; mes yeux le virent, & mon cœur le ſentit : elle ſoutint ce jour là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu ſoutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour reſter ſi loin d'elle ?

Digitized by Google

O Edouard ! quand ſéduit par ta maîtreſſe tu ſçus triompher à la fois de tes deſirs & des ſiens, n'étois-tu qu'un homme ? Sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le ſouvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

Fin de la quatrieme Partie.

Digitized by Google

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MILORD EDOUARD
A SAINT PREUX (1).

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long ſommeil de la raiſon. L'âge s'écoule, il ne t'en reſte plus que pour être ſage. A trente ans paſſés, il eſt tems de ſonger à ſoi; commence donc à rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

(1) Cette lettre paroit avoir été écrite avant la réception de la précédente.

Digitized by Google

Mon cher, votre cœur vous en a long-tems imposé sur vos lumieres. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capable ; vous avez pris le sentiment pour de la raison, & content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit est, je l'avoue, le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien senti né sait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs ; il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la premiere moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en sait apprécier les objets ; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

La jeunesse du sage est le tems de ses expériences, ses passions en sont les instrumens ; mais après avoir appliqué son

Digitized by Google

ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un cœur sensible peut éprouver de plaisirs & de peines a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un espace de douze ans vous avez épuisé tous les sentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres observations se sont portées sur des gens simples & sortant presque des mains de la nature, comme pour vous servir de piece de comparaison. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes sauté, pour ainsi dire à l'autre extrêmité : le génie supplée aux intermédiaires. Passé chez la seule nation d'hommes qui reste parmi les troupeaux divers dont la terre est couverte, si vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exister encore; vous avez appris à quels signes on reconnoit cet organe sacré de la volonté d'un pe-

Digitized by Google

ple, & comment l'empire de la raison publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & régnant ſur elle-même eſt celui dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouiſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous fûtes long-tems l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voilà toute votre gloire; elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez-en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos

Digitized by Google

yeux la figure de cette femme adorable qui la repréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chére image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes? Enthouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bornerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ſes devoirs d'épouſe & de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à ſon exemple? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philoſophe a peine à ſe vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un diſcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (2)? Prenez-y garde, mon

(2) Non, ce ſiecle de la philoſophie ne paſſera point ſans avoir produit un vrai philoſophe. J'en connois un, un ſeul, j'en conviens; mais c'eſt beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eſt dans mon pays qu'il exiſte. L'oſerai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eſt d'avoir ſçu reſter peu connu? Savant & modeſte Abauzit, que votre ſublime ſimplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'eſt

cher ; il regne encore dans vos lettres un ton de molleſſe & de langueur qui me déplait, & qui eſt bien plus un reſte de votre paſſion qu'un effet de votre caractere. Je hais par-tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage ? Malheureux ! Si Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voilà reſté ſeul avec elle ; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'eſpere pouvoir bientôt vous aller

---

pas vous que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne de vous admirer ; c'eſt Geneve que je veux illuſtrer de votre ſéjour : ce ſont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé ! Heureux le peuple où la jeuneſſe altiere vient abaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage ! Vénérable & vertueux vieillard ! vous n'aurez point été prôné par les beaux eſprits : leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges : au lieu de dépoſer comme eux votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate ; mais il mourut par la main de ſes Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

Digitized by Google

joindre. Vous savez à quoi ce voyage est destiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent suspect à moi-même ; pour résister j'ai pu me suffire, pour choisir il me faut les yeux d'un ami ; & je me fais un plaisir de rendre tout commun entre nous, la reconnoissance aussi-bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas ; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai si vous en êtes digne, & si vous méritez de me rendre les soins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en suis content ; ce n'est pas assez ; c'est de votre jugement que j'ai besoin dans un choix où doit présider la raison seule, & où la mienne peut m'abuser. Je ne crains pas les passions qui, nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense, nous laissent, quoiqu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illusion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans ; on a

Digitized by Google

quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner & dites-vous si toujours en proie à de vains regrets vous serez à jamais inutile à vous & aux autres, ou si reprenant enfin l'empire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je passerai par notre armée de Flandres où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez gueres m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres elles me touchent & m'instruisent; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Mde.

Digitized by Google

de Wolmar : ſi ſon ſort n'eſt pas heureux, qui doit oſer aſpirer à l'être ? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à ſon bonheur (3).

LETTRE II.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des tranſports de joie, la ſcene de Meillerie a été la criſe de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement raſſuré ſur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible eſt guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfere la triſteſſe d'un regret imaginaire à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un

(3) Le galimathias de cette lettre me plait, en ce qu'il eſt tout-à-fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'eſt jamais ſi philoſophe que quand il fait des ſottiſes, & ne raiſonne jamais tant que quand il ne ſait ce qu'il dit.

Digitized by Google

nom si cher & dont vous m'avez si bien fait sentir tout le prix. C'est le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix est au fond de mon ame comme dans le séjour que j'habite. Je commence à m'y voir sans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & si je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je sens plus de plaisir encore à me regarder comme l'enfant de la maison. La simplicité, l'égalité que j'y vois régner ont un attrait qui me touche & me porte au respect. Je passe des jours sereins entre la raison vivante & la vertu sensible. En fréquentant ces heureux époux, leur ascendant me gagne & me touche insensiblement, & mon cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend sans qu'on y songe le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuse! quelle charmante habitation! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, si l'aspect en paroit d'abord peu brillant, il est difficile de ne pas l'aimer aussi-tôt qu'on la connoit! Le goût que prend Mde. de Wolmar à remplir ses nobles devoirs,

Digitized by Google

à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, se communique à tout ce qui en est l'objet, à son mari, à ses enfans, à ses hôtes, à ses domestiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentissent point dans ce paisible séjour; mais on y trouve par-tout des cœurs contens & des visages gais. Si quelquefois on y verse des larmes, elles sont d'attendrissement & de joie. Les noirs soucis, l'ennui, la tristesse n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils sont le fruit.

Pour elle, il est certain qu'excepté la peine secrete qui la tourmente & dont je vous ai dit la cause dans ma précédente lettre (1), tout concourt à la rendre heureuse. Cependant avec tant de raisons de l'être, mille autres se désoleroient à sa place. Sa vie uniforme & retirée leur seroit insupportable; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuyeroient des soins domestiques; elles ne pourroient souffrir la campagne; la

(1) Cette précédente lettre ne se trouve point. On en verra ci-après la raison.

Digitized by Google

ſageſſe & l'eſtime d'un mari peu careſſant ; ne les dédommageroient ni de ſa froideur ni de ſon âge ; ſa préſence & ſon attachement même leur ſeroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriſeroient les plaiſirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne ſeroient à leur aiſe dans leur propre maiſon, que quand elles y ſeroient étrangeres. Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite ; on ne voit gueres que des gens de bien ſe plaire au ſein de leur famille & s'y renfermer volontairement ; s'il eſt au monde une vie heureuſe, c'eſt ſans doute celle qu'ils y paſſent. Mais les inſtrumens du bonheur ne ſont rien pour qui ne ſait pas les mettre en œuvre, & l'on ne ſent en quoi le vrai bonheur conſiſte qu'autant qu'on eſt propre à le goûter.

S'il faloit dire avec préciſion ce qu'on fait dans cette maiſon pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en diſant : *on y ſait vivre* ; non dans le ſens qu'on donne en France à ce mot, qui eſt d'avoir

Digitized by Google

avec autrui certaines manieres établies par la mode ; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il eſt né ; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de ſa famille ; elle a des enfans à la ſubſiſtance deſquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal ſoin de l'homme ſociable, & c'eſt auſſi le premier dont elle & ſon mari ſe ſont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens ; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs beſoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu aſſez mauvaiſe opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laiſſer ne leur pût ſuffire. Ils ſe ſont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre ; ils ont placé leur argent plus ſurement qu'avantageuſement : au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont

Digitized by Google

donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà, & l'exemple de leur conduite eſt le ſeul tréſor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il eſt vrai qu'un bien qui n'augmente point eſt ſujet à diminuer par mille accidens; mais ſi cette raiſon eſt un motif pour l'augmenter une fois, quand ceſſera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours? Il faudra le partager à pluſieurs enfans; mais doivent-ils reſter oiſifs? Le travail de chacun n'eſt-il pas un ſupplément à ſon partage, & ſon induſtrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de ſon bien? L'inſatiable avidité fait ainſi ſon chemin ſous le maſque de la prudence, & mene au vice à force de chercher la ſureté. C'eſt en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choſes humaines une ſolidité qui n'eſt pas dans leur nature. La raiſon même veut que nous laiſſions beaucoup de choſes au hazard, & ſi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de ſe donner ſans ceſſe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévita-

Digitized by Google

inévitables ! La seule précaution qu'il ait prise à ce sujet a été de vivre un an sur son capital, pour se laisser autant d'avance sur son revenu ; de sorte que le produit anticipe toujours d'une année sur la dépense. Il a mieux aimé diminuer un peu son fonds que d'avoir sans cesse à courir après ses rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu l'a déjà remboursé bien des fois de cette avance. Ainsi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépensé.

Les maîtres de cette maison jouissent d'un bien médiocre selon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fond je ne connois personne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais besoins. Ici la proportion est établie sur

un fondement qui la rend inébranlable ſavoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'eſt dans l'harmonie qui regne entre eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les domeſtiques font leur devoir, mais le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes ſont bien reçus, mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces peres eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; ſans ſonger qu'ils ne ſont pas ſeulement peres, mais hommes, & qu'ils

Digitized by Google

doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la ſageſſe. On ſuit ici des regles plus judicieuſes. On y penſe qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'eſt pas ſeulement de rendre ſon ſéjour riant afin que ſes enfans s'y plaiſent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & ne ſoient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus ſouvent au ſujet des amuſemens des deux couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des peres & meres eſt preſque toujours la premiere ſource du déſordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que ſon cœur & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame ſi ſenſible ſeroit-elle inſenſible aux plaiſirs? Au

Digitized by Google

contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle sait les goûter : mais ces plaisirs sont les plaisirs de Julie. Elle ne néglige ni ses propres commodités ni celles des gens qui lui sont chers, c'est-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour superflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une personne sensée; mais elle appelle ainsi tout ce qui ne sert qu'à briller aux yeux d'autrui, de sorte qu'on trouve dans sa maison le luxe de plaisir & de sensualité sans rafinement ni molesse. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuser au goût de son pere; encore y reconnoit-on toujours le sien qui consiste à donner moins de lustre & d'éclat que d'élégance & de graces aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carrosses; elle approuve assez cela; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours si ces

Digitized by Google

beaux vernis rendent les carroſſes plus commodes ? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup ſur les peintures ſcandaleuſes dont on orne à grands fraix ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux paſſans pour un homme de mauvaiſes mœurs que pour un homme de qualité ! Ce qui l'a ſur-tout révoltée a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou ſoutenu cet uſage, & que leurs carroſſes ne ſe diſtinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus laſcifs. J'ai été forcé de lui citer là-deſſus un mot de votre illuſtre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette eſpece. A peine eut-il jetté les yeux ſur les panneaux, qu'il partit en diſant au maître : montrez ce carroſſe à des femmes de la cour ; un honnête homme n'oſeroit s'en ſervir.

Comme le premier pas vers le bien eſt de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur eſt de ne point ſouffrir. Ces deux maximes qui bien entendues

épargneroient beaucoup de préceptes de morale, ſont chéres à Mde. de Wolmar. Le mal-être lui eſt extrêmement ſenſible & pour elle & pour les autres; & il ne lui ſeroit pas plus aiſé d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'homme droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui ſe contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit ſoulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'eſt l'exiſtence & non la vue des malheureux qui la tourmente: il ne lui ſuffit pas de ne point ſavoir qu'il y en a, il faut pour ſon repos qu'elle ſache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce ſeroit ſortir des termes de la raiſon que de faire dépendre ſon bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des beſoins de ſon voiſinage avec la chaleur qu'on met à ſon propre intérêt; elle en connoit tous les habitans; elle y étend pour ainſi dire l'enceinte de ſa famille, & n'épargne aucun ſoin pour en écarter tous les ſentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine eſt aſſujettie.

Digitized by Google

Milord, je veux profiter de vos leçons ; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le Ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convînt de naître ; la simplicité qui la rend sublime, devoit régner autour d'elle ; il lui faloit pour être heureuse vivre parmi des gens heureux. Si pour son malheur elle fût née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misere qui les

Digitized by Google

consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie ; la désolation commune l'eût accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misere & du désespoir. Le Villageois à son aise (2) a plus besoin de ses avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fourniſſent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent onéreux, & fassent aggraver sur eux les charges publi-

(2) Il y a près de Clarens un village appellé Moutru, dont la Commune seule est assez riche pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête homme de Subdélégué, pour rendre Messieurs de Moutru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chere !

Digitized by Google

ques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maisons où elle entre offrent bientôt un tableau de la sienne ; l'aisance & le bien-être y sont une de ses moindres influences, la concorde & les mœurs la suivent de ménage en ménage. En sortant de chez elle ses yeux ne sont frappés que d'objets agréables ; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore ; elle voit par-tout ce qui plait à son cœur, & cette ame si peu sensible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ses bienfaits. Non, Milord, je le répete, rien de ce qui touche à Julie n'est indifférent pour la vertu. Ses charmes, ses talens, ses goûts, ses combats, ses fautes, ses regrets, son séjour, ses amis, sa famille, ses peines, ses plaisirs & toute sa destinée, font de sa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plait le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse, &

qu'il n'en réſulte jamais d'abus. N'eſt pas toujours bienfaiſant qui veut, & ſouvent tel croit rendre de grands ſervices, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'eſt un diſcernement exquis dans la diſtribution de ſes bienfaits, ſoit par le choix des moyens de les rendre utiles, ſoit par le choix des gens ſur qui elle les répand. Elle s'eſt fait des regles dont elle ne ſe départ point. Elle ſait accorder & refuſer ce qu'on lui demande, ſans qu'il y ait ni foibleſſe dans ſa bonté, ni caprice dans ſon refus. Quiconque a commis en ſa vie une méchante action n'a rien à eſpérer d'elle que juſtice, & pardon s'il l'a offenſée; jamais faveur ni protection qu'elle puiſſe placer ſur un meilleur ſujet. Je l'ai vue refuſer aſſez ſéchement à un homme de cette eſpece une grace qui dépendoit d'elle ſeule. « Je vous ſouhaite » du bonheur, lui dit-elle, mais je n'y » veux pas contribuer, de peur de faire » du mal à d'autres en vous mettant en

Digitized by Google

» état d'en faire. Le monde n'eſt pas aſ-
» ſez épuiſé de gens de bien qui ſouf-
» frent, pour qu'on ſoit réduit à ſon-
» ger à vous ». Il eſt vrai que cette du-reté lui coûte extrêmement & qu'il lui eſt rare de l'exercer. Sa maxime eſt de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui eſt pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adreſſe de ſe mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité pareſſeuſe des riches qui payent en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable, & depuis qu'elle eſt mere de famille, elle en ſait mieux régler l'uſage. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il eſt auſſi le plus paſſager & le moins ſolide; & Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recommandations & des ſervices ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable & juſte. Sa pro-

Digitized by Google

tection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin & mérite de l'obtenir ; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils ſont bien, rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée ; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (3). Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tyrannifent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices. C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne

(3) L'homme ſorti de ſa premiere ſimplicité devient ſi ſtupide qu'il ne ſait pas même deſirer. Ses ſouhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

Digitized by Google

dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir, & donne les plus sûrs moyens de se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique, le bel-esprit visite les palais du prince, ses ports, ses troupes, ses arsenaux, ses villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le second ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux paysans leur condition douce, sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment souvent à courir; les filles aspirent à la parure bourgeoise, les garçons s'engagent dans un service étranger; ils croyent valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie &

de la liberté, l'air à la fois rogue & rampant des ſoldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les riſques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périſſent pour un qui réuſſit. S'ils s'obſtinent, on ne favoriſe point leur fantaiſie inſenſée, on les laiſſe courir au vice & à la miſere, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a perſuadés, des ſacrifices qu'ils font à la raiſon. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant ſoi-même; on n'a point avec les payſans les façons des villes, mais on uſe avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans ſon état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payſan qu'on ne porte à ſe conſidérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron, quand il eſt ici, manquent rarement d'aſ-

Digitized by Google

ſiſter aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeuneſſe déjà naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car quoi qu'on faſſe, jamais cinq ſols de paye & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & ſous les armes la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maîtreſſe, & la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, & ſur-tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle du villageois dans un état libre, ne ſe dépeuple en faveur des autres.

Je lui faiſois là-deſſus l'objection des talens divers que la nature ſemble avoir partagés aux hommes, pour leur donner

Digitized by Google

à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choſes à conſidérer avant le talent, ſavoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, eſt un être trop noble pour devoir ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Or de mille ſujets qui ſortent du village il n'y en a pas dix qui n'aillent ſe perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réuſſiſſent & font

fortune,

Digitized by Google

fortune, la font presque tous par les voies déshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état & se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir paysans. De ces mille s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête homme, pensez-vous qu'à tout prendre celui-là passe une vie aussi heureuse qu'il l'eût passée à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa premiere condition.

Pour suivre son talent il le faut connoître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment un petit paysan saura-t-il de lui-même distinguer les siens ? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent ; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition. Le vrai talent, le vrai gé-

Digitized by Google

nie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte. Guſtin mon jardinier prit le goût du deſſin pour m'avoir vu deſſiner; je l'envoyai apprendre à Lauſanne; il ſe croyoit déjà peintre, & n'eſt qu'un jardinier. L'occaſion, le deſir de s'avancer décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſez de ſentir ſon génie, il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il ſe faire cocher, parce qu'il mene bien ſon carroſſe? Un Duc ſe fera-t-il cuiſinier, parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre; penſez-vous que ce ſoit là l'ordre de la nature? Quand chacun connoitroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles? Combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle

Digitized by Google

à son secours le manége & la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire ? En multipliant indiscretement les sujets on les confond, le vrai mérite reste étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile sont tous pour le plus intriguant. S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir ; mais il faut se conduire par des regles plus sûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle ; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés ; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possedent fût exactement proportionné aux besoins de la société, & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à

Digitized by Google

un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penſerois que les talens des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous ſont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talens; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſeule ſimplicité que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talens ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle étoit l'aſſiſtance des mendians. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, & l'on ne refuſe l'aumône à aucun. Je lui

Digitized by Google

repréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre ; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches ; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de ſa qualité d'homme, en lui donnant le nom mépriſant de gueux ? Compatiſſant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer ? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche ; il eſt plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en ſert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point ſi ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raiſon ; ce que je ſais, c'eſt que mon mari qui ne cede point en bon ſens à vos philoſophes, & qui m'a ſouvent rapporté tout ce qu'ils diſent là-deſſus pour étouf-

Digitized by Google

ſer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'inſenſibilité, m'a toujours paru mépriſer ces diſcours & n'a point déſapprouvé ma conduite. Son raiſonnement eſt ſimple. On ſouffre, dit-il, & l'on entretient à grands fraix des multitudes de profeſſions inutiles dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le ſecourir, comme je paye un Comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on ſent à la tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renait ſans ceſſe. Si le grand nombre des mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres pro-

Digitized by Google

ſeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'eſt au Souverain de faire en ſorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profeſſion (4) faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi, continua Julie, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'Etat je ſais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie

(4) Nourrir les mendians c'eſt, diſent-ils, former des pépinieres de voleurs ; & tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians, mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſif prennent tellement le travail en averſion qu'ils aiment mieux voler & ſe faire pendre, que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé & refuſé, mais vingt liards auroient payé le ſouper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légere aumône s'il ſongeoit qu'elle peut ſauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort ? J'ai lû quelque part que les mendians ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il eſt naturel que les enfans s'attachent aux peres ; mais ces peres opulens & durs les méconnoiſſent, & laiſſent aux pauvres le ſoin de les nourrir.

pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort, & comment puis-je être ſûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon aſſiſtance & mendier un pauvre morceau de pain n'eſt pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de miſere, & que mon refus va réduire au déſeſpoir ? L'aumône que je fais donner à la porte eſt légere. Un demi-crutz (5) & un morceau de pain ſont ce qu'on ne refuſe à perſonne, on donne une ration double à ceux qui ſont évidemment eſtropiés. S'ils en trouvent autant ſur leur route dans chaque maiſon aiſée, cela ſuffit pour les faire vivre en chemin, & c'eſt tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui paſſe. Quand ce ne ſeroit pas pour eux un ſecours réel, c'eſt au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent gueres plus à donner & ſont une réponſe plus hon-

(5) Petite monnoie du pays.

Digitized by Google

nête qu'un, *Dieu vous assiste*; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Voilà comment j'en use avec ceux qui mendient, pour ainsi dire, sans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui se disent ouvriers & se plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le savent si bien qu'il ne s'en présente plus chez nous.

C'est ainsi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ses vertus de quoi combattre les vaines subtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces soins & d'autres semblables sont mis par elle au rang de ses plaisirs, &

Digitized by Google

rempliſſent une partie du tems que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres elle ſonge enſuite à elle-même, ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ſes vertus ; tant ſon motif eſt toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs ! Elle veut plaire à ſon mari qui aime à la voir contente & gaie ; elle veut inſpirer à ſes enfans le goût des innocens plaiſirs que la modération, l'ordre & la ſimplicité font valoir, & qui détournent le cœur des paſſions impétueuſes. Elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Julie a l'ame & le corps également ſenſibles. La même délicateſſe regne dans ſes ſentimens & dans ſes organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaiſirs, & long-tems elle n'aima ſi chérement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle ſent en paix cette volupté ſuprê-

Digitized by Google

me, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer avec celle-là : mais sa maniere de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent, & l'art de jouir est pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuses qui blessent la nature & dont son Auteur dédaigne l'hommage insensé, mais des privations passageres & modérées, qui conservent à la raison son empire, & servant d'assaisonnement au plaisir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux sens & n'est pas nécessaire à la vie change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin, que c'est à la fois une chaîne qu'on se donne & une jouissance dont on se prive, & que prévenir toujours les desirs n'est pas l'art de les contenter mais de les éteindre. Tout celui qu'elle employe à donner du prix aux moindres choses est de se les refuser vingt fois pour en jouir une. Cette ame simple se conserve ainsi son premier ressort; son goût ne s'use point; elle n'a jamais besoin de le ranimer par des excès, & je la vois sou-

Digitized by Google

vent ſavourer avec délice un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maîtreſſe d'elle-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe, car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine, & ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroit le plus ſingulier dans ſa tempérance, c'eſt qu'elle la ſuit ſur les mêmes raiſons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſatiété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mene, ſans conſidérer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires

Digitized by Google

Epicuriens pour ne vouloir jamais perdre une occaſion les perdent toutes, & toujours ennuyés au ſein des plaiſirs n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent comme les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté; & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

Voilà ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuiſine ſur-tout n'eſt pas négligée. La table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe; il y regne une ſenſualité ſans raffinement; tous

Digitized by Google

les mets ſont communs, mais excellens dans leurs eſpeces ; l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais, & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés ? Du gibier rare ? Du poiſſon de mer ? Des productions étrangeres ? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui croiſſent dans nos jardins, certains poiſſons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtiſſerie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chaſſe des gens de la maiſon ; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & con-

Digitized by Google

tente notre appétit les jours de réjouiſſance ; le ſervice eſt modeſte & champêtre, mais propre & riant ; la grace & le plaiſir y ſont, la joie & l'appétit l'aſſaiſonnent ; des ſurtouts dorés autour deſquels on meurt de faim, des cryſtaux pompeux chargés de fleurs pour tout deſſert ne rempliſſent point la place des mets ; on n'y fait point l'art de nourrir l'eſtomac par les yeux ; mais on y fait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup ſans s'incommoder, de s'égayer à boire ſans altérer ſa raiſon, de tenir table long-tems ſans ennui, & d'en ſortir toujours ſans dégoût.

Il y a au premier étage une petite ſalle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement laquelle eſt au rez de chauſſée. Cette ſalle particuliere eſt à l'angle de la maiſon & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux des richeſſes qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece eſt petite, mais ornée de tout ce qui peut

Digitized by Google

la rendre agréable & riante. C'eſt-là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert on ſait d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant le ſallon d'Apollon; mais ce ſallon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis; jamais on n'y mange quand on a des étrangers; c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le ſallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite: mais ce ſouper

Digitized by Google

ſouper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne ſais quel délicieux mêlange de familiarité, de plaiſir, d'union, d'aiſance que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre ſans qu'on m'eût averti de l'être; il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon cœur, & c'eſt là qu'à l'inſtance de Julie je repris l'uſage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle eſt ſi jolie! ne ſeroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractere pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne raſſemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domeſtiques & cau-

ſer plus en liberté ? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel ; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence ; elle ſe ſeroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui ; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne ſembler plus qu'une jolie femme, ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nouveau ſoin. J'y fus trompé les premiers jours, & ſans ſonger qu'elle n'étoit pas

Digitized by Google

miſe autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'oſai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me déſabuſai durant l'abſence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit ſe laſſer, ni cette ſimplicité touchante & voluptueuſe qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modeſtie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inſpire que du reſpect, & que la beauté rend plus impoſante. La dignité d'épouſe & de mere régnoit ſur tous ſes charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ſes traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans ſon maintien ni dans ſes manieres; ſon égalité, ſa candeur ne connurent jamais les ſimagrées. Elle uſoit ſeulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos ſentimens & nos idées par un ajuſtement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer ſur les cœurs l'empire du goût en faiſant de rien quelque

Digitized by Google

chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ses graces naturelles sans les couvrir; elle étoit éblouissante en sortant de sa toilette; je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus simple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ses soins : en fit-elle jamais autant pour l'amour ?

Ce goût de parure s'étend de la maîtresse de la maison à tout ce qui la compose. Le maître, les enfans, les domestiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout est tenu avec un soin qui marque qu'on n'est pas au-dessous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y est en effet, s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur (6).

(6) Cela me paroit inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſymétrie d'un grand Palais ; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille ; il n'y en a point dans le peuple qui le re-

Digitized by Google

Pour moi je trouve au moins que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun que de voir régner dans un palais la diſcorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymétrie & la régularité plaiſent à tous les

garde ; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être point un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand ; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables le plus magnifique eſt celui de la nature.

Digitized by Google

yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroit-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe. L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte (7) ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je

(7) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maître ; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes qu'il eſt forcé de coucher dans un bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier & jamais de ſa faim ; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied ; mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maîtreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans : chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

Digitized by Google

me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere.

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroit point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes.

Digitized by Google

Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faſte qu'on y voit briller ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes habitans, répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux & paiſibles, unis par des beſoins mutuels & par une réciproque bienveillance y concourt par divers ſoins à une fin commune : chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, & la ſeule ambition qu'on regarde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zele dans ceux qui obéiſſent, que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fût plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre ; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune que par l'augmentation du bien commun ; les maîtres mê-

Digitized by Google

mes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne ſauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choſes utiles & qu'elles y ſont toutes, en ſorte qu'on n'y ſouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puiſſe dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un luſtre, de la dorure, à l'inſtant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le néceſſaire, & nulle trace de ſuperflu, on eſt porté à croire que, s'il n'y eſt pas, c'eſt qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que ſi on le vouloit, il y régneroit avec la même profuſion : en voyant continuellement les biens refluer au-dehors par l'aſſiſtance du pauvre, on eſt porté à dire ; cette maiſon ne peut contenir toutes ſes richeſſes. Voilà, ce me ſemble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus inſtruit de ce qui ſervoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Mde. de Wolmar. n'eſt pas poſſible qu'un ſi modique reve-

Digitized by Google

nu ſuffiſe à tant de dépenſes. Ils ſe mirent à rire, & me firent voir que, ſans rien retrancher dans leur maiſon, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de ſe ruiner. Notre grand ſecret pour être riches, me dirent-ils, eſt d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il ſe peut dans l'uſage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, & ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſez grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu, l'échange s'en évite encore en les conſommant en nature, & dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me pa-

Digitized by Google

roit pas ſans inconvénient. Outre les ſoins importuns auxquels elle aſſujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte probablement ſur le gain que feroient avec vous vos fermiers : car le travail ſe fera toujours avec plus d'économie & la récolte avec plus de ſoin par un payſan que par vous. C'eſt une erreur, me répondit Wolmar ; le payſan ſe ſoucie moins d'augmenter le produit que d'épargner ſur les fraix, parce que les avances lui ſont plus pénibles que les profits ne lui ſont utiles ; comme ſon objet n'eſt pas tant de mettre un fond en valeur que d'y faire peu de dépenſe, s'il s'aſſure un gain actuel c'eſt bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuiſant, & le mieux qui puiſſe arriver eſt qu'au lieu de l'épuiſer il la néglige. Ainſi pour un peu d'argent comptant recueilli ſans embarras, un propriétaire oiſif prépare à lui ou à ſes enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de ſon patrimoine.

D'ailleurs, pourſuivit M. de Wolmar, je ne diſconviens pas que je ne faſſe la

culture de mes terres à plus grands frais que ne feroit un fermier ; mais auſſi le profit du fermier c'eſt moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure le produit eſt beaucoup plus grand ; de ſorte qu'en dépenſant davantage, je ne laiſſe pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépenſe n'eſt qu'apparent, & produit réellement une très-grande économie : car, ſi d'autres cultivoient nos terres, nous ſerions oiſifs ; il faudroit demeurer à la ville, la vie y ſeroit plus chere ; il nous faudroit des amuſemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous ſeroient moins ſenſibles. Ces ſoins que vous appellez importuns ſont à la fois nos devoirs & nos plaiſirs ; graces à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne ſont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaiſies ruineuſes dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amuſement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille,

Digitized by Google

vous n'y verrez que des choſes utiles, qui ne nous coûtent preſque rien, & nous épargnent mille vaines dépenſes. Les ſeules denrées du cru couvrent notre table, les ſeules étoffes du pays compoſent preſque nos meubles & nos habits : rien n'eſt mépriſé parce qu'il eſt commun, rien n'eſt eſtimé parce qu'il eſt rare. Comme tout ce qui vient de loin eſt ſujet à être déguiſé ou falſifié, nous nous bornons par délicateſſe autant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'eſt pas ſuſpecte. Nos mets ſont ſimples, mais choiſis. Il ne manque à notre table pour être ſomptueuſe, que d'être ſervie loin d'ici ; car tout y eſt bon, tout y ſeroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui comme vous voyez n'eſt pas négligée, mais l'élégance y préſide ſeule, la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes & celui qu'elles ont

Digitized by Google

réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois eſt toujours bien; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule, & dans ſa modeſte ſimplicité il tire de la convenance des choſes des regles inaltérables & ſûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus;

Digitized by Google

parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne ſauroit porter deux habits en même tems ni dîner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien-être ne riſque point de ſe ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins on peut ſe mettre au-deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre ſans changer notre maniere de vivre; car il ne ſe fait ici preſque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépenſons nous rend de quoi dépenſer beaucoup plus.

Hé bien! Milord, rien de tout cela ne paroit au premier coup d'œil. Par-tout un air de profuſion couvre l'ordre qui le donne; il faut du tems pour appercevoir des loix ſomptuaires qui menent à l'aiſance & au plaiſir, & l'on a d'abord

Digitized by Google

peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant le contentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la nature ? Comment épuiſeroit-on ſon héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſommant que ſes revenus ? Quand chaque année on eſt ſûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court ? Ici le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir ; on jouit à la fois de ce qu'on dépenſe & de ce qu'on recueille, & les divers tems ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

Je ſuis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai par-tout vu régner le même eſprit. Toute la broderie & la dentelle ſortent du gynécée ; toute la toile eſt filée dans la baſſe-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoye à des manufactures dont on

Digitized by Google

on tire en échange des draps pour habiller les gens ; le vin, l'huile & le pain ſe font dans la maiſon ; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut conſommer ; le boucher ſe paye en bétail ; l'épicier reçoit du bled pour ſes fournitures ; le ſalaire des ouvriers & des domeſtiques ſe prend ſur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maiſons de la ville ſuffit pour l'ameublement de celles qu'on habite ; les rentes ſur les fonds publics fourniſſent à l'entretien des maîtres & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet ; la vente des vins & des bleds qui reſtent donne un fonds qu'on laiſſe en réſerve pour les dépenſes extraordinaires ; fonds que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément que le profit du travail qui ſe fait dans ſa maiſon, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainſi le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue, & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Digitized by Google

Bien plus : les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſir & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le caffé ; chez ſa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût ; elle s'eſt bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le ſallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'eſt une petite ſenſualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguiſe & regle à la fois ſa gourmandiſe. Au contraire, elle met à deviner & ſatisfaire les goûts de ſon pere & de ſon mari une attention ſans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaiſir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suiſſe : elle ne manque jamais après le ſouper de faire ſervir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces

Digitized by Google

vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le Rancio, le Cherez, le Malaga, le Chassaigne, le Syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir ne sont en effet que des vins de Lavaux diversement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont

manquent tous les autres ; c'eſt le plaiſir qu'elle a pris à les préparer. Ah ! reprit-elle, ils ſeront toujours exquis !

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de ſoins divers le déſœuvrement & l'oiſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie, les viſites & les ſociétés extérieures, ne trouvent gueres ici de place. On fréquente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujettir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſément qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite ; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (8) ; mais c'eſt

(8) Je crois qu'un de nos beaux eſprits voyageant dans ce pays là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Catesby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicules, pour prix de leur hoſpitalité.

Digitized by Google

par la disposition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur est intéressante. Avec une ame saine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à se rendre mutuellement la vie heureuse ? Tous les soirs Julie contente de sa journée n'en desire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au Ciel un jour semblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, & qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelque endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort ; d'anciens officiers retirés du service ; des commerçans ennuyés de s'enri-

Digitized by Google

chir ; de ſages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modeſtie & des bonnes mœurs ; voilà le cortege que Julie aime raſſembler autour d'elle. Son mari n'eſt pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus ſages à leurs dépens, reviennent ſans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de ſa vie, ce ne ſont point les aventures merveilleuſes du riche Sindbad racontant au ſein de la molleſſe orientale comment il a gagné ſes tréſors : ce ſont les relations plus ſimples de gens ſenſés que les caprices du ſort & les injuſtices des hommes ont rebutés des faux biens vainement pourſuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payſans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoiſe des caracteres plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes que ſous le maſque uniforme des

Digitized by Google

habitans des villes, où chacun se montre comme sont les autres, plutôt que comme il est lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à se former sur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ses tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens & la raison le frappent, & qu'il se plait à faire causer. Il l'amene à sa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politesse & les airs de son état, mais la bienveillance & l'humanité de son caractere. On retient le bonhomme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manieres rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne sort point avec lui de ce tendre & touchant

Digitized by Google

reſpect dû à la vieilleſſe infirme qu'honore une longue vie paſſée ſans reproche. Le vieillard enchanté ſe livre à l'épanchement de ſon cœur ; il ſemble reprendre un moment la vivacité de ſa jeuneſſe. Le vin bu à la ſanté d'une jeune Dame en réchauffe mieux ſon ſang à demi-glacé. Il ſe ranime à parler de ſon ancien tems, de ſes amours, de ſes campagnes, des combats où il s'eſt trouvé, du courage de ſes compatriotes, de ſon retour au pays, de ſa femme, de ſes enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs diſcours de ſon âge ſortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture ; & quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe après le dîner dans ſa chambre, & en rapporte un petit préſent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don ſimple & de leur goût dont elle l'a ſecre-

Digitized by Google

tement chargé pour eux. Ainſi ſe forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaiſon des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieilleſſe, à eſtimer la ſimplicité & à diſtinguer le mérite dans tous les rangs. Les payſans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maiſon reſpectable & admis à la table des maîtres, ne ſe tiennent point offenſés d'en être exclus ; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge ; ils ne diſent point, nous ſommes trop pauvres, mais, nous ſommes trop jeunes pour être ainſi traités ; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'eſpoir de le partager un jour les conſolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumiere, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a

ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouit une ſeconde fois, & toute la maiſon croit jouir auſſi des honneurs rendus à ſon chef. Tous béniſſent de concert cette famille illuſtre & généreuſe qui donne exemple aux grands & refuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plait aux ames bienfaiſantes. S'il eſt des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrachent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant au coin d'un foyer ruſtique.

C'eſt ainſi qu'un ſentiment agréable & doux peut couvrir de ſon charme une vie inſipide à des cœurs indifférens: c'eſt ainſi que les ſoins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amuſemens par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut don-

Digitized by Google

ner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt développée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la ſolitude pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'inſtruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus; elle agit. Comme elle

Digitized by Google

ſe leve une heure plus tard que ſon mari, elle ſe couche auſſi plus tard d'une heure. Cette heure eſt le ſeul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroit jamais aſſez longue pour tous les ſoins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire ſur l'économie de cette maiſon & ſur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur ſort, ils en jouiſſent paiſiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laiſſer avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domeſtiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens ſenſés la jouiſſance d'un bien médiocre, auſſi ſagement conſervé qu'il fut honnêtement acquis.

Digitized by Google

LETTRE III. (1)

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils ſont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une ſociété d'autant plus charmante qu'il n'eſt rien reſté dans le fond des cœurs qu'on veuille ſe cacher l'un à l'autre. Quel plaiſir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas une marque d'eſtime de Julie & de ſon mari, que je ne me diſe avec une certaine fierté d'ame : enfin j'o-

(1) Deux lettres écrites en différens tems rouloient ſur le ſujet de celle-ci, ce qui occaſionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une ſeule. Au reſte, ſans prétendre juſtifier l'exceſſive longueur de pluſieurs des lettres dont ce recueil eſt compoſé, je remarquerai que les lettres des ſolitaires ſont longues & rares, celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'obſerver cette différence pour en ſentir à l'inſtant la raiſon.

Digitized by Google

ſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpere honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne avec la conſcience de ſa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher? Non, Milord, je ſens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'angloiſe, réunis & dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Mi-

Digitized by Google

lord, l'amitié ! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue oſe être ton interprête ? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela ! O veillées de Beſançon ! momens conſacrés au ſilence & recueillis par l'amitié ! O Bomſton ! ame grande, ami ſublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il eſt ſûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueillis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le pro-

Digitized by Google

noncer ſans gêne. Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retienne le ſentiment & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

Deux heures ſe ſont ainſi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extaſe, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeûner, les enfans ſont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere ; mais au lieu d'aller enſuite s'enfermer avec eux dans le gynécée ſelon ſa coutume ; pour nous dédommager en quelque ſorte du tems perdu ſans nous voir, elle les a fait reſter avec elle, & nous ne nous ſommes point quittés juſqu'au dîner. Henriette qui commence à ſavoir tenir l'aiguille, travailloit aſſiſe devant la Fanchon qui faiſoit de la dentelle, & dont l'oreiller poſoit ſur le doſſier de ſa petite chaiſe. Les deux garçons feuilletoient ſur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les ſujets au cadet. Quand il ſe trompoit, Henriette attentive & qui ſait le recueil par cœur avoit ſoin de le corriger.

Digitized by Google

corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle eſtampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de ſe lever, d'aller & venir de ſa chaiſe à la table & de la table à ſa chaiſe. Ces promenades ne lui déplaiſoient pas & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiſer, que ſa bouche enfantine ſait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déjà plus ſavante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui ſe prenoient & ſe donnoient ſans beaucoup de ſoin, mais auſſi ſans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés ſous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfans; nous étions ſon mari & moi encore autour de la table à thé liſant la gazette, à laquelle elle prêtoit aſſez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement ſingulier de ſon peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions ſur le bon naturel de cette

nation douce & bienveillante, que toutes haïſſent & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang ſuprême, que le plaiſir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit ſon mari d'un ton qu'il m'eût dû laiſſer prendre ; il y a long-tems que nous ſommes tous vos ſujets. A ce mot, ſon ouvrage eſt tombé de ſes mains, elle a tourné la tête & jetté ſur ſon digne époux un regard ſi touchant, ſi tendre, que j'en ai treſſailli moi-même. Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard ? Nos yeux ſe ſont auſſi rencontrés. J'ai ſenti à la maniere dont ſon mari m'a ſerré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expanſive agiſſoit autour d'elle, & triomphoit de l'inſenſibilité même.

C'eſt dans ces diſpoſitions qu'a commencé le ſilence dont je vous parlois ; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans ; encore, auſſi-tôt que nous avons ceſſé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le

Digitized by Google

recueillement universel. C'est la petite surintendante qui la premiere s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légere contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger notre attendrissement a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme (*a*).

Que de choses se sont dites sans ouvrir la bouche! Que d'ardens sentimens se sont communiqués sans la froide entremise de la parole! Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout-à-fait fixés sur ses trois enfans, & son cœur ravi dans une si délicieuse extase animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait

(*a*) Les langues se taisent mais les cœurs parlent. *Marini.*

Digitized by Google

finir. L'aîné, qui s'amuſoit aux images ; voyant que les onchets empêchoient ſon frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit raſſemblés, & lui donnant un coup ſur la main, les a fait ſauter par la chambre. Marcellin s'eſt mis à pleurer ; & ſans s'agiter pour le faire taire, Mde. de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'eſt tû ſur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, ſans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonſtance qui n'étoit rien m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me ſouviens pas, en y penſant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât ſi peu & qui fuſſent moins incommodes. Ils ne quittent preſque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils ſoient là. Ils ſont vifs, étourdis, ſémillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils ſont diſcrets avant de ſavoir ce que c'eſt que diſcrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce ſujet m'a conduit, c'étoit que cela ſe fît comme de ſoi-même, &

Digitized by Google

qu'avec une si vive tendresse pour ses enfans, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusemens; on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mere est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parût plus douce à considérer que l'inquiete sollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'acccordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de sujets de l'être: une activité superflue sied si bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature & davantage à leur mere; je leur aurois presque desiré des défauts pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé long-tems de ces

Digitized by Google

réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfans : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent ? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'est là que m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir sous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse maternelle. Long-tems, m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions

Digitized by Google

prématurées, & durant ma premiere groſſeſſe, effrayée de tous mes devoirs & des ſoins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois ſouvent à Monſieur de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un obſervateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le ſang-froid d'un philoſophe ? Il remplit & paſſa mon attente ; il diſſipa mes préjugés & m'apprit à m'aſſurer avec moins de peine un ſuccès beaucoup plus étendu. Il me fit ſentir que la premiere & plus importante éducation, celle préciſément que tout le monde oublie (2), eſt de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui ſe piquent de lumieres eſt de ſuppoſer les enfans raiſonnables dès leur naiſſance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils ſachent parler. La raiſon eſt l'inſtrument qu'on penſe employer à les inſtruire, au lieu que les autres inſtrumens doivent ſervir à former celui-là, & que de toutes les

(2) Locke lui-même, le ſage Locke l'a oubliée ; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

Digitized by Google

inſtructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement eſt la raiſon même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins, & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne laſſe enfin l'enfant qu'on veut élever ainſi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes; les parens ne pouvant plus ſupporter le tracas des enfans ſont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres, comme ſi l'on pouvoit jamais eſpérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet

Digitized by Google

ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge; une vie appliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, mal-sains, plutôt hébêtés que raisonnables, & l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

Digitized by Google

Quand toutes ces instructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espece, chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie & son caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres sont bons & sains en eux-mêmes, selon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (3). Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend bel-

(3) Cette doctrine si vraie me surprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

Digitized by Google

les & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le syſtême univerſel. Tout homme a ſa place aſſignée dans le meilleur ordre des choſes, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours ſous une même formule, ſans égard à la prodigieuſe diverſité des eſprits ? Qu'on donne à la plupart des inſtructions nuiſibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en ſubſtituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indiſtinctement aux mêmes choſes tant de talens divers on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des ſoins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat paſſager & frivole qu'on leur préfere, ſans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin pour le prix de

tant de peine indiſcretement priſe, tous ces petits prodiges deviennent des eſprits ſans force & des hommes ſans mérite, uniquement remarquables par leur foibleſſe & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie, mais j'ai peine à les accorder avec vos propres ſentimens ſur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, ſoit pour ſon propre bonheur, ſoit pour le vrai bien de la ſociété. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raiſonnable & de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les paſſions, en perfectionnant la raiſon, en corrigeant la nature.... Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot eſt beau; mais avant que de l'employer, il faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponſe très-péremptoire, à ce qu'il me ſembloit, étoit de nier le principe; c'eſt ce que j'ai fait. Vous ſup-

Digitized by Google

posez toujours que cette diverſité d'eſprits & de génies qui diſtingue les individus eſt l'ouvrage de la nature ; & cela n'eſt rien moins qu'évident. Car enfin, ſi les eſprits ſont différens, ils ſont inégaux, & ſi la nature les a rendus inégaux, c'eſt en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or quant aux ſens & à la mémoire, il eſt prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne ſont point la meſure de l'eſprit des hommes ; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des paſſions qui nous animent, & il eſt encore prouvé que tous les hommes ſont par leur nature ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du degré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Que ſi la diverſité des eſprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'eſt-à-dire des diverſes idées, des divers ſentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonſtances où nous nous

Digitized by Google

trouvons, & toutes les impreſſions que nous recevons : bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractere de leur eſprit, il faudroit au contraire ſe hâter de déterminer convenablement ce caractere par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas ſa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorſqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui ſont dans la cour. Ils ſont de la même portée ; ils ont été nourris & traités de même ; ils ne ſe ſont jamais quittés : cependant l'un des deux eſt vif, gai, careſſant, plein d'intelligence : l'autre lourd, peſant, hargneux ; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La ſeule différence des tempéramens a produit en eux celle des caracteres, comme la ſeule différence de l'organiſation intérieure produit en nous celle des eſprits ; tout le reſte a été ſemblable... ſemblable ? ai-je interrompu ; quelle différence ? Combien de petits objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre ! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans

Digitized by Google

que vous vous en soyez apperçu ! Bon, a-t-il repris, vous voilà raisonnant comme les astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés sous le même aspect avoient des fortunes si diverses, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils soutenoient que, vu la rapidité des Cieux, il y avoit une distance immense du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, si l'on eût pu marquer les deux instans précis de leurs naissances, l'objection se fût tournée en preuve.'

Laissons, je vous prie, toutes ces subtilités, & nous en tenons à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à sa place. Platon votre maître ne soutenoit-il pas que tout le savoir humain,

Digitized by Google

toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis ; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà ? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées ; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit il faudroit changer l'organiſation intérieure ; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il ſeroit tout auſſi aiſé de faire un blond d'un brun, & d'un ſot un homme d'eſprit. C'eſt donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers eſprits ſur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de ſe montrer tels qu'ils ſont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils ſe déguiſent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occaſions importantes reprendre leur caractere originel, &

Digitized by Google

& s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoiſſent plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel, mais au contraire de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere il faut l'étudier, attendre paiſiblement qu'il ſe montre, lui fournir les occaſions de ſe montrer, & toujours s'abſtenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves; l'un veut être preſſé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme; à tel autre il eſt même funeſte de ſavoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raiſon; c'eſt elle qui fait ſortir le caractere & lui donne ſa véritable forme; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il

Digitized by Google

n'y a point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en oppoſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi, je les trouve parfaitement d'accord; chaque homme apporte en naiſſant un caractere, un génie & des talens qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre n'ont pas beſoin pour être heureux du développement de leurs facultés, & leurs talens enfouis ſont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins beſoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à ſoi-même & aux autres de tout ſon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & ſur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'eſpece, chacun fait ce que font tous les autres; l'exemple eſt la ſeule regle, l'habitude eſt le ſeul talent, & nul

Digitized by Google

n'exerce de ſon ame que la partie commune à tous. Dans le ſecond, on s'applique à l'individu, à l'homme en général; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le ſuit auſſi loin que la nature le mene, & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes ſe contrediſent ſi peu que la pratique en eſt la même pour le premier âge. N'inſtruiſez point l'enfant du Villageois, car il ne lui convient pas d'être inſtruit. N'inſtruiſez pas l'enfant du Citadin, car vous ne ſavez encore quelle inſtruction lui convient. En tout état de cauſe, laiſſez former le corps, juſqu'à ce que la raiſon commence à poindre : alors c'eſt le moment de la cultiver.

Tout celá me paroitroit fort bien, ai-je dit, ſi je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'eſt de laiſſer prendre aux enfans mille mauvaiſes habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux,

Digitized by Google

parce que cet exemple eſt commode à ſuivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occaſion leur indiſcrete volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables... mais, a repris M. de Wolmar, il me ſemble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'eſt ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'eſt préciſément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y eſt-elle priſe? Qu'a-t-elle ſubſtitué au joug de la diſcipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'inſtant, celui de la néceſſité; mais en vous détaillant ſa conduite, elle vous fera mieux entendre ſes vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer ſa méthode, & après une courte pauſe, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les enfans bien nés, mon aimable ami! Je ne préſume pas autant de nos ſoins que M. de Wolmar. Malgré ſes maximes, je doute qu'on puiſſe jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puiſſe être tourné à

Digitized by Google

bien : mais au surplus, convaincue de la bonté de sa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere espérance est que des méchans ne seront pas sortis de mon sein ; la seconde est d'élever assez bien les enfans que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel ; c'est de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les soins de mes jours sont destinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je songeai que l'enfance est presque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que durant la foiblesse du premier

âge, la nature assujettit les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, & dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il seroit possible, de lui laisser tout l'usage de ses petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages; l'un d'écarter de son ame naissante le mensonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naissent de l'esclavage, & qu'on est contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé tout comme les payſans à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déjà dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui,

Digitized by Google

à force de délicateſſe & de ſoins, affoiblit, efféminе un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expoſe pour toute ſa vie aux périls inévitables dont elle veut le préſerver un moment, & pour lui ſauver quelques rhumes dans ſon enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleuréſies, des coups de ſoleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'eſt lorſque non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'inſenſée indulgence des meres à qui l'on ne complait qu'en ſervant toutes les fantaiſies de leurs enfans. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui ſentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeſtique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en ſecret aux fauſſes complaiſances qu'on a pour eux. C'eſt ici que je crois ſuivre une route nouvelle & ſûre pour rendre à la fois un enfant libre,

Digitized by Google

paisible, caressant, docile, & cela par un moyen fort simple, c'est de le convaincre qu'il n'est qu'un enfant.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les premieres voix qui lui sont suggérées par la nature sont les cris & les plaintes; qu'elle lui a donné une figure si douce & un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image

Digitized by Google

de l'empire & de la ſervitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penſer qu'il fût plutôt ſervi par devoir que par pitié. Ce point eſt, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'eſt un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre, pour prévenir en lui cet inſtinct ſi prompt à diſtinguer les ſervices mercenaires des domeſtiques, de la tendreſſe des ſoins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employé a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impoſſibilité où le tient ſon âge de vivre ſans notre aſſiſtance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les ſecours qu'on eſt forcé de recevoir d'autrui ſont des actes de dépendance; que les domeſtiques ont une véritable ſupériorité ſur lui, en ce qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'eux, tandis qu'il ne leur eſt bon à rien; de ſorte que, bien loin de tirer vanité de leurs ſervices, il les reçoit avec une ſorte d'humiliation, comme un témoignage de ſa foibleſſe, & il aſpire ardemment au tems où il ſera aſſez grand & aſſez

Digitized by Google

fort pour avoir l'honneur de ſe ſervir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, ſeroient difficiles à établir dans des maiſons où le pere & la mere ſe font ſervir comme des enfans: mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ſes fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres n'eſt qu'un échange perpétuel de ſervices & de ſoins, je ne crois pas cet établiſſement impoſſible. Cependant il me reſte à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs beſoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaiſies, ou comment ils ne ſouffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domeſtique qui traitera de fantaiſie un véritable beſoin ?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée ſe fait des monſtres de tout. Les vrais beſoins ſont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un ſeul moment. Penſez-vous qu'un enfant qui n'eſt point gêné, puiſſe aſſez ſouffrir de l'humeur de ſa gouvernante ſous les yeux d'une mere, pour en être

Digitized by Google

incommodé ? Vous ſuppoſez des inconvéniens qui naiſſent de vices déjà contractés, ſans ſonger que tous mes ſoins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La méſintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut aſſujettir l'autre à ſes caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni ſur l'enfant, dont on n'exige rien, ni ſur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai ſuivi en cela tout le contre-pied des autres meres, qui font ſemblant de vouloir que l'enfant obéiſſe au domeſtique, & veulent en effet que le domeſtique obéiſſe à l'enfant. Perſonne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaiſance qu'il en a pour eux. Par-là, ſentant qu'il n'a ſur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il ſe rend docile & complaiſant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres le ſien s'attache à eux à ſon tour; car on aime en ſe faiſant aimer; c'eſt l'infaillible effet de l'amour-propre, & de cette affection réciproque, née

Digitized by Google

de l'égalité, réſultent ſans effort les bonnes qualités qu'on prêche ſans ceſſe à tous les enfans, ſans jamais en obtenir aucune.

J'ai penſé que la partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa miſere, ſa foibleſſe, ſa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le peſant joug de la néceſſité que la nature impoſe à l'homme; & cela, non-ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais ſur-tout afin qu'il connoiſſe de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-deſſus de ſa portée, & que rien d'humain ne lui ſemble étranger à lui.

Induits dès leur naiſſance par la molleſſe dans laquelle ils ſont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils deſirent, à penſer que tout doit céder à leurs fantaiſies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & ſouvent ils ne s'en corrigent

Digitized by Google

qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs; or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons & salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfans sortoient de l'état de nature presque en naissant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscrétion. J'ai vu que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elles croîtroient avec ma complaisance; qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai

Digitized by Google

que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde eſt accordé ſans condition dès la premiere demande, & l'on eſt très-indulgent là-deſſus : mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flatteries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu qu'il a ceſſé de les employer ; du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiſeau qu'il voudroit tenir ; car il ſent la même impoſſibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte ſinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuſe, ſinon qu'il n'a pu l'obtenir ; & loin de battre la table contre laquelle il ſe bleſſe, il ne battroit pas la perſonne qui lui réſiſte. Dans tout ce qui le chagrine il ſent l'empire de la néceſſité, l'effet de ſa propre foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui .... Un moment! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre ; je preſſens votre objection ; j'y vais venir à l'inſtant.

Digitized by Google

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur céder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire ſont tous pernicieux & preſque toujours ſans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà préciſément ce qui eſt arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdiſſoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à préſent dans la maiſon que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il ſouffre; c'eſt la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il ſe tait à l'inſtant qu'il ne ſouffre plus. Auſſi fais-je une très-grande attention à ſes pleurs, bien ſûre qu'il n'en verſe jamais en vain. Je gagne à cela de ſavoir à point nommé quand il ſent de

Digitized by Google

la douleur & quand il n'en ſent pas ; quand il ſe porte bien & quand il eſt malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaiſie, & ſeulement pour ſe faire appaiſer. Au reſte, j'avoue que ce point n'eſt pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes : car comme rien n'eſt plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voyent jamais que l'inſtant préſent, elles ne ſongent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage. Le pis eſt que l'obſtination qu'il contracte tire à conſéquence dans un âge avancé. La même cauſe qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & inſupportable toute ſa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en ſouriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voyent aiſément le deſir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuſe, ils doivent ſuppoſer des raiſons ſans les demander. C'eſt un autre avantage qu'on gagne à uſer avec eux d'autorité plutôt

que

Digitized by Google

que de perſuaſion dans les occaſions néceſſaires : car comme il n'eſt pas poſſible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raiſon qu'on a d'en uſer ainſi, il eſt naturel qu'ils la ſuppoſent encore quand ils ſont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a ſoumis quelque choſe à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent ſophiſtes, ſubtils, de mauvaiſe foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au ſilence ceux qui ont la foibleſſe de s'expoſer à leurs petites lumieres. Quand on eſt contraint de leur rendre compte des choſes qu'ils ne ſont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, ſitôt qu'elle eſt au-deſſus de leur portée. En un mot, le ſeul moyen de les rendre dociles à la raiſon n'eſt pas de raiſonner avec eux ; mais de les bien convaincre que la raiſon eſt au-deſſus de leur âge : car alors ils la ſuppoſent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juſte ſujet de penſer autrement. Ils ſavent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils ſont ſûrs qu'on les aime, & les enfans ſe trompent ra-

rement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voyent, autant qu'il est possible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas, non plus, que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots quand on les interroge, sans jamais parler de leur chef, & sur-tout sans qu'ils s'ingerent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mere aussi tendre! Pythagore n'étoit pas plus sévere à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne

Digitized by Google

es traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir ceſſer trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus ſûr peuvent-ils avoir de s'inſtruire, que d'interroger ſur les choſes qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux ? Que penſeroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jaſent jamais aſſez tôt ni aſſez long-tems, & qui jugent de l'eſprit qu'ils auront étant grands par les ſottiſes qu'ils débitent étant jeunes ? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite eſt de bien babiller, & où l'on eſt diſpenſé de penſer pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un ſort ſi doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laiſſer ?

Quoi donc ! a-t-elle repris à l'inſtant : eſt-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne ſauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en ſilence n'admire leurs puérilités ? Empêchons leur vanité de

Digitized by Google

naître, ou du moins arrêtons-en les progrès; c'eſt là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines, & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaiſir (4).

Que peut penſer un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens ſenſés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreſſement les oracles qui ſortent de ſa bouche, & ſe récrier avec des retentiſſemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens; jugez de ce que deviendra la ſienne! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des Almanachs. Ce ſeroit un prodige ſi, ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que ſont alors les exclamations de la flatterie ſur une pauvre mere déjà trop

(4) Si jamais la vanité fit quelque heureux ſur la terre, à coup ſûr cet heureux là n'étoit qu'un ſot.

Digitized by Google

abuſée par ſon propre cœur, & ſur un enfant qui ne ſait ce qu'il dit & ſe voit célébrer ! Ne penſez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantiſſe. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais ſi j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret ; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain, & les flatteurs, en me les faiſant répéter, n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe, je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſez froidement, je ne doute pas, que vous ne ſachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choſes : mais j'eſpere qu'un jour mes enfans ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on

Digitized by Google

a vu que cette maniere de me faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent ſenſiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'ils coupent un entretien ſérieux pour occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maîtres que des diſciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir (5). Faute de cette ſcience préliminaire les enfans en liberté ne ſont preſque jamais

(5) Ce proverbe eſt tiré de Chardin. Tome 5. pag. 170. *in*-12.

Digitized by Google

que des queſtions ineptes qui ne ſervent à rien, ou profondes & ſcabreuſes dont la ſolution paſſe leur portée, & puiſqu'il ne faut pas qu'ils ſachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'inſtruiſent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur ſeroit auſſi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante ſcience qui leur convient, n'eſt-elle pas d'être diſcrets & modeſtes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de ſoumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits queſtionneurs babillards, qui queſtionnent moins pour s'inſtruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs queſtions indiſcretes, en ſorte que chacun eſt inquiet auſſi-tôt

Digitized by Google

qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eſt pas tant un moyen de les inſtruire que de les rendre étourdis & vains ; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'eſt utile ; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réſerve trop prolongée ſeroit que mon fils en âge de raiſon eût la converſation moins légere, le propos moins vif & moins abondant, & en conſidérant combien cette habitude de paſſer ſa vie à dire des riens rétrécit l'eſprit, je regarderois plutôt cette heureuſe ſtérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oiſifs toujours ennuyés d'eux-mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuſer, & l'on diroit que le ſavoir-vivre conſiſte à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles : mais la ſociété humaine a un objet plus noble, & ſes vrais plaiſirs ont plus de ſolidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a point été

Digitized by Google

donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue & discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être, il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le méprise pour s'être tû. Au contraire on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'écoute devant eux,

Digitized by Google

& qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions, & faiſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage e garder toute ſa préſence d'eſprit dans un long flux de paroles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échappe des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon que riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe tait, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt; mon fils ne ſera pas toujours enfant, & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon pere eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques là. Je nourris des enfans & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpere, dit-elle, en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme & mere, je ſais me tenir à mon rang. En-

Digitized by Google

core une fois la fonction dont je suis chargée n'est pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que suivre de point en point le système de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il est excellent & juste, & combien il s'accorde avec le mien. Considérez mes enfans & sur-tout l'aîné; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez sauter, rire, courir toute la journée sans jamais incommoder personne. De quels plaisirs, de quelle indépendance leur âge est-il susceptible, dont ils ne jouissent pas, ou dont ils abusent? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je fois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins sévere : car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous sont celles de la liberté

Digitized by Google

même, ſavoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de ſi juſtes loix, toute leur peine eſt d'être à l'inſtant renvoyés, & tout mon art, pour que c'en ſoit une, de faire qu'ils ne ſe trouvent nulle part auſſi bien qu'ici. A cela près, on ne les aſſujettit à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuye point de vaines corrections; jamais on ne les reprend; les ſeules leçons qu'ils reçoivent ſont des leçons de pratique priſes dans la ſimplicité de la nature. Chacun bien inſtruit là-deſſus ſe conforme à mes intentions avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à deſirer, & ſi quelque faute eſt à craindre, mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviſſeur du

Digitized by Google

tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la ſuivoit en le redemandant, & pleurant à ſon tour. Elle lui dit : vous l'avez pris par force à votre frere; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne ſuis-je pas la plus forte? Puis elle ſe mit à battre la caiſſe à ſon imitation, comme ſi elle y eût pris beaucoup de plaiſir. Juſques là tout étoit à merveille. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour, le cadet ſupporta la dure loi de la néceſſité, l'aîné ſentit ſon injuſtice, tous deux connurent leur foibleſſe & furent conſolés le moment d'après.

Un plan ſi nouveau & ſi contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je ſentis que pour guider l'homme, la marche de la nature eſt toujours la meilleure. Le ſeul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort

Digitized by Google

grand, c'étoit de négliger dans les enfans la seule faculté qu'ils ayent dans toute sa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me sembloit que selon leur propre système, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, insuffisantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, si propre alors à soutenir le travail. C'est elle, disois-je, qui doit suppléer à la raison jusqu'à sa naissance, & l'enrichir quand elle est née. Un esprit qu'on n'exerce à rien devient lourd & pesant dans l'inaction. La semence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'est une étrange préparation pour apprendre à devenir raisonnable que de commencer par être stupide. Comment, stupide ! s'est écriée aussi-tôt Mde. de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités aussi différentes & presque aussi contraires que la mémoire & le jugement (6) ? Comme si la quantité des choses mal digérées & sans liaison dont on remplit une tête encore foible, n'y

(6) Cela ne me paroit pas bien vu. Rien n'est si nécessaire au jugement que la mémoire : il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

Digitized by Google

faiſoit pas plus de tort que de profit à la raiſon ! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire eſt la premiere qui ſe développe & la plus commode à cultiver dans les enfans : mais à votre avis lequel eſt à préférer de ce qu'il leur eſt le plus aiſé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir ?

Regardez à l'uſage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut aſſujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait ſouffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la ſienne ; lui faire inceſſamment répéter & conſtruire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'eſt pour lui qu'au bout de ſes doigts ; embrouiller ſon eſprit de cercles & de ſpheres dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond ſans ceſſe & qu'il rapprend tous les jours ; eſt-ce cultiver ſa mémoire au pro-

Digitized by Google

fit de ſon jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une ſeule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſavoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des connoiſſances néceſſaires dont il tient la place ?

Non, ſi la nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphere, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable leur triſte & ſtérile enfance ; mais c'eſt pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes

Digitized by Google

ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en ſouvient ; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer que conſiſte le véritable art de cultiver la premiere de ſes facultés, & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains

de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe ; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les employe aſſez volontiers, ſans m'opiniâtrer quand le ſuccès n'y répond pas ; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel ; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raiſon, qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze ; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déjà paſ-

Digitized by Google

sablement. Voici comment lui est venu le goût d'apprendre à lire. J'avois dessein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuser, & j'avois déjà commencé, quand il me demanda si les corbeaux parloient ? A l'instant je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je supprimai la Fontaine. Je lui substituai un recueil de petites histoires intéressantes & instructives, la plupart tirées de la Bible ; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusans qu'il me fût possible, & les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois à mesure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui lisois de tems en tems quelques contes, rarement, peu long-tems, & répétant souvent les mêmes avec des commentaires, avant de passer à de nou-

Digitized by Google

veaux. Un enfant oiſif eſt ſujet à l'ennui ; les petits contes ſervoient de reſſource ; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me ſouvenois quelquefois d'un ordre à donner, je le quittois à l'endroit le plus intéreſſant en laiſſant négligemment le livre. Auſſi-tôt il alloit prier ſa Bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme il n'a rien à commander à perſonne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéiſſoit pas toujours. L'un refuſoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laiſſoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui ſuggéra ſecretement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à ſon aiſe. Il goûta ce projet. Il falut trouver des gens aſſez complaiſans pour vouloir lui donner leçon ; nouvelle difficulté qu'on n'a pouſſée qu'auſſi loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'eſt laſſé trois ou quatre fois, on l'a laiſſé faire. Seulement je me ſuis efforcée de rendre les contes encore plus amuſans, & il eſt revenu à la charge avec

Digitized by Google

tant d'ardeur, que quoiqu'il n'y ait pas ſix mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il ſera bientôt en état de lire ſeul le recueil.

C'eſt à peu près ainſi que je tâcherai d'exciter ſon zele & ſa bonne volonté pour acquérir les connoiſſances qui demandent de la ſuite & de l'application, & qui peuvent convenir à ſon âge; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'eſt point des livres qu'il tirera ces connoiſſances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux auſſi l'habituer de bonne heure à nourrir ſa tête d'idées & non de mots: c'eſt pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais! interrompis-je: c'eſt beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchiſme & ſes prieres. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins & tous les ſoirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'eſt aſſez pour qu'ils l'apprennent ſans qu'on les y oblige: quant au catéchiſme, ils ne ſavent ce que c'eſt. Quoi, Julie! vos enfans

Digitized by Google

n'apprennent pas leur catéchiſme ? Non ; mon ami, mes enfans n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment ! ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe ! .... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchiſme ? Afin qu'ils le croyent un jour, dit-elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah ! j'y ſuis, m'écriai-je ; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croyent, & vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar ; ſeriez-vous Chrétien, par hazard ? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel eſt actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que

Digitized by Google

ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté; leur caractere ne peut ni ſe dépraver, ni ſe contraindre; on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame; les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre; ils ne ſe croyent ni des hommes puiſſans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce me ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils ſeroient bientôt ennuyés. C'eſt l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne. Ce ſont les entretiens qu'ils entendent, qui ſont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas beſoin de compoſer exprès pour eux; c'eſt la paix & l'union dont ils ſont témoins; c'eſt l'accord qu'ils voyent régner ſans ceſſe; & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

Digitized by Google

Nourris encore dans leur premiere simplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée, leurs desirs ne sont point obstinés; les inclinations au mal sont prévenues, la nature est justifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons ne sont point son ouvrage, mais le nôtre.

C'est ainsi que livrés au penchant de leur cœur, sans que rien le déguise ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conservent exactement celle de leur caractere originel: c'est ainsi que ce caractere se développe journellement à nos yeux sans réserve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature jusques dans leurs principes les plus secrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne savent ni mentir, ni se cacher; & dans tout ce qu'ils disent, soit entre

Digitized by Google

eux, soit à nous, ils laissent voir sans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne songent pas même à se gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choses du monde les plus blâmables que je ne ferois pas semblant d'en rien savoir: mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention sans qu'ils s'en doutent; je tiens un registre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent; ce sont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangere dont le vent apporta la graine; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera: au lieu de cela j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe, c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être aussi bien secondée pour espérer de réus-

Digitized by Google

ſir, & que le ſuccès de mes ſoins dépendoit d'un concours de circonſtances qui ne s'eſt peut-être jamais trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naiſſance; il faloit toute ſa patience pour ſe prêter à l'exécution, ſans jamais démentir ſes leçons par ſa conduite; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eût aſſez fait pour qu'on pût aimer ſon ſeul ouvrage; il faloit n'avoir autour de ſoi que des domeſtiques intelligens & bien intentionnés, qui ne ſe laſſaſſent point d'entrer dans les vues des maîtres; un ſeul valet brutal ou flatteur eût ſuffi pour tout gâter. En vérité, quand on ſonge combien de cauſes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs deſſeins & renverſer les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la ſageſſe dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me ſuis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la ſageſſe. Ne voyez-vous pas que ce concours dont

Digitized by Google

vous vous félicités eſt votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche eſt contraint de vous reſſembler ? Meres de famille, quand vous vous plaignez de n'être pas ſecondées, que vous connoiſſez mal votre pouvoir ! ſoyez tout ce que vous devez être, vous ſurmonterez tous les obſtacles ; vous forcerez chacun de remplir ſes devoirs, ſi vous rempliſſez bien tous les vôtres. Vos droits ne ſont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice, ils ſeront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui ſoit ſur la terre ſera auſſi le plus reſpecté.

En achevant cette converſation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il eſt certain, dit-elle, que j'aurois beſoin de beaucoup moins de ſoins & d'adreſſe, ſi je voulois introduire l'émulation entre les deux freres ; mais ce moyen me paroit trop dangereux ; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien riſquer. Henriette ſupplée à cela ; comme elle eſt d'un autre ſexe, leur aînée, qu'ils l'aiment

Digitized by Google

tous deux à la folie, & qu'elle a du ſens au-deſſus de ſon âge, j'en fais en quelque ſorte leur premiere gouvernante, & avec d'autant plus de ſuccès que ſes leçons leur ſont moins ſuſpectes.

Quant à elle, ſon éducation me regarde; mais les principes en ſont ſi différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il ſera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra ſa mere elle-même, ſi quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre ſéjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en eſt pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus ſouvent de vos nouvelles, & vous conjure de ſonger en expoſant votre perſonne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conſeil timide ne peut non plus ſortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomſton, je le ſais trop; la ſeule mort digne

Digitized by Google

de ta vie ſeroit de verſer ton ſang pour la gloire de ton pays ; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conſervé les ſiens que pour toi ?

Fin du Tome troiſieme.

Digitized by Google

TABLE
DES LETTRES ET MATIERES
Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Elle preſſe le retour de ſa couſine, & par quels motifs. Elle deſire que cette amie vienne demeurer pour toujours avec elle & ſa famille. page 1

LET. II. Réponſe de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Projet de Mde. d'Orbe, devenue veuve, d'unir un jour ſa fille au fils aîné de Mde. de Wolmar. Elle lui offre & partage la douce eſpérance d'une parfaite réunion. 16

LET. III. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.

Il lui annonce ſon retour, lui donne une légere idée de ſon voyage, lui demande la permiſſion de la voir, & lui peint les ſentimens de ſon cœur pour Mde. de Wolmar. 31

Digitized by Google

LET. IV. de M. de Wolmar à l'Amant de Julie.

Il lui apprend que ſa femme vient de lui ouvrir ſon cœur ſur ſes égaremens paſſés, & il lui offre ſa maiſon. Invitation de Julie. 41

LET. V. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie. Dans cette Lettre étoit incluſe la précédente.

Mde. d'Orbe joint ſon invitation à celle de M. & de Mde. de Wolmar, & veut que le nom de St. Preux, qu'elle avoit donné précédemment devant ſes gens à l'Amant de Julie, lui demeure, au moins dans leur ſociété. 42

LET. VI. de St. Preux à Milord Edouard.

Réception que M. & Mde. de Wolmar font à St. Preux. Différens mouvemens dont ſon cœur eſt agité. Réſolution qu'il prend de ne jamais manquer à ſon devoir. 44

LET. VII. de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Elle l'inſtruit de l'état de ſon cœur, de la conduite de St. Preux, de la bonne opinion de M. de Wolmar pour ſon nouvel hôte, & de ſa ſécurité ſur la vertu de ſa femme, dont il refuſe la confidence. 62

LET. VIII. Réponſe de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle lui repréſente le danger qu'il pourroit y avoir

Digitized by Google

à prendre ſon mari pour confident, & exige d'elle qu'elle lui envoye St. Preux pour quelques jours. 74

LET. IX. de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle lui renvoye St. Preux dont elle loue les façons, ce qui occaſionne une critique de la politeſſe maniérée de Paris. Préſent qu'elle fait de ſa petite fille à ſa couſine. 83

LET. X. de St. Preux à Milord Edouard.

Il lui détaille la ſage économie qui regne dans la maiſon de M. de Wolmar relativement aux domeſtiques & aux mercenaires : ce qui amene pluſieurs réflexions & obſervations critiques. 95

LET. XI. de St. Preux à Milord Edouard.

Deſcription d'une agréable ſolitude, ouvrage de la nature plutôt que de l'art, où M. & Mde. de Wolmar vont ſe récréer avec leurs enfans, ce qui donne lieu à des réflexions critiques ſur le luxe & le goût bizarre qui regnent dans les jardins des riches. Idée des jardins de la Chine. Ridicule enthouſiaſme des amateurs de fleurs. La paſſion de St. Preux pour Mde. de Wolmar ſe change tout-à-coup en admiration pour ſes vertus. 161

LET. XII.

Digitized by Google

LET. XII. de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Caractere de M. de Wolmar, instruit même avant son mariage de tout ce qui s'est passé entre sa femme & St. Preux. Nouvelles preuves de son entiere confiance en leur vertu. M. de Wolmar doit s'absenter pour quelque tems. Sa femme demande conseil à sa cousine pour savoir si elle exigera, ou non, que St. Preux accompagne son mari. 201

LET. XIII. Réponse de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle dissipe les alarmes de sa cousine au sujet de St. Preux, & lui dit de prendre contre ce philosophe toutes les précautions superflues qui lui auroient été jadis si nécessaires. 225

LET. XIV. de M. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Il lui annonce son départ, & l'instruit du projet qu'il a de confier l'éducation de ses enfans à St. Preux : projet qui justifie sa conduite singuliere à l'égard de sa femme & de son ancien amant. Il informe sa cousine des découvertes qu'il a faites de leurs vrais sentimens, & des raisons de l'épreuve à laquelle il les met par son absence. 240

LET. XV. de St. Preux à Milord Edouard.

Affliction de Mde. de Wolmar. Secret fatal qu'elle révele à St. Preux, qui ne peut

Digitized by Google

pour le préſent en inſtruire ſon ami. 252

LET. XVI. de Mde. de Wolmar à ſon mari. *Elle lui reproche de jouir durement de la vertu de ſa femme.* 256

LET. XVII. de St. Preux à Milord Edouard. *Danger que courent Mde. de Wolmar & St. Preux ſur le lac de Geneve. Ils parviennent à prendre terre. Après le dîner St. Preux mene Mde. de Wolmar dans la retraite de Meillerie, où jadis il ne s'occupoit que de ſa chere Julie. Ses tranſports à la vue des anciens monumens de ſa paſſion. Conduite ſage & prudente de Mde. de Wolmar. Ils ſe rembarquent pour revenir à Clarens. Horrible tentation de St. Preux. Combat intérieur qu'éprouve ſon ami.* 257

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE de Milord Edouard à St. Preux.

Conſeils & reproches. Eloges d'Abauzit, citoyen de Geneve. Retour prochain de Milord Edouard. 275

LET. II. de St. Preux à Milord Edouard. *Il aſſure à ſon ami qu'il a recouvré la paix de l'ame: lui fait un détail de la vie privée de*

Digitized by Google

M. & de Mde. de Wolmar, & de l'économie avec laquelle ils font valoir leurs biens, & adminiſtrent leurs revenus. Critique du luxe de magnificence & de vanité. Le payſan doit reſter dans ſa condition. Raiſons de la charité qu'on doit avoir pour les mendians. Egards dûs à la vieilleſſe 283

LET. III. de St. Preux à Milord Edouard.

Douceur du recueillement dans une aſſemblée d'amis. Education des fils de M. & de Mde. de Wolmar. Critique judicieuſe de la maniere dont on éleve ordinairement les enfans. 349

Fin de la table du Tome III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DO NOT CIRCULATE

Digitized by Google